





PREVOST,

LIBRAIRE,

Successeur de M. LOYER,

RUE AUX JUIFS, N° 33,

ROUEN.

Typ. Marchand.



001. Poésies et mélanges.

4. Iphigénie en tauride . . . qui m
de l'at

5. Saffone d'un naturel . . . des monum

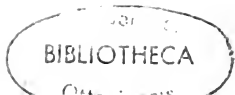
6. L'orphelin de l'actine . . . Voltaire



7.

8.

60



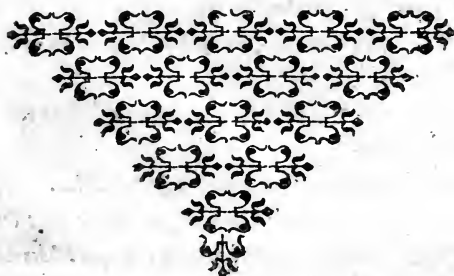
RECUEIL
DE PIÈCES

EN VERS

ET

EN PROSE,

Par l'Auteur de la Tragédie de Sémiramis.



A AMSTERDAM.

M. DCC. L.

Universitas
BIBLIOTHECA

AVERTISSEMENT

D E

L' E D I T E U R.

LE s trois Discours suivans sont de l'année 1734. Les trois derniers sont de l'an 1736.

Le premier Discours prouve l'égalité des conditions ; c'est-à-dire , qu'il y a dans chaque Profession une mesure de biens & de maux , qui les rend toutes égales.

Le second , que l'homme est libre , & qu'ainsi c'est à lui à faire son bonheur.

Le troisieme , que le plus grand obstacle au bonheur, est l'envie.

Le quatrieme , que pour être heureux il faut être modéré en tout.

Le cinquieme , que le plaisir vient de Dieu.

Le sixieme , que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde , & que l'homme n'a point à se plaindre de son état.

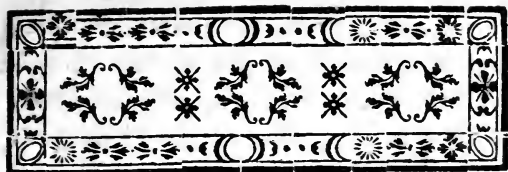
Ces Pièces sont ici réimprimées fort différentes des précédentes éditions.

PQ

2072

A2

1750



PREMIER DISCOURS. DE L'ÉGALE¹ DES CONDITIONS.

A Mi , dont la vertu , toujours facile & pure ,
A suivi par raison l'instinct de la nature ,
Qui fais à ton état conformer tes desirs ,
Satisfait sans fortune , & sage en tes plaisirs :
Heureux qui , comme toi , docile à son génie ,
Dirigea prudemment la course de sa vie ;
Son cœur n'entend jamais la voix du repentir :
Enfermé dans sa sphère , il n'en veut point sortir.
Les états sont égaux , mais les hommes différent ;
Où l'imprudent périt , les habiles prospèrent :
Le bonheur est le port où tendent les humains.
Les écueils sont fréquens , les vents sont incertains ,

2 *P R E M I E R D I S C O U R S ,*

Leciel, pour aborder cette rive étrangère ;
Accorde à tout mortel une barque légère.

Ainsi que les secours, les dangers sont égaux ,
Qu'importe , quand l'orage a soulevé les eaux ,
Que ta poupe soit peinte , & que ton mât dé-
 plove

Une voile de pourpre & des cables de foye ?
L'Art du pilote est tout ; & pour dompter les
 vents

Il faut la main du sage , & non des ornemens.
 Eh quoi ! me dira-t-on , quelle erreur est la
 vôtre !

N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre ?
Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau ?
La femme d'un commis , dans le fonds d'un
 bureau ,

Vaut-elle une princesse auprès du thrône assise ?
N'est - il pas plus plaissant pour tout homme
 d'Eglise ,

D'orner son front tondu d'un chapeau rouge
 ou verd ,

Que d'aller, d'un vil froc obscurément couvert ,
Recevoir à genoux , après laude ou matine ,
De son prieur cloîtré vingt coups de discipline ?
Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux ,
Qu'un clerc enseveli dans un greffe poudreux ?

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS. ;

Non ; Dieu seroit injuste , & la sage nature
Dans ses dons partagés garde plus de mesure.
Pense-t-on qu'ici-bas son aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur ?
Un jeune colonel a souvent l'impudence
De passer en plaisirs un Maréchal de France.
Etre heureux - comme un Roy , dit le peuple
hébété ,

Hélas pour le bonheur que fait la Majesté ?
En vain sur ses grandeurs un monarque s'appuie ,
Il gémit quelquefois , & bien souvent s'ennuie.
Dieu voit d'un œil égal tous les faibles humains
Nés du même limon façonné par ses mains.
Admiron de ses dons le différent partage ;
Chacun de ses enfans reçut un héritage :
Le terrain le moins vaste a sa fécondité ,
Et l'ingrat qui se plaint est seul deshérité.
Possédons sans fierté , subissons sans murmure
Le sort que nous a fait l'Auteur de la nature.
Dieu , qui nous a rangés sous différentes lois ,
Peut faire autant d'heureux , non pas autant de
rois.

On dit qu'avant la boîte apportée à Pandore ,
Nous étions tous égaux ; nous le sommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité ,
C'est pour nous la parfaite & seule égalité.

4 PREMIER DISCOURS,

Vois - tu dans ces vallons ces esclaves cham-
pêtres ,

Qui creusent ces rochers , qui vont fendre ces
hêtres ;

Qui détournent ces eaux ; qui , la bêche à la main ,
Fertilisent la terre en déchirant son sein ?

Ils ne sont point formés sur le brillant modèle
De ces pasteurs galans qu'a chantés *Fontenelle*.

Ce n'est point *Timarette* , & le tendre *Tyrcis* ,
De roses couronnés , sous des myrthes assis ,

Entrelassant leurs noms sur l'écorce des chênes ,
Vantant avec esprit leurs plaisirs & leurs peines.

C'est Pierrot , c'est Colin , dont le bras vigoureux
Soulève un Char tremblant dans un fossé bour-
beux :

Perrette au point du jour est aux champs la
première.

Je les vois haletans , & couverts de poussière ;
Bravant dans ces travaux , chaque jour répétés ,
Et le froid des Hyvers , & le feu des Etés.

Ils chantent cependant ; leur voix fausse & ruf-
tique

Gayement de *Pellegrin* détonne un vieux Can-
tique.

La paix , le doux sommeil , la force , la santé
Sont le fruit de leur peine & de leur pauvreté.

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS. 5

Si Colin voit Paris , ce fracas de merveilles
Sans rien dire à son cœur affourdit ses oreilles :

Il ne desire point ces plaisirs turbulens ;

Il ne les conçoit pas , il regrette ses champs.

Dans ses champs fortunés l'amour même l'appelle ,

Et tandis que Damis , courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés , & vernis par Martin ,
Des intrigues du tems composant son destin ,
Duppé par sa maîtresse , & haï par sa femme ,
Prodigue à vingt beautés ses chansons & sa
flâme ;

Quitte *Æglé* qui l'aimoit, pour *Cloris* qui le fuit,
Et prend pour volupté le scandale & le bruit ;
Colin , plus vigoureux , & pourtant plus fidelle,
Revole vers *Lisette* en la saison nouvelle.

Il vient , après trois mois de regrets & d'ennui,
Lui présenter des dons aussi simples que lui.

Il n'a point à donner ces riches bagatelles
Qu'*Hébert* vend à crédit pour tromper tant de
belles.

Sans tous ces riens brillans il peut toucher un
cœur ;

Il n'en a pas besoin : c'est le fard du bonheur.

L'Aigle , fiere & rapide , aux ailes étendues ,
Suit l'objet de sa flâme , élançé dans les nuës.

6 *P R E M I E R D I S C O U R S ,*

Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant,
Cherche en paix sa genisse , & l'aime en mugissant.

Au retour du Printems la douce Philomèle
Attendrit par ses chants sa compagne fidèle ;
Et du sein des buissons , le moucheron léger
Se mêle , en bourdonnant , aux insectes de l'air ;
De son être content ; qui d'entr'eux s'inquiète
S'il est quelqu'autre espèce , ou plus ou moins
parfaite ?

Et qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présens,
Qu'il soit d'autres heureux , qu'il soit des biens
plus grands ?

Mais, quoi ! cet indigent , ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique ,
D'un cadavre vivant traînant le reste affreux ,
Respirant pour souffrir , est-il un homme heureux ?

Non, sans doute ; & Tamas qu'un esclave détrône ;
Ce visir déposé , ce grand qu'on emprisonne ,
Ont-ils des jours serains , quand ils sont dans les
fers ?

Tout état a ses maux , tout homme a ses revers.
Moins hardi dans la paix , plus actif dans la
guerre ,
Charle auroit sous ses loix retenu l'Angleterre ,

DE L'E'GALITE' DES CONDITIONS. 7

Et *Dufresni* , plus sage & moins dissipateur ,
Ne fût point mort de faim , digne mort d'un
Auteur.

Tout est égal enfin : la Cour a ses fatigues ,
L'Eglise a ses combats, la Guerre a ses intrigues.
Le mérite modeste est souvent obscurci.
Le malheur est par tout ; mais le bonheur aussi.
Ce n'est point la grandeur , ce n'est point la
basseffe ,

Le bien , la pauvreté , l'âge mûr , la jeunesse ,
Qui fait ou l'infortune , ou la félicité.

Jadis le pauvre *Irus* , honteux & rebuté ,
Contemplant de *Crésus* l'orgueilleuse opulence,
Murmuroit hautement contre la providence.
Que d'honneurs ! disoit-il ; que d'éclat ! que de
bien !

Que *Crésus* est heureux ! Il a tout , & moi rien.
Comme il disoit ces mots une armée en furie
Attaque en son palais le tyran de Carie
De ses vils courtisans il est abandonné ;
Il fuit , on le poursuit ; il est pris , enchaîné ;
On pille ses trésors , on ravit ses maîtresses ;
Il pleure ; il apperçoit au fort de ses détresses ,
Irus , le pauvre *Irus* , qui parmi tant d'horreurs ,
Sans songer aux vaincus boit avec les vain-
queurs.

8 *PREMIER DISCOURS, &c.*

O Jupiter ! dit-il. O fort inexorable !

Irus est trop heureux , je suis seul misérable.

Ils se trompoient tous deux ; & nous nous trompons tous

Quand du destin d'un autre , avidement jaloux,
Nous cédon's à l'éclat qu'un beau dehors imprime.

Tous les cœurs sont cachés ; tout homme est un abîme.

La joye est passagère , & le rire est trompeur.

Hélas ! Où donc chercher , où trouver le bonheur ?

En tous lieux, en tout tems, dans toute la nature ;

Nulle part tout entier , par tout avec mesure ,

Et par tout passager , hors dans son seul auteur.

Il est semblable au feu , dont la douce chaleur

Dans chaque autre élément en secret s'insinue ,

Descend dans les rochers , s'élève dans la nue ,

Va rougir le corail dans le sable des mers ,

Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.

Mortel , en quelque état que le ciel t'ait fait naître ,

Sois soumis , sois content , & rend grace à ton maître.

DEUXIÈME DISCOURS.

D E

LA LIBERTÉ.

DAns le cours de nos ans , étroit & court
passage ,

Si le bonheur qu'on cherche est le prix du
vrai sage ,

Qui pourra me donner ce trésor précieux ?
Dépend-il de moi-même ? Est-ce un présent des
Cieux ?

Est-il comme l'esprit , la beauté , la naissance ;
Partage indépendant de l'humaine prudence ?
Suis-je libre en effet ? Ou mon ame & mon
corps

Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts ?

Enfin , ma volonté qui me meut , qui m'entraîne,
Dans le palais de l'ame est-elle esclave ou reine ?

Obscurément plongé dans ce doute cruel ,

Mes yeux chargés de pleurs se tournoient vers
le Ciel.

Lorsqu'un de ces esprits , que le Souverain Etre
Plaça près de son trône , & fit pour le con-
naître ,

10 *DEUXIEME DISCOURS,*

Qui respirent dans lui , qui brûlent de ses
feux ,

Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux ;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière ,
Eclairer d'un mondain l'ame simple & grossière,
Et fuir obstinément tout docteur orgueilleux ,
Qui dans sa chaire assis , pense être au-dessus
d'eux ;

Et le cerveau troublé des vapeurs d'un système,
Prend ses brouillards épais pour le jour du
ciel même.

Ecoute , me dit-il , prompt à me consoler ,
Ce que tu peux entendre , & qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble ; & ton ame sincère ,
Puisqu'elle fait douter , mérite qu'on l'éclaire.
Oui , l'homme sur la terre est libre ainsi que
moi ;

C'est le plus beau présent de notre commun
Roi.

La liberté qu'il donne à tout Etre qui pense ,
Fait des moindres esprits & la vie & l'essence.
Qui conçoit , veut , agit , est libre en agissant ;
C'est l'attribut divin de l'Etre Tout-puissant.
Il en fait un partage à ses enfans qu'il aime.
Nous sommes ses enfans , des ombres de lui-
même.

Il connut, il voulut , & l'Univers nâquit.
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéit.
Souverain sur la terre, & roi par la pensée,
Tu veux, & sous tes mains la nature est forcée,

Tu commandes aux mers, au souffle des zéphirs,

A ta propre pensée, & même à tes desirs.

Ah ! sans la liberté que feroient donc nos ames ?
Mobiles agités par d'invisibles flâmes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,

De notre Etre en un mot, rien ne seroit à nous.

D'un Artisan suprême, impuissantes machines,
Automates pensans ; mûs par des mains divines,

Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instrumens d'un Dieu, qui nous auroit trompés.

Comment sans liberté serions - nous ses images ?

Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser ;

Il n'a rien à punir, rien à récompenser.

12 *DEUXIEME DISCOURS,*

Dans les cieux , sur la terre , il n'est plus de justice ,

Pucelle est sans vertu , (a) Desfontaines sans vice.

Le destin nous entraîne à nos affreux penchans ,
Et ce cahos du monde est fait pour les méchans.

L'oppresser insolent , l'usurpateur avare ,
Cartouche , Mirivis , ou tel autre barbare ,
Plus coupable enfin qu'eux , le calomniateur
Dira : Je n'ai rien fait , Dieu seul en est l'Auteur ;
Ce n'est pas moi , c'est lui qui manque à ma parole ,

Qui frappe par mes mains , pille , brûle , viole ;
C'est ainsi que le Dieu de justice & de paix
Seroit l'auteur du trouble , & le Dieu des forfaits.

Les tristes partisans de ce dogme effroyable
Diroient-ils rien de plus s'ils adoroient le Diable ?

J'étois , à ce discours , tel qu'un homme enivré ,

Qui s'éveille en sursaut , d'un grand jour éclairé ,

(a) L'Abbé Pucelle , célèbre Conseiller au Parlement. L'Abbé Desfontaines , homme souvent repris de Justice ,

qui tenoit une boutique ouverte , où il vendoit des louanges & des satires.

Et dont la clignotante & débile paupière
Lui laisse encor à peine entrevoir la lumière.
J'osai répondre enfin d'une timide voix :
Interprète sacré des éternelles loix,
Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de
faiblesse ?

Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse ?
Il le suit, il s'égare ; & toujours combattu,
Il embrasse le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce roi du monde, & si libre & si sage,
Subit-il si souvent un si dur esclavage :

L'Esprit consolateur à ces mots répondit ;
Quelle douleur injuste accable ton esprit !
La liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie :
Dieu te la devoit-il immuable, infinie,
Egale en tout état, en tout tems, en tout lieu ?
Tes destins font d'un homme, & tes vœux font
d'un Dieu.

Quoi ! Dans cet Océan, cet atôme qui nage,
Dira ; l'immensité doit être mon partage.
Non, tout est faible en toi, changeant & li-
mité ;
Ta force, ton esprit, tes talens, ta beauté.

La nature, en tous sens, a des bornes pré-
crites,
Et le pouvoir humain seroit seul sans limites !

14 *DEUXIEME DISCOURS,*

Mais , dis-moi , quand ton cœur formé de passions ,

Se rend malgré lui-même à leurs impressions ;
Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue ,
Tu l'avois donc en toi , puisque tu l'as perdue ?

Une fièvre brûlante , attaquant tes ressorts ,
Vient , à pas inégaux , miner ton faible corps.
Mais , quoi ! par ce danger répandu sur ta vie
Ta santé pour jamais n'est point anéantie.

On te voit revenir des portes de la mort ,
Plus ferme , plus content , plus tempérant , plus
fort ,

Connais mieux l'heureux don que ton chagrin reclame.

La liberté dans l'homme est la santé de l'ame.
On la perd quelquefois : la soif de la grandeur ,
La colère , l'orgueil , un amour suborneur ,
D'un desir curieux les trompeuses faillies ;
Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies ?
Mais contre leurs assauts tu feras raffermi ;
Prend ce livre sensé , consulte cet ami ,
(Un ami , don du ciel , & le vrai bien du sage)

Voilà l'*Helvetius* (a) , le *Sylva* , le *Vernage* ,

(a) Fameux Medecins de Paris.

Que le Dieu des humains, prompt à les secourir ,

Daigne leur envoyer sur le point de périr.

Est-il un seul mortel de qui l'ame insensée ,

Quand il est en péril ait une autre pensée ,

Vois de la liberté cet ennemi mutin ,

Aveugle partisan d'un aveugle destin.

Entend comme il consulte , approuve , délibère ;

Entend de quel reproche il couvre un adversaire ;

Vois comment d'un rival il cherche à se venger ;

Comme il punit son fils , & le veut corriger.

Il le croyoit donc libre ? Oui , sans doute , & lui-même

Dément à chaque pas son funeste système.

Il mentoit à son cœur , en voulant expliquer

Ce dogme absurde à croire , absurde à pratiquer.

Il reconnaît en lui le sentiment qu'il brave ,

Il agit comme libre , & parle comme esclave.

Sûr de ta liberté , rapporte à son auteur

Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur ;

Commande à ta raison d'éviter ces querelles ,

Des tyrans de l'esprit disputes immortelles ;

16 DEUXIEME DISCOURS ;

Ferme en tes sentimens , & simple dans ton cœur ,

Aime la vérité ; mais pardonne à l'erreur.

Fuis les emportemens d'un zèle atrabilaire ,
Ce mortel qui s'égare est un homme , est ton frere ;

Sois sage pour toi seul , compâtissant pour lui ;
Fais ton bonheur , enfin , par le bonheur d'autrui.

Ainsi parloit la voix de ce Sage suprême ;
Ses discours m'élevoient au - dessus de moi-même ;

J'allois lui demander , indiscret dans mes vœux ,
Des secrets réservés pour les peuples des cieux :
Ce que c'est que l'esprit , l'espace , la matière ,
L'éternité , le tems , le ressort , la lumière ,
Etranges questions , qui confondent souvent
Le profond (a) Gravesande , & le subtil Mairan ,

Et qu'expliquoit en vain , dans ses doctes chimères ,

L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.

(a) Mr s'Gravesande ,
Professeur à Leide , le premier qui ait enseigné en Hollande les découvertes de Newton.

Mr. Dortous de Mairan ;
Gentilhomme de Besiers, Secrétaire de l'Académie des Sciences de Paris.

Mais ,

Mais , déjà s'échappant à mon œil enchanté ,

Il voloit au séjour où luit la vérité.

Il n'étoit pas vers moi descendu pour m'apprendre

Les secrets du Très-haut , que je ne puis comprendre ;

Mes yeux d'un plus grand jour auroient été
bleffés ;

Il m'a dit : Sois heureux ; il m'en a dit assez.



TROISIÈME DISCOURS.

D E

L' E N V I E.

SI l'homme est créé libre, il doit se gouverner :

Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.

On ne le fait que trop ; ces tyrans sont les vices ,

Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices ,

Le plus lâche à la fois , & le plus acharné ,

Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné ,

Ce bourreau de l'esprit , quel est - il ? C'est l'envie ,

L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie ,

Rien ne peut l'adoucir , rien ne peut l'éclairer :

Quoiqu'enfant de l'orgueil , il craint de se montrer.

Le mérite étranger est un poids qui l'accable ;

Semblable à ce géant si connu dans la fable ,

Triste ennemi des Dieux , par les Dieux écrasé ;
Lançant en vain les feux dont il est embrasé.
Il blasphème , il s'agite en sa prison profonde ;
Il croit pouvoir donner des secouffes au monde ;
Il fait trembler l'Etna dont il est oppressé :
L'Etna sur lui retombe , il en est terrassé.

J'ai vû des courtisans , yvres de fausse gloire ,
Détester dans *Villars* l'éclat de la victoire.

Ils haïssoient le bras qui faisoit leur appui.

Il combattoit pour eux , ils parloient contre lui.

Ce Héros eut raison , quand cherchant les batailles ,

Il disoit à Louis : *Je ne crains que Versailles.*

Contre vos ennemis je marche sans effroi :

Défendez-moi des miens , ils sont près de mon Roi.

Cœurs jaloux ! A quels maux êtes-vous donc
en proie ?

Vos chagrins sont formés de la publique joye ;

Convives dégoûtés , l'aliment le plus doux ,

Aigri par votre bile , est un poison pour vous.

O vous , qui de l'honneur entrez dans la carrière ,

Cette route à vous seul appartient-t'elle entière ?

N'y pouvez - vous souffrir les pas d'un concurrent ?

Voulez-vous ressembler à ces rois d'Orient ,

20 TROISIE' ME DISCOURS;

Qui de l'Asie esclave , oppresseurs arbitraires ,
Pensent ne bien régner , qu'en étranglant leurs
freres ?

Lorsqu'aux jeux du théâtre , écueil de tant
d'esprits ,

Une affiche nouvelle entraîne tout Paris :

Quand *Dufrêne* (a) & *Gossin* , d'une voix at-
tendrie ,

Font parler Orosmane , Alzire , Zénobie ,

Lé spectateur content , qu'un beau trait vient
saisir ,

Laisse couler des pleurs , enfans de son plaisir :

Rufus désespéré , que ce plaisir outrage ,

Pleure aussi dans un coin ; mais ses pleurs
sont de rage.

Hé bien ! pauvre affligé , si ce fragile hon-
neur ,

Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur ,

Mets du moins à profit le chagrin qui t'a-
nime :

Mérite un tel succès , compose , efface , lime :

Le public applaudit aux vers du *Glorieux* ;

Est-ce un affront pour toi ? Courage , écris ,
fais mieux ;

(a) Dufrêne , célèbre
acteur de Paris.

Madlle Gossin, actrice pleine
de graces , qui joua Zaïre.

Mais garde-toi sur tout , si tu crains les critiques ,

D'envoyer à Paris tes *Ayeux* chimériques (a).

Ne fais plus grimacer tes odieux portraits ,
Sous des crayons grossiers , pillés chez *Rabelais*.
Tôt ou tard on condamne un rimeur satirique ,
Dont la moderne muse emprunte un air gothique ,

Et dans un vers forcé que surcharge un vieux mot ,

Couvre son peu d'esprit des phrases de *Marot*.
Ce jargon dans un conte est encor supportable ;

Mais le vrai veut un air , un ton plus respectable.

Si tu veux , faux dévot , séduire un sot lecteur ,
Au miel d'un froid sermon , mêle un peu moins d'aigreur :

Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage ;

Singe de la vertu , masque mieux ton visage :

La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager ;

C'est en le surpassant que tu dois t'en venger.

Erige un monument plus haut que son trophée ;

Mais pour siffler *Rameau* l'on doit être un *Orphée* ;

(a) Mauvaise Comédie , qui n'a pu être jouée.

22 TROISIEME DISCOURS,

Il faut être Pîché pour censurer Vénus.

Eh ! Pourquoi censurer ? Quel triste & vain abus !

On ne s'embellit point en blâmant sa rivale.
Qu'a servi contre Bayle une infâme cabale ?
Par le fougueux Jurieu (*a*) Bayle persécuté
Sera des bons esprits à jamais respecté ,
Et le nom de Jurieu , son rival fanatique ,
N'est aujourd'hui connu que par l'horreur
publique.

Souvent dans ses chagrins un misérable auteur

Descend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de Sejan, chez Nestor, chez Narcisse,
Il distille à longs traits son absurde malice.
Pour lui tout est scandale , & tout impiété.
Assurer que ce globe en sa course emporté
S'élève à l'Equateur , en tournant sur lui-même ;
C'est un raffinement d'erreur & de blasphème.

(*a*) Jurieu étoit un Ministre Protestant , qui s'acharna contre Bayle & contre le bon sens ; il écrivit en fol , & il fit le Prophète : Il prédit, que le royaume de France éprouveroit des révolutions , qui ne sont jamais arrivées. Quant à Bayle , on fait que c'est un des Grands-Hommes que la France ait produits. Le Parlement de

Toulouse lui a fait un honneur unique , en faisant valoir son testament , qui devoit être annullé comme celui d'un Réfugié , selon la rigueur de la loi , & qu'il déclara valide , comme le testament d'un homme , qui avoit éclairé le Monde , & honoré sa Patrie. L'Arrêt fut rendu sur le rapport de M. de Senaux , Conseiller.

Malbranche est *Spinosiste*, & *Locke*, en ses écrits,
Du poison d'*Epicure* infecte les esprits.

Pope est un scélérat, de qui la plume impie
Ose vanter de Dieu la clémence infinie,
Qui prétend follement, o, le mauvais Chrétien !
Que Dieu nous aime tous, & qu'ici tout est
bien.

Cent fois plus malheureux, & plus infâme
encore,

Est ce fripier d'écrits, que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant son encre & ses fu-
reurs ;

Méprisable, en son goût, détestable en ses
mœurs :

Médisant qui se plaint des brocards qu'il es-
fuye ;

Satirique ennuyeux, disant que tout l'ennuye ;
Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par ses écrits.

On peut à *Despréaux* pardonner la satire ;

Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.

Le miel que cette abeille avoit tiré des fleurs
Pouvoit de sa piquûre adoucir les douleurs.

Mais pour un lourd frelon, méchamment
imbécille,

Qui vit du mal qu'il fait, & nuit sans être utile,

24 TROISIEME DISCOURS,

On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille , & qui choque les yeux.
Quelle étoit votre erreur ? O vous , peintres
vulgaires !

Vous , rivaux clandestins , dont les mains té-
méraires ,

Dans ce cloître où *Bruno* semble encor res-
pirer ;

Par une lâche envie ont pû défigurer (a)
Du *Zeuxis* des Français les savantes peintures ,
L'honneur de son pinceau s'accrut par vos in-
jures :

Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux ;
Ces traits en sont plus beaux , & vous plus
odieux.

Détestons à jamais un si dangereux vice.
Ah ! qu'il nous faut chérir ce trait plein de
justice !

D'un critique modeste , & d'un vrai Bel-Esprit,
Qui , lorsque *Richelieu* follement entreprit
De rabaisser du Cid la naissante merveille ,
Tandis que *Chapelain* osoit juger *Corneille* ;
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit, pour tout jugement , je voudrois l'avoir fait:

(a) Quelques Peintres ja- | Tableaux , qui sont aux Char-
loux du Sueur , gâterent ses | treux.

C'est ainsi qu'un grand cœur fait penser d'un grand-homme.

A la voix de *Colbert* , *Bernini* vint de Rome ,

De (a) *Perrault* , dans le Louvre il admira la main.

Ah , dit-il , si Paris renferme dans son sein Des travaux si parfaits , un si rare génie , Falloit-il m'appeller du fond de l'Italie ? Voilà le vrai mérite. Il parle avec candeur , L'envie est à ses pieds , la paix est dans son cœur.

Qu'il est grand , qu'il est doux de se dire à soi-même ,

Je n'ai point d'ennemis , j'ai des rivaux que j'aime !

Je prends part à leur gloire , à leurs maux , à leurs biens ,

Les Arts nous ont unis , leurs beaux jours sont les miens.

C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble

Ces chênes , ces sapins , qui s'élevent ensemble ;

(a) La belle façade du vieux Louvre est de M. *Perrault* ;

26 TROISIEME DISCOURS, &c.

Un suc toujours égal est préparé pour eux ;
Leur pied touche aux enfers , leur cime est
dans les cieux ;
Leur tronc inébranlable , & leur pompeuse
tête ,
Résiste , en se touchant , aux coups de la tem-
pête ;
Ils vivent l'un par l'autre ; ils triomphent du
tems ,
Tandis que sous leur ombre on voit de vils
serpens
Se livrer , en sifflant , des guerres intestines ,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.



QUATRIÈME DISCOURS.

DE LA

MODÉRATION EN TOUT,

*Dans l'Etude , dans l'Ambition , dans
les Plaisirs.*

à M. H***.

Tout vouloir est d'un fou ; l'excès est son
partage ;

La modération est le trésor du sage.

Il fait régler ses goûts , ses travaux , ses plaisirs ,

Mettre un but à sa course , un terme à ses desirs.

Nul ne peut avoir tout ; l'amour de la science

A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance :

La nature est ton livre , & tu prétends y voir

Moins ce qu'on a pensé , que ce qu'il faut sa-
voir.

La raison te conduit ; avance à sa lumière ;

Marche encor quelques pas ; mais borne ta
carrière ,

Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter,
Là commence un abîme, il le faut respecter.

Réaumur & Buffon qui d'une main si sûre,
Ont percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendront-ils jamais, par quels subtils re-
forts

L'Eternel Artisan fait végéter les corps;
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère,
Et que reconnoissant la main qui le nourrit;
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit.
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent
inutiles,

Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles;
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, & ressuscite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses ailes?
Le sage *Dufay* (a) parmi ses plans divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'Univers,
Me dira-t-il, pourquoi la tendre Sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse & fugitive?

(a) M. Dufay étoit directeur du jardin du Roi, qui avoit été très-négligé jusqu'à lui, & qui a été ensuite porté par M. de Buffon à un point

qui fait l'admiration des étrangers. On y conserve, outre les plantes, beaucoup d'autres raretés.

Malade & dans un lit , de douleurs accablé ,
 Par l'éloquent *Sylva* vous êtes consolé ,
 Il fait l'art de guérir autant que l'art de plaire ;
 Demandez à *Silva* par quel secret mystère
 Ce pain , cet aliment dans mon corps digéré ,
 Se transforme en un lait doucement préparé ;
 Comment toujours filtré dans ses routes cer-
 taines ,

En longs ruisseaux de pourpre il court enfler
 mes veines ;

A mon corps languissant rend un pouvoir
 nouveau ,

Fait palpiter mon cœur , & penser mon cer-
 veau ?

Il leve au Ciel les yeux , il s'incline , il s'écrie :
 Demandez-le à ce Dieu , qui nous donna la vie.

Revole *Maupertuis* , de ces déserts glacés ,
 Où les rayons du jour sont fix mois éclipsés ;
 Apôtre de *Newton* , digne appui d'un tel
 maître ,

Né pour la vérité , viens la faire connaître.

Héros (*a*) de la physique , argonautes nou-
 veaux ,

Qui franchissez les monts , qui traversez les eaux ;

(*a*) Messieurs de *Maupertuis* , | allèrent en 1736. à Torno ;
Clairaut , le *Monnier* , &c. | mesurer un degré du méridien.

30 *QUATRIÈME DISCOURS,*

Dont le travail immense & l'exacte mesure ;
De la terre étonnée ont fixé la figure ;

Dévoilez ces ressorts, qui font la pesanteur.
Vous connaissez les loix qu'établit son auteur ;
Parlez , enseignez-moi , comment ses mains fé-
condes ,

Font tourner tant de cieux , graviter tant de
mondes ;

Pourquoi , vers le soleil notre globe entraîné
Se meut autour de soi sur son axe incliné.
Parcourant en douze ans les célestes deme-
res ,

D'où vient que Jupiter a son jour de dix
heures.

Vous ne le savez point. Votre savant compas
Mesure l'univers , & ne le connaît pas.

Je vous vois dessiner par un art infailible ;
Les dehors d'un Palais à l'homme inaccessible ,
Les angles , les côtés sont marqués par vos
traits ,

Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger , si ma débile vuë
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répanduë.
Je n'imiterai point ce malheureux savant ,
Qui des feux de l'Etna scrutateur impru-
dent ,

DE LA MODÉRATION EN TOUT, &c. 31

Marchant sur des monceaux de bitume & de
cendre ,

Fut consumé du feu qu'il cherchoit à com-
prendre.

Modérons-nous surtout dans notre ambition ;
C'est du cœur des humains la grande passion.

L'empesé magistrat , le financier sauvage ,

La prude aux yeux dévots , la coquette vo-
lage ,

Vont en poste à Versaille essuyer des mépris
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à
Paris.

Les libres habitans des rives du Permesse
Ont saisi quelquefois cette amorce traîtresse ,

Platon va raisonner à la cour de Denis ,

Racine janséniste est auprès de Louis.

L'auteur voluptueux , qui célébra Glicère ,

Prodigue au fils d'Octave un encens merce-
naire.

S'ils ont cherché la cour , ils ont porté des
fers :

Mais leur sagesse au moins les rendit plus
légers.

Horace modéré , vécut riche & tranquille.

Qui veut tout , n'obtient rien ; le discret est
l'habile.

52 QUATRIÈME DISCOURS,

O vous , qui ramenez dans les murs de
Paris ,

Tous les excès honteux des mœurs de Sibaris ;
Qui plongés dans le luxe , énervés de mol-
lesse ,

Nourrissez dans votre ame une éternelle ivresse,
Apprenez , insensés , qui cherchez le plaisir ,
Et l'art de le connaître , & celui de jouir ;
Les plaisirs sont les fleurs que notre divin
maître

Dans les ronces du monde autour de nous fait
naître.

Chacune a sa saison & par des soins prudents
On peut en conserver dans l'Hyver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir , c'est d'une main lé-
gère ;

On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens de mollesse accablés ,
Tous les parfums de Flore à la fois exha-
lés :

Il ne faut point tout voir , tout sentir , tout
entendre.

Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.
Le travail est souvent le pere du plaisir ;
Je plains l'homme accablé du poids de son
loisir.

Le bonheur est un bien que nous vend la
Nature.

Il n'est point ici-bas de moissons sans culture :
Tout veut des soins sans doute , & tout est
acheté.

Regardez Lucullus , de sa table entêté ,
Au sortir d'un spectacle , où de tant de mer-
veilles

Le son perdu pour lui frappe envain ses oreil-
les ;

Il se traîne à souper plein d'un secret ennui ,
Cherchant en vain la joye , & fatigué de lui :
Son esprit offusqué d'une vapeur grossière ,
Jette encor quelques traits sans force & sans la-
mière ;

Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer ;
Malheureux ! il n'a pas le tems de désirer.

Jadis trop caressé des mains de la mollesse ,
Le plaisir s'endormit au sein de la paresse ;
La langueur l'accabla ; plus de chants , plus de
vers ,

Plus d'amour ; & l'ennui détruisoit l'univers :
Un Dieu , qui prit pitié de la nature humaine ,
Mit auprès du plaisir le travail & la peine ;
La crainte l'éveilla , l'espoir guida ses pas ,
Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas ;

34 *QUATRIÈME DISCOURS ;*

Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles ,

Je le dis aux amans , je le répète aux belles.

De l'uniformité l'importune langueur

Glace un cœur émouffé par l'excès du bonheur.

D'un séducteur plaisir redoutez l'imposture ,

Ce feu follet s'éteint , privé de nourriture.

Votre bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux ,

Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.

Ah ! pour vous voir toujours sans jamais vous déplaire ,

Il faut un cœur plus noble , une ame moins vulgaire.

Un esprit vrai , sensé , fécond , ingénieux ,

Sans humeur , sans caprice , & surtout vertueux.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.

O divine amitié ! Félicité parfaite !

Seul mouvement de l'ame , où l'excès soit permis ,

Corrige les défauts qu'en moi le ciel a mis ;

Compagne de mes pas dans toutes mes demeures ,

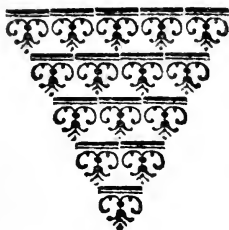
Dans toutes les saisons & dans toutes les heures.

Sans toi tout homme est seul ; il peut , par ton appui ,

Multiplier son être & vivre dans autrui.

DE LA MODÉRATION EN TOUT, &c. 35

Idole d'un cœur juste , & passion du sage ,
Amitié , que ton nom couronne cet ouvrage ,
Qu'il préside à mes vers , comme il régne en mon
cœur ;
Tu m'appris à connaître , à chanter le bonheur.



CINQUIÈME DISCOURS.

S U R

LA NATURE DU PLAISIR.

*AU ROY DE PRUSSE ,
alors Prince Royal.*

J Usqu'à quand verrons-nous ce rêveur fanatique

Fermer le ciel au monde , & d'un ton despotique
Damnant le genre-humain , qu'il prétend convertir ,

Nous prêcher la vertu pour la faire haïr ?
Sur les pas de *Calvin* , ce fou sombre & sévère
Croit que Dieu , comme lui , n'agit qu'avec colère.

Je crois voir d'un tyran le ministre abhorré ,
D'esclaves qu'il a faits tristement entouré ,
Dictant d'un air hideux ses volontés sinistres ;
Je cherche un roi plus doux , & de plus doux ministres.

Timon (a) se croit parfait , depuis qu'il n'aime rien :

Il faut que l'on soit homme afin d'être Chrétien.

Je suis homme , & d'un Dieu je chéris la clémence.

Mortels ! venez à lui ; mais par reconnaissance.

La nature , attentive à remplir vos desirs ,

Vous appelle à ce Dieu par la voix des plaisirs.

Nul encor n'a chanté sa bonté toute entière ,

Par le seul mouvement il conduit la matière :

Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains.

Sentez du moins les dons prodigués par ses mains.

Tout mortel au plaisir a dû son existence ,

Par lui le corps agit, le cœur sent, l'esprit pense ;

Soit que du doux sommeil la main ferme vos yeux ,

Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux ;

Soit que vos sens flétris cherchant leur nourriture ,

L'aiguillon de la faim presse en vous la nature ;

(a) Cette Pièce est uniquement fondée sur l'impossibilité où est l'homme d'avoir des sensations par lui-même. Tout

sentiment prouve un Dieu , & tout sentiment agréable prouve un Dieu bienfaisant.

38 CINQUIÈME DISCOURS;

Où que l'amour vous force en des momens plus doux ,

A produire un autre être , à revivre après vous ,
Partout d'un Dieu clément la bonté salutaire ,
Attache à vos besoins un plaisir nécessaire :
Les mortels en un mot n'ont point d'autre moteur.

Sans l'attrait du plaisir , sans ce charme vainqueur ,

Qui des loix de l'hymen eût subi l'esclavage ?
Quelle beauté jamais auroit eu le courage
De porter un enfant dans son sein renfermé ,
Qui déchire en naissant les flancs qui l'ont formé ;
De conduire avec crainte une enfance imbécile ,

Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile ?

Ah ! dans tous vos états , en tout tems , en tout lieu ,

Mortels à vos plaisirs reconnaissez un Dieu ,
Que dis-je ! à vos plaisirs ? C'est à la douleur même ,

Que je connais de Dieu la sagesse suprême.
Ce sentiment si prompt dans nos corps répandu ;
Parmi tous nos dangers sentinelle assidu ,
D'une voix salutaire incessamment nous crie :
Ménagez , défendez , conservez votre vie.

O moitié de notre être , amour - propre enchanteur ,

Sans nous tyranniser régne dans notre cœur.

Pour aimer un autre homme , il faut s'aimer soi-même :

Que Dieu soit notre exemple , il nous chérit , il s'aime.

Nous nous aimons dans nous , dans nos biens , dans nos fils ,

Dans nos concitoyens , surtout dans nos amis.

Cet amour nécessaire est l'ame de notre ame ,

Notre esprit est porté sur ces ailes de flâme.

Oui , pour nous élever aux grandes actions ,

Dieu nous a par bonté donné les passions. (a)

(a) Comme presque tous les mots d'une Langue peuvent être entendus en plus d'un sens, il est bon d'avertir ici , qu'on entend par ce mot passions, des desirs vifs & continués de quelque bien que ce puisse être. Ce mot vient de *Pâtir* , souffrir ; parce qu'il n'y a aucun désir sans souffrance; désirer un bien c'est souffrir l'absence de ce bien, c'est *Pâtir* , c'est avoir une passion , & le premier pas vers le plaisir est essentiellement un soulagement de cette souffrance. Les vicioux & les gens de bien ont tout également de ces desirs vifs & continus , appelés *Passions* , qui ne deviennent des vices que par

leur objet ; le desir de réussir dans son art , l'amour conjugal , l'amour paternel , le goût de Sciences , sont des passions, qui n'ont rien de criminel. Il seroit à souhaiter que les langues eussent des mots pour exprimer les desirs habituels , qui en soi sont indifférens , ceux qui sont vertueux , ceux qui sont coupables : mais il n'y a aucune langue au monde , qui ait des signes représentatifs de chacune de nos idées , & on est obligé de se servir du même mot dans une acception différente , à peu près comme on se sert quelquefois du même instrument pour des ouvrages de différentes natures.

40 CINQUIÈME DISCOURS;

Tout dangereux qu'il est c'est un présent céleste ;
L'usage en est heureux , si l'abus est funeste.

J'admire & ne plains point un cœur maître de
soi ,

Qui tenant ses désirs enchainés sous sa loi ,
S'arrache au genre-humain pour Dieu qui nous
fit naître ,

Se plait à l'éviter plutôt qu'à le connaître ;
Et brûlant pour son Dieu d'un amour dévo-
rant ,

Fuit les plaisirs permis, par un plaisir plus grand.
Mais que fier de ses croix , vain de ses absti-
nences ,

Et surtout en secret lassé de ses souffrances ,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté ,
L'hymen , le nom de pere , & la société ;
On voit de cet orgueil la vanité profonde ,
C'est moins l'ami de Dieu que l'ennemi du
monde ;

On lit dans ses chagrins le regret des plaisirs.
Le ciel nous fit un cœur , il lui faut des désirs.
Des Stoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à moi , me priver de mon être.
Dieu , si nous l'en croyons , seroit servi par
nous ,

Ainsi qu'en son sérail un Musulman jaloux ,

Qui

SUR LA NATURE DU PLAISIR. 41

Qui n'admet près de lui que ces monstres
d'Asie ,

Que le fer a privés des sources de la vie (*a*).

Vous , qui vous élevez contre l'humanité ,

N'avez-vous lû jamais la docte antiquité ?

Ne connaissez-vous point les filles de Pélie : .

Dans leur aveuglement voyez votre folie.

Elles croyoient dompter la nature & le tems ;

Et rendre leur vieux pere à la fleur de ses ans.

Leurs mains par piété dans son sang se plon-
gerent ,

Croyant le rajeunir , ses filles l'égorgerent.

Voilà votre portrait , Stoïques abusés ,

Vous voulez changer l'homme , & vous le dé-
truisez.

Usez , n'abusez point. Le sage ainsi l'ordonne ;

Je suis également Epictète & Pétrone.

L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.

Je ne conclus donc pas , orateur dangereux ,

Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines.

De ce courfier fougueux je veux tenir les rênes ;

Je veux , que ce torrent par un heureux secours ,

Sans inonder mes champs , les abreuve en son
cours.

(*a*) Cela ne regarde que | ôter à l'homme tous les senti-
les esprits outrés , qui veulent | mens.

42 *CINQUIÈME DISCOURS ;*

Vents épurez les airs , & soufflez fans tempêtes ;
Soleil fans nous brûler , marche & lui sur nos
têtes.

Dieu des êtres pensans, Dieu des cœurs fortunés ;
Conservez les désirs que vous m'avez donnés ,
Ce goût de l'amitié , cette ardeur pour l'étude ;
Cet amour des beaux arts & de la solitude :
Voilà mes passions. Vous , qui les approuvez ,
Vous , l'honneur de ces arts par vos mains cul-
tivez ,

Vous , dont la passion nouvelle & généreuse ;
Est d'éclairer la terre , & de la rendre heureuse ;
Grand Prince , esprit sublime , heureux présent
du ciel ,

Qui connaît mieux que vous les dons de l'E-
ternel ?

Aidez ma voix tremblante & ma lyre affaiblie ;
A chanter le bonheur qu'il répand sur la vie.

Qu'un autre en frémissant craigne ses cruautés ,
Un cœur aimé de vous ne sent que ses bontés.



SIXIÈME DISCOURS.

D E

L A N A T U R E

D E L' H O M M E.

LA voix de la vertu préside à tes concerts ;
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude est l'homme , & de ce Laby-
rinthe

Le fil de la raison te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux. Honteux de m'i-
gnorer ,

Dans mon être, dans moi , je cherche à pénétrer.

Despréaux & Paschal en ont fait la satire ,

Pope & le grand *Leibnitz* moins enclins à mé-
dire ,

Semblent dans leurs écrits prendre un sage mi-
lieu ,

Ils descendent à l'homme , ils s'élèvent à Dieu.

Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature ?

Sous l'*Œdipe* nouveau de cette énigme obscure.

Chacun a dit son mot , on a long-tems rêvé ;

Le vrai sens de l'énigme est-il enfin trouvé ?

Je fai bien qu'à souper chez Laïs ou Catulle ;
Cet examen profond passe pour ridicule.

Là pour tout argument quelques couplets malins,
Exercent plaisamment nos cerveaux libertins.

Autre tems , autre étude , & la raison sévère

Trouve accès à son tour , & peut ne point dé-
plaître.

Dans le fond de son cœur on se plaît à rentrer ;

Nos yeux cherchent le jour , lent à nous
éclairer.

Le grand monde est léger , inappliqué , volage ;
Sa voix trouble & séduit : est-on seul , on est
sage.

Je veux l'être , je veux m'élever avec toi ,
Des fanges de la terre , au trône de son roi.

Montre - moi , si tu peux , cette chaîne in-
visible

Du monde des esprits & du monde sensible ;
Cet ordre si caché de tant d'êtres divers ,
Que *Pope* après *Platon* crut voir dans l'univers.

Vous me pressez en vain. Cette vaste science ;
Ou passe ma portée , ou me force au silence.
Mon esprit resserré sous le compas Français ,
N'a point la liberté des Grecs & des Anglais.

Pope a droit de tout dire, & moi je dois me taire,
A Bourge un Bachelier peut percer ce mystère.
Je n'ai point mes degrés, & je ne prétends pas
Hazarder pour un mot de dangereux combats.
Ecoutez seulement un récit véritable,
Que peut-être *Fourmont* (a) prendra pour une
fable ,

Et que je lûs hier dans un livre Chinois ,
Qu'un Jésuite à Pequín traduisit autrefois.

Un jour quelques souris se disoient l'une à
l'autre ,
Que ce monde est charmant ! quel empire est le
nôtre !

Ce palais si superbe est élevé pour nous ;
De toute éternité Dieu nous fit ces grands trous.
Vois-tu ces gras jambons sous cette voûte ob-
cure ,

Ils y furent créés des mains de la nature.

Ces montagnes de lard , éternels alimens ,
Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des
tems ;

Oui , nous sommes , grand Dieu , si l'on en croit
nos sages ,

Le chef d'œuvre , la fin , le but de tes ouvrages.

(a) Homme très-sçavant dans l'Histoire des Chinois , &
même dans leur langue.

Les chats sont dangereux , & prompts à nous
manger ,

Mais c'est pour nous instruire & pour nous cor-
riger.

Plus loin , sur le duvet d'un herbe renaissante ,
Près des bois , près des eaux , une troupe innocente
De canards nazillans , de dindons rengorgés ,
De gros moutons bélans , que leur laine a
chargés ;

Disoient tout est à nous , bois , prés , étangs ,
montagnes ,

Le ciel pour nos besoins fait verdier les cam-
pagnes.

L'âne païssoit auprès , & se mirant dans l'eau ,
Il rendoit grace au ciel en se trouvant si beau.

Pour les ânes , dit-il , le ciel a fait la terre ;

L'homme est né mon esclave , il me panse , il me
ferre ,

Il m'étrille , il me lave , il prévient mes désirs ,

Il bâtit mon fêrail , il conduit mes plaisirs.

Respectueux témoin de ma noble tendresse ,

Ministre de ma joye , il m'amène une ânesse ,

Et je ris quand je vois cet esclave orgueilleux ,

Envier l'heureux don que j'ai reçu des cieux.

L'homme vint , & cria : Je suis puissant & sage ;
Cieus , terres , élémens , tout est pour mon usage.

L'océan fut formé pour porter mes vaisseaux.

Les vents font mes couriers , les astres mes flambeaux.

Ce globe , qui des nuits blanchit les sombres voiles ,

Croît, décroît, fuit, revient & préside aux étoiles ;

Moi , je préside à tout ; mon esprit éclairé

Dans les bornes du monde eût été trop ferré.

Mais enfin de ce monde , & l'oracle & le maître ;

Je ne suis point encor ce que je devois être.

Quelques Anges alors, qui là-haut dans les cieux

Réglent ces mouvemens imparfaits à nos yeux ,

En faisant tournoyer ces immenses planètes ,

Disoient , pour nos plaisirs , sans doute elles sont faites.

Puis de-là sur la terre ils jettoient un coup d'œil,

Ils se mocquoient de l'homme & de son sot orgueil.

Le *Tien* (*a*) les entendit , il voulut que sur l'heure

On les fit assembler dans sa haute demeure ,

Ange , homme , quadrupède , & ces êtres divers,

Dont chacun forme un monde en ce vaste univers.

Ouvrage de mes mains , enfans du même père ,

Vous portez , leur dit-il , mon divin caractère ,

(*a*) Dieu des Chinois,

48 *SIXIÈME DISCOURS.*

*Vous êtes nés pour moi , rien ne fut fait pour vous ;
Je suis le centre unique où vous répondez tous.*

*Des destins & des tems , connaissez le seul maître ;
Rien n'est grand ni petit , tout est ce qu'il doit être.
D'un parfait assemblage instrumens imparfaits ,
Dans votre rang placés demeurez satisfaits.*

L'homme ne le fut point. Cette indocile espèce ;
Sera-t elle occupée à murmurer sans cesse ?

Un vieux lettré Chinois, qui toujours sur les bancs
Combattit la raison par de beaux argumens ,
Plein de *Confucius* , & sa logique en tête ,
Distinguant , concluant , présenta sa requête.

Pourquoi suis-je en un point resserré par les tems ?
Mes jours devroient aller par de - là vingt mille
ans.

Pourquoi ne suis - je pas haut de trois cens cou-
dées ?

D'où vient que je ne puis , plus prompt que mes
idées ,

Voyager dans la lune , & réformer son cours ?

Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes
jours ,

Pourquoi ne puis - je , au gré de ma pudique
flâme ,

Faire au moins en trois mois cent enfans à ma
femme ?

Pourquoi

Pourquoi fus-je en un jour si las de ses attraits ?

Tes pourquoi , dit le Dieu , ne finiroient jamais.

Bientôt tes questions vont être décidées :

Va chercher ta réponse aux pays des idées ;

Pars. Un Ange aussi-tôt l'emporte dans les airs ,

Au sein du vuide immense où se meut l'univers ,

A travers cent soleils entourés de planètes ,

De lunes , & d'anneaux , & de longues comètes.

Il entre dans un globe , où d'immortelles mains

Du roi de la nature ont tracé les desseins ;

Où l'œil peut contempler les images visibles ,

Et des mondes réels & des mondes possibles.

Mon vieux lettré chercha , d'espérance animé ,

Un monde fait pour lui , tel qu'il l'auroit formé.

Il cherchoit vainement : l'Ange lui fit connaître

Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être ;

Que si l'homme eût été tel qu'on feint les géans ,

Faisant la guerre au ciel , ou plutôt au bon sens ,

S'il eût à vingt mille ans étendu sa carrière ,

Ce petit amas d'eau , de sable & de poussière

N'eût jamais pu suffire à nourrir dans son sein

Ces énormes enfans d'un autre genre-humain.

Le Chinois argumente ; on le force à conclure

Que dans tout l'univers chaque être a sa mesure ;

Que l'homme n'est point fait pour ces vastes
désirs ;

Que sa vie est bornée , ainsi que ses plaisirs ;

Que Dieu seul a raison , sans qu'il nous en in-
forme.

Le lettré , convaincu de sa sottise énorme ,
S'en retourne ici-bas , ayant tout approuvé ;
Mais il y murmura quand il fut arrivé.

Convertir un Docteur est une œuvre impossible.

Matthieu (*a*) *Garô* chez nous eut l'esprit plus
flexible ;

Il loua Dieu de tout : peut-être qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentoient dans nos
bois ;

La Lune étoit plus grande & la nuit moins
obscuré ;

L'hyver se couronnoit de fleurs & de verdure :

L'homme , ce roi du monde , & roi très-
fainéant ,

Se contemploit à l'aise , admiroit son néant ,

Et formé pour agir , se plaisoit à rien faire.

Mais pour nous , fléchissons sous un sort tout
contraire ;

(*a*) Voyez la fable de la Fontaine :

En louant Dieu de toute chose.

Garô retourne à la Maison.

Contentons nous des biens qui nous sont destinés,
Passagers comme nous , & comme nous bornés ,
Sans rechercher envain ce que peut notre maître,
Ce que fut notre monde , & ce qu'il devoit être ,
Observons ce qu'il est , & recueillons le fruit
Des trésors qu'il renferme , & des biens qu'il
produit.

Si du Dieu , qui nous fit , l'éternelle puissance
Eût à deux jours au plus borné notre existence ,
Il nous auroit fait grace ; il faudroit consumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire , à l'aimer ;
Le temps est assez long pour quiconque en profite ;

Qui travaille & qui pense en étend la limite.
On peut vivre beaucoup sans végéter long-tems,
Et je vais te prouver par mes raisonnemens . . .
Mais malheur à l'auteur qui veut toujours instruire ;

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

C'est ainsi que ma Muse , avec simplicité ,
Sur des tons différens chantoit la vérité ,
Lorsque de la nature éclaircissant les voiles ,
Nos Français à *Quito* cherchoient d'autres
étoiles ;

Que *Cleraut* , *Maupertuis* , entourés de glaçons ,
D'un secteur à lunette étonnoient les Lapons ,
E ij

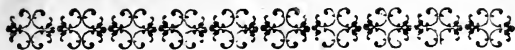
Tandis que d'une main stérilement vantée , *
 Le hardi *Vaucanson* , rival de Prométhée ,
 Sembloit , de la nature imitant les ressorts ,
 Prendre le feu des cieux pour animer les corps.

Pour moi , loin des cités , sur les bords du
 Permesse ,

Je suivois la nature , & cherchois la sagesse ;
 Et des bords de la sphere où s'emporta *Milton* ,
 Et de ceux de l'abime ou pénétra *Newton* ,
 Je les voyois franchir leur carrière infinie ;
 Amant de tous les arts & de tout grand génie ;
 Implacable ennemi du calomniateur ;
 Du fanatique absurde & du vil délateur ;
 Ami sans artifice , auteur sans jalousie ;
 Adorateur d'un Dieu , mais sans hypocrisie ;
 Dans un corps languissant , de cent maux at-
 taqué ,
 Gardant un esprit libre , à l'étude appliqué ,
 Et sachant qu'ici-bas la félicité pure
 Ne fut jamais permise à l'humaine nature.

* Il n'avoit pas encore été récompensé.





M E M N O N.

Ce petit Ouvrage ayant quelque raport aux Discours en vers cy-dessus , on a cru devoir l'imprimer à leur suite.

MEmnon conçut un jour le projet insensé d'être parfaitement Sage. Il n'y a gueres d'hommes à qui cette folie n'ait quelquefois passé par la tête. Memnon se dit à lui même , pour être très Sage & par conséquent très heureux , il n'y a qu'à être sans passions , & rien n'est plus aisé comme on fait. Premièrement je n'aimerai jamais de femme ; car en voyant une beauté parfaite , je me dirai à moi-même , ces joües-là se rideront un jour , ces beaux yeux seront bordés de rouge , cette gorge ronde deviendra plate & pendante , cette belle tête deviendra chauve. Or je n'ai qu'à la voir à présent des mêmes yeux dont je la verrai alors , & assurément cette tête ne fera pas tourner la mienne.

En second lieu je serai toujours sobre , j'au-

rai beau être tenté par la bonne chère , par des vins délicieux , par la séduction de la société : je n'aurai qu'à me représenter les suites des excès , une tête pesante , un estomac embarrassé , la perte de la raison , de la santé , & du temps. Je ne mangerai alors que pour le besoin , ma santé fera toujours égale , mes idées toujours pures & lumineuses. Tout cela est si facile , qu'il n'y a aucun mérite à y parvenir.

Ensuite , disoit Memnon , il faut penser un peu à ma fortune , mes delirs sont modérés , mon Bien est solidement placé sur le receveur général des finances de Ninive ; j'ai de quoi vivre dans l'indépendance , c'est là le plus grand des biens. Je ne ferai jamais dans la cruelle nécessité de faire ma cour : je n'envierai personne & personne ne m'enviera. Voilà qui est encore très aisé.

J'ai des amis , continuoit-il , je les conserverai puis qu'ils n'auront rien à me disputer , je n'aurai jamais d'humeur avec eux ni eux avec moi. Cela est sans difficulté.

Ayant fait ainsi son petit plan de Sagesse dans sa chambre , Memnon mit la tête à la fenêtre , il vit deux femmes qui se prome-

noient sous des platanes auprès de sa maison. L'une étoit vieille & paroissoit ne songer à rien. L'autre étoit jeune , jolie & sembloit fort occupée. Elle soupiroit , elle pleuroit & n'en avoit que plus de graces. Notre Sage fut touché , non pas de la beauté de la Dame , (il étoit bien sûr de ne pas sentir une telle faiblesse) mais de l'affliction où il la voyoit ; il descendit , il aborda la jeune Ninivienne dans le dessein de la consoler avec sagesse. Cette belle personne lui conta de l'air le plus naïf & le plus touchant tout le mal que lui faisoit un Oncle qu'elle n'avoit point , avec quels artifices il lui avoit enlevé un Bien qu'elle n'avoit jamais possédé , & tout ce qu'elle avoit à craindre de sa violence. Vous me paraîsez un homme de si bon conseil , lui dit-elle , que si vous aviez la condescendance de venir jusques chez moi , & d'examiner mes affaires , je suis sûre que vous me tireriez du cruel embarras où je suis. Memnon n'hésita pas à la suivre pour examiner sagement ses affaires , & pour lui donner un bon conseil.

La Dame affligée le mena dans une chambre parfumée & le fit asseoir avec elle poliment sur un large sopha , où ils se tenoient

tous deux les jambes croisées vis-à-vis l'un de l'autre. La Dame parla en baissant les yeux dont il échapoit quelquefois des larmes , & qui en se relevant rencontroient toujours les regards du sage Memnon. Ses discours étoient pleins d'un attendrissement qui redoubloit toutes les fois qu'ils se regardoient. Memnon prenoit ses affaires extrêmement à cœur , & se sentoit de moment en moment la plus grande envie d'obliger une personne si honnête & si malheureuse. Ils cessèrent insensiblement dans la chaleur de la conversation d'être vis-à-vis l'un de l'autre. Leurs jambes ne furent plus croisées , Memnon la conseilla de si près & lui donna des avis si tendres , qu'ils ne pouvoient ni l'un ni l'autre parler d'affaires & qu'ils ne savoient plus où ils en étoient.

Comme ils en étoient là , arrive l'Oncle ; ainsi qu'on peut bien le penser : Il étoit armé de la tête aux pieds , & la première chose qu'il dit , fut qu'il alloit tuer comme de raison le sage Memnon & sa Nièce , la dernière qui lui échapa fut qu'il pouvoit pardonner pour beaucoup d'argent ; Memnon fut obligé de donner tout ce qu'il avoit , on étoit heureux dans ce temps là d'en être quitte à si bon

marché , l'Amerique n'étoit pas encore decouverte , & les Dames affligées n'étoient pas à beaucoup près si dangereuses qu'elles le font aujourd'hui.

Memnon honteux & désespéré rentra chez lui ; il y trouva un billet qui l'invitoit à dîner avec quelques-uns de ses intimes amis , Si je reste seul chez moi , dit-il , j'aurai l'esprit occupé de ma triste aventure , je ne mangerai point , je tomberai malade. Il vaut mieux aller faire avec mes amis intimes un repas frugal. J'oublierai dans la douceur de leur société la fottise que j'ai faite ce matin. Il va au rendez-vous , on le trouve un peu chagrin. On le fait boire pour dissiper sa tristesse. Un peu de vin pris modérément est un remède pour l'ame & pour le corps. C'est ainsi que pense le sage Memnon ; & il s'enivre. On lui propose de jouer après le repas. Un jeu réglé avec des amis est un passe temps honnête. Il joue ; on lui gagne tout ce qu'il a dans sa bourse & quatre fois autant sur sa parole. Une dispute s'élève sur le jeu , on s'échauffe : l'un de ses amis intimes lui jette à la tête un cornet & lui crève un œil. On rapporte chez lui le sage Memnon , ivre , sans argent , & ayant un œil de moins.

Il cuve un peu son vin , & dès qu'il a la tête plus libre , il envoie son valet chercher de l'argent chez le receveur général des finances de Ninive pour payer ses intimes amis : on lui dit que son débiteur a fait le matin une banqueroute frauduleuse qui met en allarme cent familles. Memnon outré va à la Cour avec un emplâtre sur l'œil & un placet à la main pour demander justice au Roi contre le banqueroutier. Il rencontra dans un salon plusieurs Dames qui portoient toutes d'un air aisé des cerceaux de vingt-quatre pieds de circonférence. L'une d'elles qui le connoissoit un peu dit en le regardant de côté. Ah l'horreur ! une autre qui le connoissoit davantage lui dit , bon soir Monsieur Memnon , mais vraiment Monsieur Memnon je suis fort aise de vous voir ; à propos Monsieur Memnon pourquoi avez-vous perdu un œil ? Et elle passa sans attendre sa réponse. Memnon se cacha dans un coin & attendit le moment où il put se jeter aux pieds du Monarque. Ce moment arriva. Il baïsa trois fois la terre & présenta son placet. Sa gracieuse Majesté le reçut très favorablement , & donna le mémoire à un de ses Satrapes pour lui en rendre compte. Le Sa-

trape tire Memnon à part , & lui dit d'un air de hauteur en ricanant amèrement ; je vous trouve un plaisant borgne de vous adresser au Roi plutôt qu'à moi ; & encore plus plaisant d'oser demander justice contre un honnête banqueroutier , que j'honore de ma protection , & qui est le neveu d'une femme de chambre de ma Maitresse. Abandonnez cette affaire-là , mon ami , si vous voulez conserver l'œil qui vous reste.

Memnon ayant ainsi renoncé le matin aux femmes , aux excès de table , au jeu , à toute querelle , & surtout à la Cour , avoit été avant la nuit trompé & volé par une belle Dame , s'étoit enivré , avoit joué , avoit eu une querelle , s'étoit fait crever un œil , & avoit été à la Cour où l'on s'étoit moqué de lui.

Pétrifié d'étonnement & navré de douleur , il s'en retourne la mort dans le cœur. Il veut rentrer chez lui ; il y trouve des huissiers qui demeubloient sa maison de la part de ses créanciers. Il reste presque évanoui sous un platane , il y rencontre la belle Dame du matin qui se promenoit avec son cher Oncle , & qui éclata de rire en voyant Memnon avec son emplâtre. La nuit vint , Memnon se coucha sur

de la paille auprès des murs de sa maison. La fièvre le saisit ; il s'endormit dans l'accès , & un Esprit céleste lui apparut en songe.

Il étoit tout resplendissant de lumière. Il avoit six belles ailes , mais ni pied ni tête ni queue , & ne ressembloit à rien. Qui es-tu ? lui dit Memnon ; ton bon Génie lui répondit l'autre. Rend-moi donc mon œil , ma santé , ma maison , mon bien , ma sagesse , lui dit Memnon. Ensuite il lui conta comment il avoit perdu tout cela en un jour. Voilà des aventures qui ne nous arrivent jamais dans le monde que nous habitons dit l'Esprit. Et quel monde habitez-vous , dit l'homme affligé ? Ma patrie , répondit-il , est à cinq cent millions de lieux du soleil dans une petite étoile auprès de Sirius , que tu vois d'ici. Le beau pays ! dit Memnon , quoi vous n'avez point chez vous de coquines qui trompent un pauvre homme , point d'amis intimes qui lui gagnent son argent & qui lui crévent un œil , point de banqueroutiers , point de Satrapes qui se moquent de vous en vous refusant justice : non , dit l'habitant de l'Etoile , rien de tout cela. Nous ne sommes jamais trompés par les femmes , parce que nous n'en avons point ; nous ne faisons

point d'excès de table , parceque nous ne mangeons point ; nous n'avons point de Banqueroutiers , parce qu'il n'y a chez nous ni or ni argent ; on ne peut pas nous crever les yeux , parce que nous n'avons point de corps à la façon des vôtres ; & les Satrapes ne nous font jamais d'injustice , parceque dans notre petite Etoile tout le monde est égal.

Memnon lui dit alors , Monseigneur , sans femme & sans diner à quoi passez-vous votre temps ? à veiller , dit le Genie , sur les autres Globes qui nous sont confiés : & je viens pour te consoler. Helas ! reprit Memnon , que ne veniez-vous la nuit passée pour m'empêcher de faire tant de folies ? J'étois auprès d'Assan ton frere aîné dit l'Etre céleste. Il est plus à plaindre que toi. Sa gracieuse Majesté le Roi des Indes , à la Cour duquel il a l'honneur d'être , lui a fait crever les deux yeux pour une petite indiscretion , & il est actuellement dans un cachot les fers aux pieds & aux mains. C'est bien la peine , dit Memnon , d'avoir un bon Génie dans une famille , pour que de deux freres l'un soit borgne , l'autre aveugle , l'un couché sur la paille , l'autre en prison. Ton sort changera , reprit

l'Animal de l'Etoile. Il est vrai que tu seras toujours borgne ; mais , à cela près , tu seras assez heureux , pourvû que tu ne fasses jamais le sot projet d'être parfaitement Sage. C'est donc une chose à laquelle il est impossible de parvenir , s'écria Memnon en soupirant. Aussi impossible , lui repliqua l'autre , que d'être parfaitement habile , parfaitement fort , parfaitement puissant , parfaitement heureux. Nous mêmes , nous en sommes bien loin. Il y a un Globe où tout cela se trouve , mais dans les cent mille millions de Mondes qui sont dispersés dans l'étenduë , tout se suit par degrés. On a moins de sagesse & de plaisirs dans le second que dans le premier , moins dans le troisième que dans le second. Ainsi du reste jusqu'au dernier où tout le monde est complètement fou. J'ai bien peur , dit Memnon , que notre petit Globe terraqué ne soit précisément les petites maisons de l'Univers dont vous me faites l'honneur de me parler. Pas tout-à-fait , dit l'Esprit ; mais il en approche : il faut que tout soit en sa place. Eh mais , dit Mémnon , certains Poètes , certains Philosophes , ont donc grand tort de dire *Que tout est bien*. Ils ont grande raison , dit le Philoso-

phe de là haut en considérant l'arrangement de l'Univers entier. Ah je ne croirai cela , répliqua le pauvre Memnon , que quand je ne ferai plus borgne.



S U P

S U R

L'ENCOURAGEMENT DES ARTS.

*E P I T R E A * * **

TOi qui mêlant toujours l'agréable à l'utile
Des plaisirs aux travaux passas d'un vol
agile ,

Que j'aime à voir ton goût par des soins bien-
faisans

Encourager les arts à ta voix renaissans !

Sans accorder jamais d'injuste préférence ,

Entre tous ces Rivaux ta main tient la ba-
lance :

Tu sçais de Melpomene animer les accents ,

De sa riante Sœur chérir les agréments ,

Animer le pinceau , le ciseau , l'harmonie ,

Et mettre un compas d'or dans les mains d'U-
ranie.

Le véritable esprit fait se plier à tout ;

On ne vit qu'à demi , quand on n'a qu'un
seul goût.

Je plains tout esprit faible, aveugle en sa
manie ,

Qui dans un seul objet confina son génie :
Et qui de son Idole , adorateur charmé ,
Veut immoler le reste au Dieu qu'il s'est formé.
Entens-tu murmurer ce sauvage algébriste ,
A la démarche lente , au teint blême , à l'œil
triste ,

Qui d'un calcul aride à peine encor instruit ,
Sait que quatre est à deux , comme seize est
à huit ?

Il méprise Racine , il insulte à Corneille ,
Lulli n'a point de sons pour sa pesante oreille ,
Et Rubens vainement sous ses pinceaux flat-
teurs ,

De la belle nature assortit les couleurs.
De x , x redoublés admirant la puissance ,
Il croit que Varignon fut seul utile en France ,
Et s'étonne surtout , qu'inspiré par l'amour ,
Sans algèbre autrefois Quinault charmât la Cour.

Avec non moins d'orgueil & non moins de
folie ,

Un élève d'Euterpe , un enfant de Thalie ,
Qui dans ses vers pillés nous répète aujourd'hui
Ce qu'on a dit cent fois , & toujours mieux
que lui ,

De sa frivole muse admirateur unique ,
Conçoit pour tout le reste un dégoût létargi-
que ;

Prend pour des arpenteurs Archimède &
Newton ,

Et voudroit mettre en vers Aristote &
Platon.

Ce bœuf qui pesamment rumine ses problê-
mes,

Ce papillon folâtre , ennemi des systêmes ,
Sont regardés tous deux avec un ris moc-
queur

Par un bavard en robe , apprentif chicaneur ,
Qui de papiers timbrés barbouilleur merce-
naire ,

Vous vend pour un écu sa plume & sa co-
lere.

Pauvres fous , vains esprits , s'écrie avec
hauteur

Un ignorant fouré , fier du nom de docteur :
Venez à moi , laissez Massillon , Bourdaloue ,
Je veux vous convertir , mais je veux qu'on
me loue :

Je divise en trois points le plus simple des cas ,
J'ai vingt ans , sans l'entendre , expliqué saint
Thomas.

Ainsi ces charlatans , de leur art idolâtres ,
 Attroupent un vain peuple aux pieds de leurs
 théâtres ;

L'honnête-homme est plus juste , il approuve en
 autrui ,

Les Arts & les talens qu'il ne sent point en lui.

Jadis avant que Dieu , consommant son ou-
 vrage ,

Eût d'un souffle de vie animé son image ,

Il se plût à créer des animaux divers ;

L'aigle au regard perçant pour regner dans
 les airs ,

Le paon pour étaler l'iris de son plumage ,

Le courfier pour servir , le loup pour le car-
 nage ,

Le chien fidèle & prompt , l'âne docile & lent ,

Et le taureau farouche , & l'animal bélant ,

Le chantre des forêts , la douce touterelle ,

Qu'on a cru faussement des amans le modèle ;

L'homme les nomma tous , & par un heureux
 choix ,

Discernant leurs instincts , assigna leurs emplois.

On conte que l'époux de la célèbre Hortense
 Signala pleinement sa sainte extravagance ;

Craignant de faire un choix par sa faible raison ,

Il tiroit aux trois dez les rangs de sa maison.

Le sort , d'un postillon faisoit un secrétaire ,
 Son cocher étonné devint homme d'affaire ,
 Un docteur hibernois , son très-digne aumonier,
 Rendit grace au destin qui le fit cuisinier.
 On a vû quelquefois des choix aussi bizarres.
 Il est beaucoup d'emplois , mais les talents sont
 rares ;

Si dans Rome avilie un Empereur brutal
 Des faisceaux d'un Consul honora son cheval ,
 Il fut cent fois moins fou que ceux dont
 l'imprudence

Dans d'indignes mortels à mis sa confiance.
 L'ignorant a porté la robe de Cujas
 La mître a décoré des têtes de Midas
 Et tel au gouvernail a présidé sans peine
 Qui la rame à la main dût servir à la chaîne.
 Jamais un pareil choix ne te fut reproché ,
 Tu cherches , tu préviens le mérite caché ;
 Ainsi dans les deserts un Botaniste habile
 Au milieu des chardons cueille une plante utile.
 Ainsi ce grand Colbert, autrefois notre appui ,
 Ranima cent talens qui perissoient sans lui.
 Soutiens dans son déclin le siècle qu'il fit naître :
 Sers comme lui les arts , le public & ton maître.

LE TEMPLE DE L'AMITIE.

AU fond d'un bois à la paix consacré ,
Séjour heureux de la Cour ignoré ,
S'élève un temple , où l'art & ses prestiges
N'étaient point l'orgueil de leurs prodiges ;
Où rien ne trompe & n'éblouit les yeux ;
Où tout est vrai , simple , & fait pour les Dieux.

De bons Gaulois de leurs mains le fonderent ;

A l'Amitié leurs cœurs le dédièrent.

Las ! ils pensoient dans leur crédulité ,
Que par leur race il seroit fréquenté.

En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade ,
Le médaillon du bon Pirritous ,

Du sage Acate & du tendre Nisus ,

Tous grands Héros , tous amis véritables.

Ces noms sont beaux ; mais ils sont dans les
fables.

La Dëité de ces lieux écartés
Est sans trépieds, sans prêtres, sans oracles,
Sans ornemens, fait très peu de miracles ;
Elle est au rang des Saints les moins fêtés ,

A ses côtés sa fidèle interprète ,
La Vérité, charitable & discrète ;
Toujours utile à qui veut l'écouter ,
Attend envain qu'on l'ose consulter :
Nul ne l'approche , & chacun la regrette.
Par contenance un livre est dans ses mains ,
Où sont écrits les bienfaits des humains ;
Doux monuments d'estime & de tendresse ,
Donnés sans faîte, acceptés sans bassesse ,
Du bienfaicteur noblement oubliés ,
Par son ami sans regret publiés.

C'est des vertus l'histoire la plus pure :
L'histoire est courte , & le livre est réduit
A deux feuillets de gothique écriture ,
Qu'on n'entend plus , & que le tems détruit.

Or des humains quelle est donc la manie ?

Toute amitié de leurs cœurs est bannie :
Et cependant on les entend toujours
De ce beau nom décorer leurs discours.
Chacun se dit à son culte fidele ,
Ses ennemis ne jurent que par elle :

Ainsi qu'on voit devers l'Etat Romain
Des indévôts chapelet à la main.

On dit qu'un jour la Déesse en colere ,
Voulut enfin que ses mignons chéris ,
Si contens d'elle , & si sûrs de lui plaire ;
Vinssent la voir en son sacré pourpris ;
Fixa le jour , & promit un beau prix
Pour chaque couple , au cœur noble , sincere ,
Tendre comme elle , & digne d'être admis ,
S'il se pouvoit , au rang des vrais amis.

Au jour nommé viennent d'un vol rapide ,
Tous nos Français que la nouveauté guide ;
Un peuple immense inonde le parvis.
Le temple s'ouvre. On vit d'abord paraître
Deux courtisans par l'intérêt unis ;
Par l'amitié tous deux ils croyoient l'être.
Vint un courier , qui dit qu'auprès du Maître
Vaquoit alors un beau poste d'honneur ,
Un noble emploi de Valet Grand-Seigneur.
Nos deux amis poliment se quitterent ,
Déesse , & prix , & temple abandonnerent ;
Chacun des deux en son ame jurant
D'anéantir son très-cher concurrent.

Quatre dévots à la mine discrète ,
Dos en arcade , & missel à la main ,
Unis en Dieu de charité parfaite ,

Et

Et tout-brûlans de l'amour du prochain ,
 Psalmodioient & bailloient en chemin ;
 L'un , riche abbé , prélat à l'œil lubrique ,
 Au menton triple , au col apoplectique ,
 Porc engraisfé des dixmes de Sion ,
 Oppressé fut d'une indigestion.

On confessa mon vieux ladre au plus vite ;

D'huile il fut oint , aspergé d'Eau - bénite ,
 Dûment lesté par le curé du lieu
 Pour son voyage au païs du bon Dieu.
 Ses trois amis guaïement lui marmoterent
 Un *Oremus* ; en leur cœur dévorèrent
 Son bénéfice , & vers la Cour troterent.
 Puis chacun d'eux , dévotement rival ,
 En se jurant fraternité sincere ,
 Les yeux baissés va chez le Cardinal
 De Jansénisme accuser son confrere.

Guais & brillans , après un long repas ;
 Deux jeunes-gens se tenant sous les bras ,
 Lisant tout haut les lettres de leurs belles ,
 D'un air galant leur figure étaloient ,
 En détonnant quelques chansons nouvelles ;
 Ainsi qu'au bal à l'autel ils alloient.
 Nos étourdis pour rien s'y querellerent ,
 De l'Amitié l'autel ensanglanterent ,

Et le moins fou laissa , tout éperdu ,
Son tendre ami sur la place étendu.

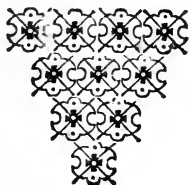
Plus loin venoient , d'un air de complaisance ,
Lise & Cloé , qui dès leur tendre enfance ,
Se confioient leurs plaisirs , leurs humeurs ,
Et tous ces riens qui remplissent leurs cœurs ;
Se caressant , se parlant sans rien dire ,
Et sans sujet toujours prêtes à rire.

Mais toutes deux avoient le même amant :
A son nom seul , ô merveille soudaine !
Lise & Cloé prirent tout doucement
Le grand chemin du temple de la Haine.

Enfin *Zaire* y parut à son tour ,
Avec ces yeux où languit la mollesse ,
Où le plaisir brille avec la tendresse.
Ah ! que d'ennui , dit-elle , en ce séjour !
Que fait ici cette triste Déesse ?
Tout y languit : je n'y vois point l'Amour.
Elle sortit , vingt rivaux la suivirent ,
Sur le chemin vingt beautés en gémirent.
Dieu fait alors où ma *Zaire* alla.
De l'Amitié le prix fut laissé-là ;
Et la Déesse en tout lieu célébrée ,
Jamais connue & toujours désirée ,
Gela de froid sur ses sacrés autels.
J'en suis fâché pour les pauvres mortels.

E N V O I.

MOn cœur , ami charmant & sage ,
Au vôtre n'étoit point lié ,
Lorsque j'ai dit , qu'à l'Amitié
Nul mortel ne rendoit hommage.
Elle a maintenant à sa cour
Deux cœurs dignes du premier âge.
Hélas ! le véritable Amour
En'a-t-il beaucoup davantage ?





DES EMBELLISSEMENTS D E P A R I S.

UN seul citoyen qui n'étoit pas fort riche , mais qui avoit une grande ame , fit à ses dépends la place des Victoires , & érigea par reconnaissance une statue à son Roi. Il fit plus , que sept cent mille citoyens n'ont encor fait dans ce siècle. Nous possédons dans Paris dequoi acheter des royaumes ; nous voyons tous les jours ce qui manque à notre ville , & nous nous contentons de murmurer ! On passe devant le Louvre & on gémit de voir cette façade , monument de la grandeur de Louis XIV. du zèle de Colbert & du génie de Perrault, cachée par des bâtimens de Gots & de Vandales. Nous courrons aux spectacles , & nous sommes indignés d'y entrer d'une manière si incommode & si dégoutante , d'y être placés si mal à notre aise, de voir des salles si grossièrement construites , des théâtres si mal entendus , & d'en sortir avec plus d'embarras & de peine qu'on n'y est entré. Nous rougissons avec raison de voir les marchés pu-

blics établis dans des rues étroites étaler la malpropreté , répandre l'infection & causer des défordres continuels. Nous n'avons que deux fontaines dans le grand goût , & il s'en faut bien qu'elles soient avantageusement placées. Toutes les autres sont dignes d'un village. Des quartiers immenses demandent des places publiques , & tandis que l'Arc de Triomphe de la porte S. Denis , la statue équestre de Henri le Grand , ces deux ponts , ces deux quais superbes , ce Louvre , ces Tuileries , ces Champs Elisées égalent ou surpassent les beautés de l'ancienne Rome ; le centre de la ville obscur , resserré , hideux , représente les temps de la plus honteuse barbarie. Nous le disons sans cesse ; mais jusqu'à quand le dirons-nous sans y remédier ?

A qui appartient-il d'embellir la ville , sinon aux habitans qui jouissent dans son sein de tout ce que l'opulence & les plaisirs peuvent prodiguer aux hommes ? On parle d'une place , & d'une statue du Roi ; mais depuis le temps qu'on en parle on a bâti une place dans Londres , & on a construit un pont sur la Tamize au milieu même d'une guerre plus funeste & plus ruineuse pour les Anglais que pour nous. Ne pouvant pas avoir la gloire de donner l'exemple , ayons au

G.iiij

moins celle d'enchérir sur les exemples qu'on nous donne. Il est temps que ceux qui sont à la tête de la plus opulente Capitale de l'Europe , la rendent la plus commode & la plus magnifique. Ne serons-nous pas honteux à la fin de nous borner à de petits feux d'artifice, vis-à-vis un bâtiment grossier , dans une petite place destinée à l'exécution des criminels ? Qu'on ose élever son esprit & on fera ce qu'on voudra. Je ne demande autre chose , sinon qu'on veuille avec fermeté. Il s'agit bien seulement d'une place ! Paris seroit encore très-incommode & très-irrégulier quand cette place seroit faite. Il faut des marchés publics, des fontaines qui donnent en effet de l'eau, des carrefours réguliers, des salles de spectacles; il faut élargir les rues étroites & infectes , découvrir les monuments qu'on ne voit point , & en élever qu'on puisse voir.

La bassesse des idées , la crainte encore plus basse d'une dépense nécessaire viennent combattre ces projets de grandeur que chaque bon citoyen a fait cent fois en lui-même ; on se décourage quand on songe à ce qu'il en coutera pour élever ces grands monuments , dont la plupart deviennent chaque jour indispensables , & qu'il faudra bien faire à la fin quoi qu'il en coûte. Mais

au fond , il est bien certain qu'il n'en coutera rien à l'Etat. L'argent employé à ces nobles travaux ne sera certainement pas payé à des étrangers. S'il falloit faire venir le fer d'Allemagne & les pierres d'Angleterre , je vous dirois , croupissez dans votre molle nonchalance , jouissez en paix des beautés que vous possédez , & restez privés de celles qui vous manquent. Mais bien-loin que l'Etat perde à ces travaux , il y gagne ; tous les pauvres alors sont utilement employés ; la circulation de l'argent en augmente , & le peuple qui travaille le plus est toujours le plus riche.

Mais où trouver des fonds ? Et où en trouverent les premiers Rois de Rome , quand dans les temps de la pauvreté, ils bâtirent ces souterrains qui furent six cens ans après eux l'admiration de Rome riche & triomphante ? Pensons-nous que nous soyons moins opulents & moins industrieux que ces Egyptiens dont je ne vanterai pas ici les pyramides qui ne sont que de grossiers monuments d'ostentation, mais dont je rappellerai tant d'ouvrages nécessaires & admirables. Y a-t-il moins d'argent dans Paris , qu'il n'y en avoit dans Rome moderne , quand elle bâtit S. Pierre qui est le chef-d'œuvre de la

magnificence & du goût , & quand elle éleva tant d'autres beaux morceaux d'architecture , où l'utile , le noble & l'agréable se trouvent ensemble. Londres n'étoit pas si riche que Paris, quand ses Aldermans firent l'Eglise de S. Paul qui est la seconde de l'Europe , & qui semble nous reprocher notre Cathédrale gothique. Où trouver des fonds ? Et en manquons - nous , quand il faut dorer tant de cabinets & tant d'équipages , & donner tous les jours des festins qui ruinent la santé & la fortune , & qui engourdissent à la longue toutes les facultés de l'ame ? Si nous calculions quelle est la circulation d'argent que le jeu seul opère dans Paris , nous serions effrayés. Je suppose que dans dix mille maisons il y ait au moins mille francs qui circulent en perte ou en gain par maison chaque année ; (la somme peut aller à dix fois au-delà) cet article seul, tel que je le réduis , monte à dix millions dont la perte seroit insensible.

Il y a aujourd'hui beaucoup plus d'argent monnoyé dans le Royaume , qu'il n'en possédoit quand Louis XIV. dépensa quatre cent millions & davantage à Versailles , à Trianon , à Marly : & ces quatre cent millions à vingt-sept & vingt-huit livres le marc , font aujourd'hui beaucoup

plus de sept cent millions. Les dépenses de trois bosquets auroient suffi pour les embellissemens nécessaires à la Capitale. Quand un Souverain fait ces dépenses pour lui , il témoigne sa grandeur : quand il les fait pour le public , il témoigne sa magnanimité. Mais dans l'un & dans l'autre cas , il encourage les arts , il fait circuler l'argent , & rien ne se perd dans ces entreprises, sinon les remises faites dans les pays étrangers pour acheter chèrement d'anciennes statues mutilées , tandis que nous avons parmi nous des Phidias & des Praxiteles.

Le Roi par sa grandeur d'ame & par son amour pour son peuple voudroit contribuer à rendre sa Capitale digne de lui. Mais après tout, il n'est pas plus Roi des Parisiens que des Lyonnais & des Bordelois. Chaque Métropole doit se secourir elle-même. Faut-il à un particulier un arrêt du conseil pour ajuster sa maison ? Le Roi d'ailleurs après une longue guerre n'est point en état à présent de dépenser beaucoup pour nos plaisirs : & avant d'abattre les maisons qui nous cachent la façade de S. Gervais , il faut payer le sang qui a été répandu pour la patrie. D'ailleurs s'il y a aujourd'hui plus d'espèces dans le royaume que du temps de Louis XIV. les revenus ac-

tuels de la couronne n'approchent pas encore de ce qu'ils étoient en effet sous ce monarque. Car dans les soixante & douze années de ce règne , on leva sur la nation dix-huit milliards numéraires : ce qui fait année commune deux cent millions cinq cent mille livres à vingt-sept , à trente livres le marc , & cette somme annuelle revient à environ trois cent trente millions d'aujourd'hui. Or il s'en faut beaucoup que le Roi ait ce revenu. On dit toujours *le Roi est riche* dans le même sens qu'on le diroit d'un seigneur ou d'un particulier. Mais en ce sens là, le Roi n'est point riche du tout. Il n'a presque point de domaines ; & j'observerai en passant que les temps les plus malheureux de la monarchie ont été ceux où les Rois n'avoient que leurs domaines pour résister à leurs ennemis , & pour récompenser leurs sujets. Le Roi est précisément & à la lettre l'oeconome de toute la nation ; la moitié de l'argent circulant dans le Royaume , passe par ses trésoriers comme par un crible : & tout homme qui demande au Roi une gratification, une pension, dit en effet au Roi, Sire , donnez-moi une petite portion de l'argent de mes concitoyens ; reste à sçavoir si cet homme a bien mérité de la patrie ; il est clair qu'alors la patrie lui doit , & le Roi le paye au nom de

l'Etat. Mais il est clair encor que le Roi n'a pour les dépenses arbitraires , que ce qui reste après qu'il a satisfait aux dépenses nécessaires.

Il est encore très-vrai qu'il s'en faut beaucoup qu'il se trouve au pair , c'est-à-dire que toutes les dettes annuelles soient payées au bout de l'année ; je crois qu'il n'y a que deux Etats en Europe , l'un très-grand & l'autre-très petit où l'on ait établi cette ceconomie , & nous sommes infiniment plus riches que ces deux Etats.

Enfin , que le Roi doive beaucoup , ou peu ; ou rien , il est encore certain qu'il ne thésaurise pas. S'il thésaurisoit , il y perdrait lui & l'Etat. Henri IV. après des temps d'orages qui tenoient à la barbarie , gêné encore de tous les côtés , & n'obtenant que des remontrances quand il falloit de l'argent pour reprendre Amiens des mains des ennemis ; Henri IV. dis-je , eût raison d'ammasser en quelques années avec ses revenus un trésor d'environ quarante millions , dont vingt-deux étoient enfermés dans les caves de la Bastille. Ce trésor de quarante millions en valoit à-peuprès cent d'aujourd'hui , & toutes les denrées (excepté les soldats que j'ai appelés la plus nécessaire denrée des Rois) étant aujourd'hui du double au moins plus chères , il est démontré

que le trésor de Henri IV. répond à deux cent de nos millions en 1749. Cet argent nécessaire, cet argent que ce grand Prince n'auroit pû avoir autrement, étoit perdu quand il étoit enterré: remis dans le commerce, il auroit valu à l'Etat deux millions numéraires de son temps au moins par année. Henri IV. y perdoit donc, & il n'eût pas enterré ce trésor, s'il eût été assuré de le trouver au besoin dans la bourse de ses sujets. Il en ufoit, tout Roi qu'il étoit, comme avoient agi les particuliers dans les temps déplorables de la ligue, il enfouissoit son argent. Ce qui étoit malheureusement nécessaire alors, seroit très-déplacé aujourd'hui. Le Roi a pour trésors, la manutention, l'usage de l'argent que lui produisent la culture de nos terres, notre commerce, notre industrie, & avec cet argent il supporte des charges immenses. Or de ce produit des terres, du commerce, & de l'industrie du Royaume, il en reste dans Paris la plus grande partie, & si le Roi au bout de l'année redoit encore, c'est-à-dire s'il n'a pû comme nous avons dit, de ce produit annuel payer toutes les charges annuelles de l'Etat, s'il n'est pas riche en ce sens, la Ville de Paris n'en est pas moins opulente. Henri IV. avoit quarante millions de livres de son temps, dans ses

coffres : ce n'est pas exagérer que de dire que les citoyens de Paris en possèdent six fois autant pour le moins en argent monnoyé. Ce n'est donc pas au Roi, c'est à nous de contribuer à présent aux embellissemens de notre ville ; les riches citoyens de Paris peuvent le rendre un prodige de magnificence en donnant peu de chose de leur superflu. Y a-t-il un homme aisé qui ait le front de dire , je ne veux pas qu'il m'en coûte cent francs par an pour l'avantage du public & pour le mien ? S'il y a un homme assez lâche pour le penser , il ne sera pas assez effronté pour le dire. Il ne s'agit donc que de trouver une manière de lever les fonds nécessaires , & il y a cent façons entre lesquelles ceux qui sont au fait , peuvent aisément choisir.

Que le corps de Ville demande seulement permission de mettre une taxe modérée & proportionnelle sur les habitants , ou sur les maisons , ou sur les denrées ; cette taxe presque insensible , pour embellir notre ville , sera sans comparaison moins forte que celles que nous supportons pour voir périr sur le Danube nos compatriotes. Que ce même Hôtel de Ville emprunte en rentes viagères , en rentes tournantes quelques millions qui feront un fonds d'amor-

tissement. Qu'elle fasse une Loterie bien combinée ; qu'elle employe une somme fixe de son revenu tous les ans ; que le Roi daigne ensuite , quand ses affaires le permettront , concourir à ces nobles travaux , en affectant à cette dépense quelque partie des impôts extraordinaires que nous avons payés pendant la guerre , & que tout cet argent soit fidèlement œconomisé ; que les projets des artistes soient reçus au concours , que l'exécution soit au rabais. Il sera facile de démontrer qu'on peut en moins de dix ans faire de Paris la merveille du monde.

Le conte que l'on fait du grand Colbert qui en peu de mois mit de l'argent dans les coffres du Roi par les dépenses même d'un Caroussel , est une fable : car les Fermes n'étoient point régies pour le compte du Roi. D'ailleurs , on n'auroit pû s'appercevoir qu'à la longue de ce bénéfice. Mais c'est une fable qui a un très-grand sens , & qui montre une vérité palpable.

Il est indubitable que de telles entreprises peupleront Paris de quatre ou cinq mille ouvriers de plus , qu'il en viendra encore des pays étrangers. Or la plûpart arrivent avec leurs familles , & si ces artistes gagnent quinze cent mille francs, ils en rendent un million à l'Etat par leurs

dépenses , par la consommation des denrées ; le mouvement prodigieux d'argent que ces entreprises opéreroient dans Paris , augmenteroit encore de beaucoup le produit des Fermes générales. Si les citoyens qui ont le bail de ces fermes générales gagnent par cette opération quinze cent mille francs par année , s'ils ne gagnent même qu'un million , que cinq cent mille francs , feront-ils lésés qu'on leur propose de contribuer de trois cent mille livres par an , de cinq cent mille francs même à ce grand ouvrage ? Il y en a beaucoup parmi eux qui pensent assez noblement pour le proposer eux mêmes : & les secours désintéressés qu'ils ont donnés au Roi pendant la guerre répondent de ce qu'ils peuvent , & par conséquent de ce qu'ils doivent faire pendant la paix pour leur patrie. Ils ont emprunté pour le Roi à cinq pour cent & n'ont reçu du Roi que ces cinq pour cent, ainsi ils ont prêté sans intérêt. Quand M. Orri en 1743. pour favoriser le commerce extérieur supprima les impôts sur les toiles , sur tous les ouvrages de bonneterie & les tapisseries à la sortie du Royaume à commencer en 1744. les Fermiers Generaux demanderent eux-mêmes que l'impôt fut supprimé dès le moment , & ne voulurent pas d'indem-

nité. Un d'eux fournit du bled à une province qui en manquoit , sans y faire le moindre profit , & n'accepta d'autre récompense , qu'une médaille que la province fit frapper à son honneur ; enfin il n'y a pas encor long-tems que nous avons vû un homme de finance qui seul avoit secouru l'Etat plus d'une fois , & qui laissa à sa mort dix millions d'argent prêté à des particuliers , dont cinq ne portoient aucun intérêt. Il y a donc de très-grandes ames parmi ceux qu'on soupçonne de n'avoir que des ames intéressées : & le gouvernement peut exciter l'émulation de ceux qui s'étant enrichis dans les finances , doivent contribuer à la décoration d'une ville où ils ont fait leur fortune. Encore une fois il faut vouloir. Le célèbre curé de S. Sulpice voulut , & il bâtit sans aucun fonds un vaste édifice. Il nous sera certainement plus aisé de décorer notre ville avec les richesses que nous avons , qu'il ne le fut de bâtir avec rien S. Sulpice & S. Roch. Le préjugé qui s'effarouche de tout , la contradiction qui combat tout , diront que tant de projets sont trop vastes , d'une exécution trop difficile , trop longue. Il sont cent fois plus aisés pourtant qu'il ne le fut de faire venir l'Eure & la Seine à Versailles, d'y bâtir l'orangerie , & d'y faire les bosquets.

Quand

Quand Londres fut consumée par les flammes, l'Europe disoit , Londres ne sera rebâtie de vingt ans, & encore verra-t-on son désastre dans les réparations de ses ruines. Elle fut rebâtie en deux ans , & le fut avec magnificence. Quoi , ne sera-ce jamais qu'à la dernière extrémité que nous ferons quelque chose de grand ? Si la moitié de Paris étoit brulée , nous la rebâtirions superbe & commode : & nous ne voulons pas lui donner aujourd'hui à mille fois moins de frais , les commodités & la magnificence dont elle a besoin ? Cependant une telle entreprise feroit la gloire de la nation , un honneur immortel au corps de Ville de Paris , encourageroit tous les arts , attireroit les étrangers des bouts de l'Europe , enrichiroit l'Etat bien loin de l'appauvrir , accoutumeroit au travail mille indignes fainéants qui ne fondent actuellement leur misérable vie que sur le métier infame & punissable de mendiants, & qui contribuent encore à déshonorer notre ville ; il en résulteroit le bien de tout le monde , & plus d'une sorte de bien. Voilà sans contredit l'effet de ces travaux qu'on propose , que tous les citoyens souhaitent , & que tous les citoyens négligent. Fasse le Ciel qu'il se trouve quelque homme assez zélé pour

embrasser de tels projets , d'une ame assez ferme pour les suivre , d'un esprit assez éclairé pour les rédiger , & qui soit assez accrédité pour les faire réussir. Si dans notre ville immense il ne se trouve personne qui s'en charge , si on se contente d'en parler à table , de faire d'inutiles souhaits , ou peut-être des plaisanteries impertinentes ; il faut pleurer sur les ruines de Jérusalem.



B A B O U C

O U

LE MONDE COMME IL VA.



B A B O U C

O U

LE MONDE COMME IL VA.

C H A P I T R E I.

P A R M I les génies qui président aux empires du monde , Ituriel tient un des premiers rangs & il a le département de la haute Asie. Il descendit un matin dans la demeure du Scite Babouc sur le rivage de l'Oxus & lui dit , Babouc , les folies & les excès des Perfes ont attiré notre colère ; il s'est tenu hier une assemblée des génies de la haute Asie pour savoir si on châtiroit Persepolis , ou si on la détruiroit. Va dans cette ville , examine tout ; tu reviendras m'en rendre un compte fidèle ; & je me déterminerai sur ton rapport , à corriger la ville ou à l'exterminer. Mais , Seigneur , dit humblement Babouc , j'en'ai jamais été en Perse ; je n'y connais personne. Tant mieux , dit l'Ange , tu ne seras point partial , tu as reçu du ciel le discernement , c'est

94 *LE MONDE COMME IL VA.*

un assez beau présent, & j'y ajoute le don d'inspirer la confiance : marche, regarde, écoute, observe, & ne crains rien, tu feras partout bien reçu.

Babouc monta sur son chameau, & partit avec ses serviteurs. Au bout de quelques journées il rencontra vers les plaines de Sennaar l'armée Persanne qui alloit combattre l'armée Indienne ; il s'adressa d'abord à un soldat, qu'il trouva écarté. Il lui parla & lui demanda, quel étoit le sujet de la guerre. Par tous les Dieux ; dit le soldat, je n'en sçais rien. Ce n'est pas mon affaire, mon métier est de tuer & d'être tué pour gagner ma vie ; il n'importe qui je serve. Je pourrois bien même dès demain passer dans le camp des Indiens ; car on dit, qu'ils donnent près d'un demi dracme de cuivre par jour à leurs soldats, de plus que nous n'en avons dans ce maudit service de Perse : Si vous voulez savoir pourquoi on se bat, parlez à mon capitaine.

Babouc ayant fait un petit présent au soldat, entra dans le camp ; il fit bientôt connaissance avec le capitaine, & lui demanda le sujet de la guerre. Comment voulez vous que je le sache, dit le capitaine, & que m'importe ce beau sujet ? J'habite à deux cens lieues de Persépolis. J'entends dire que la guerre est déclarée, j'a-

bandonne aussi-tôt ma famille , & je vais chercher selon notre coutume la fortune ou la mort , attendu que je n'ai rien à faire. Mais vos camarades , dit Babouc , ne sont-ils pas un peu plus instruits que vous ? Non , dit l'Officier , il n'y a guères que nos principaux Satrapes qui savent bien précisément pourquoi on s'égorge.

Babouc étonné s'introduisit chez les Généraux , il entra dans leur familiarité. L'un d'eux lui dit enfin , la cause de cette guerre qui désole depuis vingt ans l'Asie , vient originairement d'une querelle entre un eunuque d'une femme du grand roi de Perse & un commis d'un bureau du grand roi des Indes. Il s'agissoit d'un droit , qui revenoit à peu près à la trentième partie d'une darique. Le premier ministre des Indes & le nôtre soutinrent dignement les droits de leurs maîtres : la querelle s'échauffa. On mit de part & d'autre en campagne une armée d'un million de soldats. Il faut recruter cette armée tous les ans de plus de quatre cens mille hommes , les meurtres , les incendies , les ruines , les dévastations se multiplient : l'univers souffre & l'acharnement continue. Notre premier ministre & celui des Indes protestent souvent qu'ils n'agissent que pour le bonheur du genre humain , & à chaque

protestation il y a toujours quelque ville détruite & quelque province ravagée.

Le lendemain sur un bruit qui se répandit que la paix alloit être conclue , le général Persan & le général Indien s'empressèrent de donner bataille : elle fut sanglante. Babouc en vit toutes les fautes , & toutes les abominations , il fut témoin des manœuvres des principaux Satrapes , qui firent ce qu'ils purent pour faire battre leur chef. Il vit des officiers tués par leurs propres troupes , il vit des soldats qui achevoient d'égorger leurs camarades expirans , pour leur arracher quelques lambeaux sanglans , déchirés & couverts de sang ; il entra dans les hôpitaux où l'on transportoit les blessés , dont la plûpart expiroient par la négligence inhumaine de ceux même , que le roi de Perse payoit chèrement pour les secourir. Sont-ce là des hommes , s'écria Babouc , ou des bêtes féroces ? Ah , je vois bien que Persépolis sera détruite.

Occupé de cette pensée il passa dans le camp des Indiens , il y fut aussi bien reçu que dans celui des Perses , selon ce qui lui avoit été prédit , mais il y vit tous les mêmes excès qui l'avoient fait d'horreur. Oh , oh , dit-il en lui-même : Si l'Ange Iturriel veut exterminer les Persans , il faut

faut donc que l'Ange des Indes détruise aussi les Indiens. S'étant ensuite informé plus en détail de ce qui s'étoit passé dans l'une & l'autre armée , il apprit des actions de générosité , de grandeur d'ame , d'humanité , qui l'étonnerent & le ravirent ; inexplicables humains , s'écria-t-il , comment pouvez-vous réunir tant de bassesse & de grandeur , tant de vertus & de crimes ?

Cependant la paix fut déclarée , les chefs des deux armées , qui avoient chacun remporté des victoires, mais qui pour leur seul intérêt avoient fait verser le sang de tant d'hommes leurs semblables , allèrent briguer dans leurs cours des récompenses. On célébra la paix dans des écrits publics , qui n'annonçoient que le retour de la vertu & de la félicité sur la terre. Dieu soit loué, dit Babouc ; Persépolis sera le séjour de l'innocence épurée; elle ne sera point détruite comme le vouloient ces vilains génies. Courons sans tarder dans cette capitale de l'Asie.



C H A P I T R E I I.

IL arriva dans cette ville immense par l'ancienne entrée qui étoit toute barbare, & dont la rusticité dégoutante offensoit les yeux. Toute cette partie de la ville se ressentoit du tems où elle avoit été bâtie ; car malgré l'opiniâtreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne , il faut avouer qu'en tout genre les premiers essais sont toujours grossiers.

Babouc se mêla dans la foule d'un peuple composé de ce qu'il y avoit de plus sale & de plus laid dans les deux sexes ; cette foule se précipitoit d'un air hébété dans un enclos vaste & sombre. Au bourdonnement continuel , au mouvement qu'il y remarqua , à l'argent que quelques personnes donnoient à d'autres pour avoir droit de s'asseoir , il crut être dans un marché où l'on vendoit des chaïses de paille : mais bientôt voyant que plusieurs femmes se mettoient à genoux en faisant semblant de regarder fixement devant elles , & en regardant les hommes de côté , il s'aperçut qu'il étoit dans un temple. Des voix aigres , rauques , sauvages , discordantes

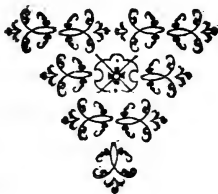
faisoient retentir la voute de sons mal-articulés , qui faisoient le même effet que les voix des Onagres quand elles répondent dans les plaines des Pictâves au cornet à bouquin qui les appelle. Il se bouchoit les oreilles , mais il fut près de se boucher encore les yeux & le nez , quand il vit entrer dans ce Temple des ouvriers avec des pinces & des pelles , ils remuerent une large pierre , & jetterent à droite & à gauche une terre dont s'exhaloit une odeur empestée ; ensuite on vint poser un mort dans cette ouverture , & on remit la pierre par-dessus. Quoi , s'écria Babouc , ces peuples enterrent leurs morts dans les mêmes lieux où ils adorent la Divinité ? Quoi , leurs Temples sont pavés de cadavres ? Je ne m'étonne plus de ces maladies pestilentiellles qui désolent souvent Persépolis. La pourriture des morts & celle de tant de vivans rassemblés & pressés dans le même lieu est capable d'empoisonner le globe terrestre : Ah , la vilaine ville que Persépolis , & que je vais conseiller à Ituriel de la détruire !



CHAPITRE III.

Cependant le soleil approchoit du haut de sa carrière ; Babouc devoit aller dîner à l'autre bout de la ville chez une dame pour laquelle son mari , Officier de l'armée , lui avoit donné des lettres ; il fit d'abord plusieurs tours dans Persépolis , il vit d'autres temples mieux bâtis & mieux ornés , remplis d'un peuple poli, & retentissans d'une musique harmonieuse ; il remarqua des fontaines publiques , lesquelles quoique mal placées frappaient les yeux par leur beauté, des places où sembloient respirer en bronze les meilleurs rois , qui avoient gouverné la Perse , d'autres places où il entendoit le peuple s'écrier , quand verrons-nous ici le maître que nous chérissions ? Il admira les ponts magnifiques élevés sur le fleuve , les quais superbes & commodes , les palais bâtis à droite & à gauche, une maison immense , où des milliers de vieux soldats blessés & vainqueurs rendoient chaque jour grâces au Dieu des armées ; il entra enfin chez la dame qui l'attendoit à dîner avec une compagnie d'honnêtes gens. La maison étoit

propre & ornée , le repas délicieux , la dame jeune , belle , spirituelle , engageante , la compagnie digne d'elle ; & Babouc disoit en lui-même , à tout moment , l'Ange Ituriel se moque du monde de vouloir détruire une ville si charmante.



CHAPITRE IV.

CEpendant il s'aperçut que la dame qui avoit commencé par lui demander tendrement des nouvelles de son mari , parloit plus tendrement encore sur la fin du repas à un jeune mage. Il vit un magistrat qui en présence de sa femme pressoit avec vivacité une veuve , & cette veuve indulgente lorgnoit vivement le magistrat , tandis qu'elle tendoit la main à un jeune citoyen très-beau & très-modeste ; la femme du magistrat se leva de table la première , pour aller entretenir dans un cabinet voisin son directeur qui arrivoit trop tard , & qu'on avoit attendu à dîner ; & le directeur , homme éloquent , lui parla dans ce cabinet avec tant de véhémence & d'onction , que la dame avoit , quand elle revint , les yeux humides , les joues enflammées , la démarche mal assurée , la parole tremblante.

Alors Babouc commença à craindre que le génie Iturriel n'eut raison. Le talent qu'il avoit d'attirer la confiance le mit dès le jour même dans les secrets de la dame ; elle lui confia son

goût pour le jeune mage : & l'assûra que dans toutes les maisons de Persépolis , il trouveroit l'équivalent de ce qu'il avoit vû dans la sienne. Babouc conclut qu'une telle société ne pouvoit subsister , que la jalousie , la discorde , la vengeance devoient désoler toutes les maisons , que les larmes & le sang devoient couler tous les jours ; que certainement les maris tueroient les galans de leurs femmes ou en feroient tués , & qu'enfin Ituriel faisoit fort bien de détruire tout d'un coup une ville abandonnée à de continuels désastres.



C H A P I T R E V.

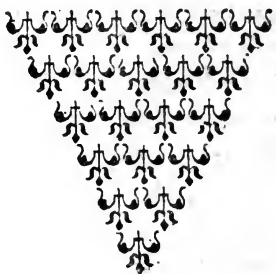
IL étoit plongé dans ces idées funestes, quand il se présenta à la porte un homme grave en manteau noir , qui demanda humblement à parler au jeune magistrat. Celui-ci sans se lever , sans le regarder lui donna fièrement & d'un air distrait quelques papiers , & le congédia. Babouc demanda quel étoit cet homme ; la maîtresse de la maison lui dit tout bas ; c'est un des meilleurs avocats de la ville , il y a cinquante ans qu'il étudie les loix : Monsieur qui n'a que vingt-cinq ans & qui est satrape de loi depuis deux jours , lui donne à faire l'extrait d'un procès qu'il doit juger , qu'il n'a pas encore examiné. Ce jeune étourdi fait sagement , dit Babouc, de demander conseil à un vieillard ; mais pourquoi n'est-ce pas ce vieillard qui est juge ? Vous vous moquez , lui dit-on , jamais ceux qui ont vieilli dans les emplois laborieux & subalternes ne parviennent aux dignités. Ce jeune homme a une grande charge , parce que son pere est riche , & qu'ici le droit de rendre la justice s'achète comme une métairie. O mœrus ! o mal-

heureuse ville , s'écria Babouc , voilà le comble du désordre : sans doute ceux qui ont ainsi acheté le droit de juger , vendent leurs jugemens , je ne vois ici que des abîmes d'iniquité.

Comme il marquoit ainsi sa douleur & sa surprise , un jeune guerrier qui étoit revenu ce jour même de l'armée , lui dit , pourquoi ne voulez-vous pas qu'on achète les emplois de la robe ? j'ai bien acheté moi le droit d'affronter la mort à la tête de deux mille hommes que je commande ; il m'en a coûté quarante mille dariques d'or cette année , pour coucher sur la terre trente nuits de suite en habit rouge & pour recevoir ensuite deux bons coups de flèche dont je me sens encore. Si je me ruine pour servir l'empereur Persan que je n'ai jamais vû , M. le satrape de robe peut bien payer quelque chose , pour avoir le plaisir de donner audience à des plaideurs. Babouc indigné ne put s'empêcher de condamner dans son cœur un país où l'on mettoit à l'encan les dignités de la paix & de la guerre ; il conclut précipitamment que l'on y devoit ignorer absolument la guerre & les loix , & que quand même Ituriel n'extermineroit pas ces peuples , ils périroient par leur détestable administration.

Sa mauvaise opinion augmenta encore à l'arri-

vée d'un gros homme qui ayant salué très familièrement toute la compagnie , s'approcha du jeune Officier & lui dit : Je ne peux vous prêter que cinquante mille dariques d'or , car en vérité les douanes de l'empire ne m'en ont rapporté que trois cens mille cette année. Babouc s'informa quel étoit cet homme qui se plaignoit de gagner si peu , il apprit qu'il y avoit dans Persépolis soixante & douze rois plébéiens qui tenoient à bail l'empire de Perse , & qui en rendoient quelque chose au Monarque.



CHAPITRE VI.

Après dîné il alla dans un des plus superbes temples de la ville , il s'assit au milieu d'une troupe de femmes & d'hommes qui étoient venu là pour passer le tems. Un mage parut dans une machine élevée qui parla long-tems du vice & de la vertu. Ce mage divisa en plusieurs parties ce qui n'avoit nul besoin d'être divisé , il prouva méthodiquement tout ce qui étoit clair , il enseigna tout ce qu'on savoit. Il se passionna froidement , & sortit suant & hors d'haleine. Toute l'assemblée alors se réveilla, & crut avoir assisté à une instruction. Babouc dit , voilà un homme qui a fait de son mieux pour ennuyer deux ou trois cent de ses concitoyens ; mais son intention étoit bonne , & il n'y a pas là de quoi détruire Persépolis.

Au sortir de cette assemblée on le mena voir une fête publique qu'on donnoit tous les jours de l'année. C'étoit dans une espèce de basilique au fonds de laquelle on voyoit un palais. Les plus belles citoyennes de Persépolis , les plus considérables satrapes rangés avec ordre for-

moient un spectacle si beau , que Babouc crut d'abord que c'étoit là toute la fête. Deux ou trois personnes qui paraïssoient des rois & des reines parurent bientôt dans le vestibule de ce palais ; leur langage étoit très-différent de celui du peuple ; il étoit mesuré , harmonieux & sublime : personne ne dormoit , on écouitoit dans un profond silence , qui n'étoit interrompu que par les témoignages de la sensibilité & de l'admiration publique. Le devoir des rois , l'amour de la vertu , les dangers des passions étoient exprimés par des traits si vifs & si touchans , que Babouc versa des larmes. Il ne douta pas que ces héros & ces héroïnes , ces rois & ces reines qu'il venoit d'entendre , ne fussent les prédicateurs de l'empire ; il se proposa même d'engager Iturriel à les venir entendre ; bien sûr qu'un tel spectacle le reconcilieroit pour jamais avec la ville.

Dès que cette fête fut finie , il voulut voir la principale reine qui avoit débité dans ce beau palais une morale si noble & si pure ; il se fit introduire chez sa majesté : on le mena par un petit escalier , au second étage dans un appartement mal meublé , où il trouva une femme mal vêtue qui lui dit d'un air noble & pathétique: Ce

métier ci ne me donne pas de quoi vivre ; un des Princes que vous avez vûs m'a fait un enfant. J'accoucherai bientôt ; je manque d'argent , & sans argent on n'accouche point. Babouc lui donna cent dariques d'or , en disant s'il n'y avoit que ce mal-là dans la ville , Ituriel auroit tort de se tant fâcher.

De-là , il alla passer la soirée chez des marchands de magnificences inutiles. Un homme intelligent , avec lequel il avoit fait connaissance , l'y mena ; il acheta ce qui lui plut , & on le lui vendit avec politesse beaucoup plus qu'il ne valoit. Son ami de retour chez lui , lui fit voir combien on le trompoit. Babouc mit sur ses tablettes le nom du marchand pour le faire distinguer par Ituriel au jour de la punition de la ville. Comme il écrivoit , on frappa à sa porte , c'étoit le marchand lui-même qui venoit lui rapporter sa bourse que Babouc avoit laissée par mégarde sur son comptoir. Comment se peut-il , s'écria Babouc , que vous soyez si fidèle & si généreux , après n'avoir pas eu honte de me vendre des colifichets quatre fois au-dessus de leur valeur ?

Il n'y a aucun négociant un peu connu dans cette ville , lui répondit le marchand , qui ne fut

110 *LE MONDE COMME IL VA.*

venu vous rapporter votre bourse ; mais on vous a trompé quand on vous a dit que je vous avois vendu ce que vous avez pris chez moi quatre fois plus qu'il ne vaut ; je vous l'ai vendu dix fois davantage. : & cela est si vrai , que si dans un mois vous voulez le revendre, vous n'en aurez pas même ce dixième. Mais rien n'est plus juste ; c'est la fantaisie passagère des hommes , qui met le prix à ces choses frivoles ; c'est cette fantaisie, qui fait vivre cent ouvriers que j'emploie , c'est elle qui me donne une belle maison , un char commode , des chevaux. ; c'est elle qui excite l'industrie , qui entretient le goût , la circulation & l'abondance.

Je vends aux nations voisines les mêmes bagatelles plus chèrement qu'à vous , & par-là je suis utile à l'empire. Babouc , après avoir un peu rêvé , le raya de ses tablettes ; car enfin disoit-il , les arts du luxe ne sont en grand nombre dans un empire que quand tous les arts nécessaires sont exercés , & que la nation est nombreuse & opulente. Ituriel me paraît un peu sévère.



C H A P I T R E V I I .

BAbouc fort incertain sur ce qu'il devoit penser de Perfépolis , résolut de voir les mages & les lettrés ; car les uns étudioient la sagesse & les autres la Religion , & il se flatta que ceux-là obtiendroient grace pour le reste du peuple. Dès le lendemain matin il se transporta dans un collège de mages. L'Archimandrite lui avoua qu'il avoit cent mille écus de rente pour avoir fait vœu de pauvreté, & qu'il exerçoit un empire assez étendu en vertu de son vœu d'humilité ; après quoi il laissa Babouc entre les mains d'un petit frere, qui lui fit les honneurs.

Tandis que ce frere lui montrait les magnificences de cette maison de pénitence , un bruit se répandit qu'il étoit venu pour réformer toutes ces maisons. Aussi-tôt il reçut des mémoires de chacune d'elles ; & les mémoires disoient tous en substance : *Conservez-nous , & détruisez toutes les autres.* A entendre leurs apologies , ces sociétés étoient toutes nécessaires. A entendre leurs accusations réciproques, elles méritoient toutes d'être anéanties. Il admiroit comme il n'y en avoit aucune d'elles, qui pour édifier l'Univers ne voulut en avoir l'empire. Alors il se présenta un petit

homme , qui étoit un demi mage , & qui lui dit à l'oreille, je vois bien que l'œuvre va s'accomplir; car Zerduft est revenu sur la terre, les petites filles prophétisent en se faisant donner des coups de pincette par devant & le fouët par derriere. Il est évident que le monde va finir : ne pourriez-vous point , avant cette belle époque , nous protéger contre le grand Lama ? quel galimathias, dit Babouc , contre le grand Lama ? contre ce Pontife Roi qui réside au Tibet ? Oui , dit le petit demi mage avec un air opiniâtre , contre lui - même. Vous lui faites donc la guerre , vous avez donc des armées ? dit Babouc : non , dit l'autre , mais nous avons écrit contre lui trois ou quatre mille gros livres qu'on ne lit point , & autant de brochures , que nous faisons lire par des femmes. A peine a-t-il entendu parler de nous, il nous a seulement fait condamner comme un maître ordonne qu'on échenille les arbres de ses jardins. Babouc frémit de la folie de ces hommes qui faisoient profession de sagesse , des intrigues de ceux qui avoient renoncé au monde , de l'ambition & de la convoitise orgueilleuse de ceux qui enseignoient l'humilité & le désintéressement ; il conclut qu'Ituriel avoit de bonnes raisons pour détruire toute cette engeance.

CHAPITRE VIII.

R Etiré chez lui , il envoya chercher des livres nouveaux pour adoucir son chagrin , & il pria à dîner quelques lettrés pour se réjouir. Il en vint deux fois plus qu'il n'en avoit demandé, comme les guêpes que le miel attire : ces parasites se pressoient de manger & de parler ; ils louoient deux sortes de personnes , les morts & eux-mêmes, & jamais leurs contemporains , excepté le maître de la maison. Si quelqu'un d'eux disoit un bon mot , les autres baissoient les yeux, & se mordoient les lèvres de douleur de ne l'avoir pas dit. Ils avoient moins de dissimulation que les mages , parce qu'ils n'avoient pas de si grands objets d'ambition. Chacun d'eux briguoit une place de valet , & une réputation de grand-homme ; ils se disoient en face des choses insultantes qu'ils croyoient des traits d'esprit. Le repas fini , chacun d'eux s'en alla seul ; car il n'y avoit pas dans toute la troupe deux hommes qui pussent se souffrir , ni même se parler ailleurs que chez les riches qui les invitoient à leur ta-

ble : Babouc jugea qu'il n'y auroit pas grand mal , quand cette vermine périroit dans la destruction générale.



CHAPITRE IX.

DEs qu'il se fut défait d'eux , il se mit à lire quelques livres nouveaux. Il y reconnut l'esprit de ses convives. Il vit sur-tout avec indignation ces gazettes de la médisance , ces archives du mauvais goût , que l'envie , la bassesse & la faim ont dictées. Ces laches satires où l'on ménage le vautour & où l'on déchire la colombe ; ces romans dénués d'imagination , où l'on voit tant de portraits de femmes que l'auteur ne connaît pas.

Il jetta au feu tous ces détestables écrits , & sortit pour aller le soir à la promenade. On le présenta à un vieux lettré , qui n'étoit point venu grossir le nombre de ses parasites. Ce lettré fuyoit toujours la foule , connoissoit les hommes , en faisoit usage & se communiquoit avec discrétion. Babouc lui parla avec douleur de ce qu'il avoit lû & de ce qu'il avoit vû.

Vous avez lû des choses bien méprisables , lui dit le sage lettré ; mais dans tous les tems & dans tous les pays & dans tous les genres , le mauvais fourmille , & le bon est rare. Vous avez reçu

chez vous le rebut de la pédanterie , parce que dans toutes les professions ce qu'il y a de plus indigne de paraître est toujours ce qui se présente avec le plus d'impudence. Les véritables sages vivent entr'eux retirés & tranquilles ; il y a encore parmi nous des hommes & des livres dignes de votre attention. Dans le tems qu'il parloit ainsi , un autre lettré les joignit ; leurs discours furent si agréables & si instructifs , si élevés au-dessus des préjugés , & si conformes à la vertu , que Babouc avoua n'avoir jamais rien entendu de pareil. Voilà des hommes , disoit-il tout bas , à qui l'Ange Ituriel n'osera toucher , ou il sera bien impitoyable.

Racommodé avec les lettrés , il étoit toujours en colère contre le reste de la nation. Vous êtes étranger , lui dit l'homme judicieux, qui lui parloit ; les abus se présentent à vos yeux en foule , & le bien qui est caché & qui résulte quelquefois de ces abus mêmes vous échappe. Alors ils le menerent chez le principal mage qu'on appelloit le surveillant. Babouc vit dans ce mage un homme digne d'être à la tête des justes ; il sçut qu'il y en avoit beaucoup qui lui ressembloient : il conçut même que ces grands corps , qui sembloient en se choquant préparer leurs

communes ruines, étoient au fonds des institutions salutaires ; que chaque société de mages étoit un frein à ses rivales ; que si ces émules différoient dans quelques opinions, ils enseignoient tous la même morale, qu'ils instruisoient le peuple, & qu'ils vivoient soumis aux loix ; semblables aux précepteurs qui veillent sur le fils de la maison, tandis que le maître veille sur eux-mêmes. Il en pratiqua plusieurs & vit des ames célestes. Il apprit même que parmi les fous qui prétendoient faire la guerre au grand Lama, il y avoit eu de très-grands hommes. Il soupçonna enfin qu'il pourroit bien être des mœurs de Persépolis comme des édifices, dont les uns lui avoient paru dignes de pitié, & les autres l'avoient ravi en admiration.



C H A P I T R E X.

IL dit à son lettré , je conçois très-bien que ces mages que j'avois crû si dangereux sont en effet très-utiles , sur-tout quand un gouvernement sage les empêche de se rendre trop nécessaires ; mais vous m'avouerez au moins que vos jeunes magistrats qui achètent une charge de Juge dès qu'ils ont appris à monter à cheval , doivent étaler dans leurs tribunaux tout ce que l'impertinence a de plus ridicule , & tout ce que l'iniquité a de plus pervers ; il vaudroit mieux sans doute donner ces places gratuitement à ces vieux Jurisconsultes , qui ont passé toute leur vie à peser le pour & le contre.

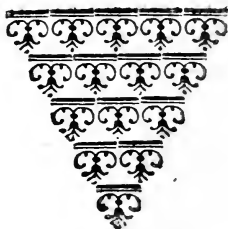
Le lettré lui répliqua : vous avez vû notre armée avant d'arriver à Persépolis ; vous sçavez que nos jeunes Officiers se battent très-bien , quoiqu'ils aient acheté leurs charges. Peut-être verrez-vous que nos jeunes magistrats ne jugent pas mal , quoiqu'ils aient payé pour juger.

Il le mena le lendemain au grand Tribunal , où l'on devoit rendre un arrêt important. La

cause étoit connue de tout le monde. Tous ces vieux avocats qui en parloient , étoient flotans dans leurs opinions ; ils alléguoient cent loix , dont aucune n'étoit applicable au fonds de la question ; ils regardoient l'affaire par cent côtés , dont aucun n'étoit dans son vrai jour ; les Juges décidèrent plus vite que les avocats ne douterent. Leur jugement fut presque unanime , ils jugerent bien , parce qu'ils suivoient les lumieres de la raison , & les autres avoient opiné mal , parce qu'ils n'avoient consulté que leurs livres.

Babouc conclut qu'il y avoit souvent de très bonnes choses dans les abus. Il vit dès le jour même que les richesses des Financiers qui l'avoient tant révolté , pouvoient produire un effet excellent. Car l'Empereur ayant eu besoin d'argent , il trouva en une heure par leur moyen ce qu'il n'auroit pas eu en six mois par les voyes ordinaires ; il vit que ces gros nuages enflés de la rosée de la terre , lui rendoient en pluie ce qu'ils en recevoient. D'ailleurs les enfans de ces hommes nouveaux souvent mieux élevés que ceux des familles plus anciennes , valoient quelquefois

beaucoup mieux ; car rien n'empêche qu'on ne soit un bon Juge , un brave Guerrier , un homme d'Etat habile , quand on a eu un pere bon calculateur.



C H A P I T R E X I.

INsensiblement Babouc faisoit grace à l'avidité du Financier , qui n'est pas au fond plus avide que les autres hommes , & qui est très-nécessaire. Il excusoit la folie de se ruiner pour juger & pour se battre, folie qui produit de grands Magistrats & des Héros. Il pardonnoit à l'envie des lettrés parmi lesquels il se trouvoit des hommes qui éclairoient le monde ; il se réconcilioit avec les mages ambitieux & intriguans, chez lesquels il y avoit plus de grandes vertus encore que de petits vices; mais il lui restoit bien des griefs, & sur-tout les galanteries des Dames; & les défolations qui en devoient être la suite , le remplissoient d'inquiétude & d'effroi.

Comme il vouloit pénétrer dans toutes les conditions humaines, il se fit mener chez un ministre ; mais il trembloit toujours en chemin que quelque femme ne fut assassinée en sa présence par son mari. Arrivé chez l'homme d'Etat, il resta deux heures dans l'antichambre sans être annoncé , & deux heures encore après l'avoir été. Il se promettoit bien dans cet intervalle de recom-

mander à l'Ange Ituriel & le ministre & les insolens huissiers. L'antichambre étoit remplie de Dames de tout étage , de mages de toutes couleurs , de Juges , de marchands , d'officiers , de pédans ; tous se plaignoient du ministre. L'avare & l'usurier disoient , sans doute cet homme-là pille les provinces ; le capricieux lui reprochoit d'être bizarre ; le voluptueux disoit , il ne songe qu'à ses plaisirs ; l'intrigant se flatoit de le voir bientôt perdu par une cabale ; les femmes espéroient qu'on leur donneroit bientôt un ministre plus jeune.

Babouc entendoit leurs discours , il ne put s'empêcher de dire , voilà un homme bienheureux : il a tous ses ennemis dans son antichambre, il écrase de son pouvoir ceux qui l'envient ; il voit à ses pieds ceux qui le détestent ; il entra enfin : il vit un petit vieillard courbé sous le poids des années & des affaires , mais encore vif & plein d'esprit.

Babouc lui plut , & il parut à Babouc un homme estimable. La conversation devint intéressante , le ministre lui avoua qu'il étoit un homme très-malheureux , qu'il passoit pour riche , & qu'il étoit pauvre , qu'on le croyoit tout-puissant , & qu'il étoit toujours contredit ,

qu'il n'avoit guère obligé que des ingrats , & que dans un travail continuel de quarante années , il avoit eu à peine un moment de consolation. Babouc en fut touché, & pensa que si cet homme avoit fait des fautes , & si l'Ange Ituriel vouloit le punir , il ne falloit pas l'exterminer , mais seulement lui laisser sa place.



CHAPITRE XII.

T Andis qu'il parloit au ministre , entre brusquement la belle dame chez qui Babouc avoit dîné ; on voyoit dans ses yeux & sur son front les symptômes de la douleur & de la colère. Elle éclata en reproches contre l'homme d'Etat , elle versa des larmes , elle se plaignit avec amertume de ce qu'on avoit refusé à son mari une place où sa naissance lui permettoit d'aspirer & que ses services & ses blessures méritoient ; elle s'exprima avec tant de force , elle mit tant de graces dans ses plaintes , elle détruisit les objections avec tant d'adresse , elle fit valoir les raisons avec tant d'éloquence , qu'elle ne sortit point de la chambre sans avoir fait la fortune de son mari.

Babouc lui donna la main : est-il possible , Madame , lui dit-il , que vous vous soyiez donnée toute cette peine pour un homme que vous n'aimez point , & dont vous avez tout à craindre ? Un homme que je n'aime point , s'écria-t-elle ? Sachez que mon mari est le meilleur ami que j'aye au monde , qu'il n'y a rien que je ne lui

sacrifie hors mon amant ; & qu'il feroit tout pour moi hors de quitter sa maîtresse. Je veux vous la faire connaître , c'est une femme charmante , pleine d'esprit & du meilleur caractère de monde ; nous soupons ensemble ce soir avec mon mari & mon petit mage , venez partager notre joye.

La Dame mena Babouc chez elle. Le mari qui étoit enfin arrivé plongé dans la douleur , revit sa femme avec des transports d'allégresse & de reconnaissance ; il embrassoit tour à tour sa femme , sa Maîtresse , le petit Mage & Babouc. L'union , la gayeté , l'esprit & les graces furent l'ame de ce repas ; apprenez , lui dit la belle Dame chez laquelle il soupoit , que celles qu'on appelle quelquefois de malhonnêtes femmes ont presque souvent le mérite d'un très - honnête homme ; & pour vous en convaincre , venez demain dîner avec moi chez la belle Téone. Il y a quelques vieilles vestales qui la déchirent ; mais elle fait plus de bien qu'elles toutes ensemble. Elle ne commettroit pas une légère injustice pour le plus grand intérêt ; elle ne donne à son amant que des conseils généreux ; elle n'est occupée que de sa gloire ; il rougiroit devant elle , s'il avoit laissé échapper une occasion de faire du

bien : car rien n'encourage plus aux actions vertueuses , que d'avoir pour témoin & pour juge de sa conduite une Maitresse dont on veut mériter l'estime.

Babouc ne manqua pas au rendez-vous. Il vit une maison où régnoient tous les plaisirs ; Téone régnoit sur eux ; elle sçavoit parler à chacun son langage. Son esprit naturel mettoit à son aise celui des autres ; elle plaisoit sans presque le vouloir , elle étoit aussi aimable que bienfaisante , & ce qui augmentoit le prix de toutes ses bonnes qualités , elle étoit belle.

Babouc , tout Scite & tout envoyé qu'il étoit d'un génie , s'aperçut que s'il restoit encore à Persépolis , il oublieroit Ituriel pour Téone. Il s'affectionnoit à la ville dont le peuple étoit poli , doux & bienfaisant , quoique léger , médifant & plein de vanité. Il craignoit que Persépolis ne fut condamnée ; il craignoit même le compte qu'il alloit rendre.

Voici comme il s'y prit pour rendre ce compte. Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville une petite statue composée de tous les métaux des terres & des pierres les plus précieuses, & les plus viles, il la porta à Ituriel. Casserez-vous, dit-il , cette jolie statue parce que tout n'y est

pas or & diamans ? Ituriel entendit à demi-mot ; il résolut de ne pas même songer à corriger Persépolis , & de laisser aller le monde comme il va ; car dit-il : *Si tout n'est pas bien* , tout est passable.

F I N.

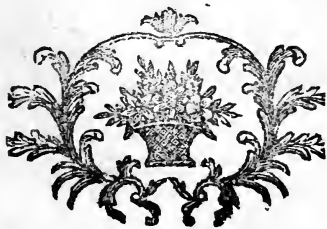


IPHIGÉNIE EN TAURIDE, TRAGÉDIE

Par M. GUYMOND DE LA TOUCHE.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens
François Ordinaires du Roi le 4 Juin 1757.*

Le prix est de 30 sols.



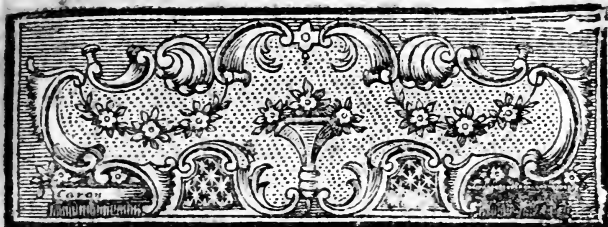
A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-dessous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



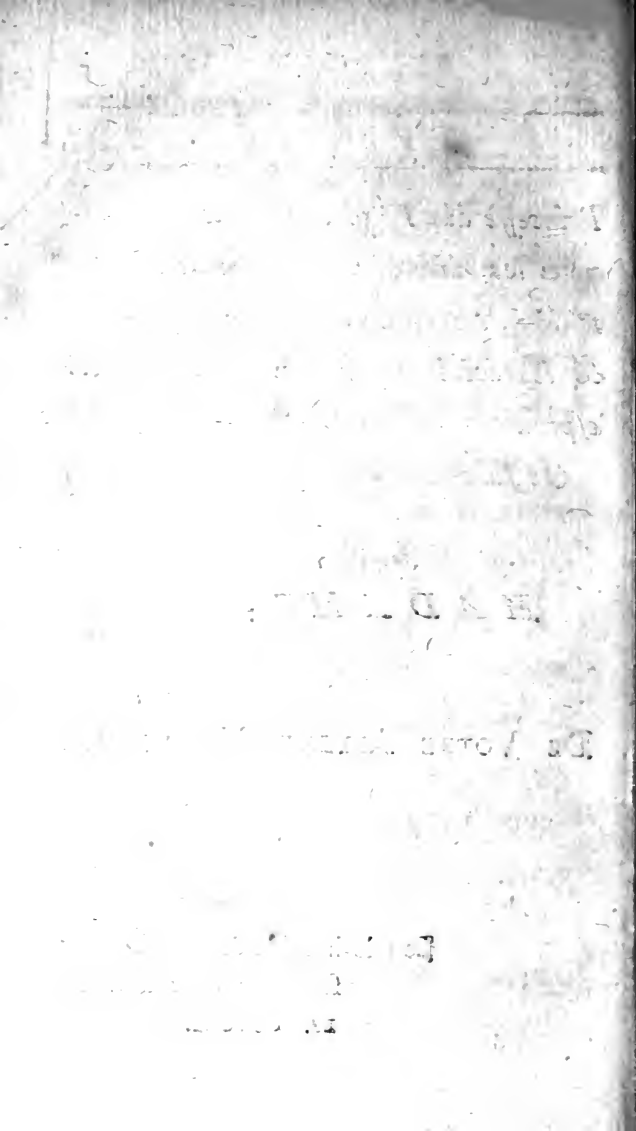


A
SON ALTESSE
SÉRÉNISSIME
MADAME LA DUCHESSE
D'ORLÉANS.



A D A M E ,

*Sans les bontés dont VOTRE ALTESSE
SÉRÉNISSIME m'honora aux premières*



IPHIGÉNIE

EN

TAURIDE,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

THOAS , Chef de la
Tauride , M. Paulin.

ORESTE , Roi d'Argos &
de Mycène, frere d'Iphigénie , M. Le Kain.

PILADE , Roi de la Pho-
cide , ami d'Oreste , M. Bellecourt.

IPHIGÉNIE , Grande
Prêtresse de Diane , Mlle. Clairon.

ISMÉNIE , Prêtresse de
Diane, attachée à Iphigénie , Mlle. Brillant.

EUMENE , autre Prê-
treffe , Me. Préville,

ARBAS , Officier des Gar-
des de Thoas.

UN ESCLAVE , attaché
à Isménie.

PRÊTRESSES.

SOLDATS d'Oreste & de Pilade.

GARDES de Thoas.

La Scene est en Tauride, dans le Temple de Diane.



IPHIGÉNIE EN TAURIDE, *TRAGÉDIE.*



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IPHIGÉNIE *seule* ,

Prosternée au pied de l'Autel.



RANDS DIEUX , dont en tremblant
j'implore l'assistance ,

Daignez , en l'éprouvant , soutenir ma
constance :

Du songe qui m'accable éclaircissez l'horreur.

De vos profonds décrets est-il l'avant-coureur ?

A iij

SCÈNE II.

IPHIGÉNIE, ISMÉNIE.

ISMÉNIE *au fond du Théâtre.*

Q^UELS douloureux accens me remplissent d'alarmes ?

N'entens-je pas la voix d'Iphigénie en larmes ?

IPHIGÉNIE *se levant.*

Est-ce toi , dont les soins me deviennent si chers ,
Qui seule , à ma douleur , restes dans l'univers ?

ISMÉNIE.

Vous me faites frémir. Vers ces Autels funèbres ,
Rendus plus effrayants par l'horreur des ténèbres ,
Pâle & tremblante, hélas ! que venez-vous chercher ,
Vous , qui , le jour , osez à peine en approcher ?
Aucun ordre sanglant n'a frappé mon oreille.
Du farouche Thoas la cruauté sommeille ;
Son cœur , qui veille en proie aux superstitions ,
Avide par devoir du sang des nations ,
Au pied de ces Autels , du trouble qui le tue
N'assiège point encor Diane & sa statue ;
Mais que vois-je ? Vos sens d'épouvante frappés ,
D'un nuage de pleurs vos yeux enveloppés !

IPHIGÉNIE.

A la gloire des Grecs & du fils de Pélée ,
 Diane , que n'étois-je en Aulide immolée !
 Ou que n'ai-je du moins , quand ta puissante main
 Me transporta loin d'eux sous ce Ciel inhumain ,
 Subi la loi sanglante en ton nom établie
 Contre les étrangers qu'elle te sacrifie ,
 O Déesse !

ISMÉNIE.

Pourquoi lui reprocher toujours
 La trop juste pitié qui défendit vos jours ?
 Craignez que sa bonté si mal récompensée
 A la fin , de vos pleurs , ne se trouve offensée.
 Mais en ce jour naissant , qui peut les redoubler ?
 Est-ce le sang qui doit sous votre main couler ?
 D'un cœur compatissant victime déplorable ,
 Hélas ! auriez-vous vu l'Etranger misérable
 Au pied du Temple hier trouvé sans mouvement ,
 Sur le sable étendu , privé de sentiment ,
 Que dans l'horrible excès du zèle qui l'enivre ;
 Par d'homicides soins Thoas a fait revivre ?

IPHIGÉNIE.

Pourquoi l'aurois-je vu ? N'ai-je donc pas assez
 De la crainte des maux qui me sont annoncés ?
 A quels pleurs éternels je semble être livrée !
 D'un trop crédule espoir me ferois-je enivrée ?
 O destin ! N'ai-je dû naître que pour souffrir ?

A iv

Me verrai-je toujours , sans vivre ni mourir ;
Dans ce Temple de sang , au meurtre assujétié ,
Traîner avec effort ma chaîne appesantie ,
Viciime à chaque instant d'un devoir odieux ,
L'horreur de la nature , & peut-être des Dieux ?

ISMÉNIE.

Quoi ! Ne comptez-vous plus sur votre frere Oreste ?
Avez-vous oublié cet espoir qui vous reste ?

I P H I G É N I E.

Vain espoir ! Son trépas ne m'est que trop prédit !
Un songe encor présent à mon cœur interdit.....

ISMÉNIE.

Pourquoi vous allarmer sur la foi d'un mensonge ?
Fille du Roi des Rois, devez-vous craindre un songe ?

I P H I G É N I E.

Le cœur des malheureux a tout à redouter.
Mais quel ressouvenir vient encor m'agiter ?
Quand dans l'espoir flatteur d'un brillant Hyménée
Je fus aux champs d'Aulide en triomphe amenée ,
De mes affreux destins fatal avant-coureur ,
Un songe également vin me remplir d'horreur :
J'y vis d'Agamemnon la sanglante imposture ;
Je le vis à l'Autel , outrageant la nature ,
D'un titre qu'il fouilloit avidement jaloux ,
Me présenter la mort , au lieu de mon époux !

ISMÉNIE.

Quel phantôme aujourd'hui , quel sinistre présage
De vos sens égarés suspend encor l'usage ?
Osez me le tracer : soulagez votre cœur :
Le récit de nos maux adoucit leur rigueur.

IPHIGÉNIE.

Quel mélange inouï d'horreur & d'allegresse !
Je revoyois les lieux si chers à ma tendresse ;
Au sein de la nature & de l'humanité ,
Je respirois le calme avec la liberté.
Au fond de leur Palais rempli de leur puissance
Je cherchois les auteurs de ma triste naissance ,
Quand un bruit effrayant des gouffres du trépas
S'élève , & fait trembler le marbre sous mes pas :
D'une sombre vapeur l'air à l'instant se couvre :
La voute du Palais à longs sillons s'entrouvre :
Je fuis ; & la lueur d'un pâle & noir flambeau
Ne me laisse plus voir qu'un horrible tombeau.

En ce même moment , un nouveau bruit s'élève :
De ce vaste débris , qu'avec peine il souleve ,
Sort un jeune inconnu , sanglant , pâle , meurtri :
Il m'appelle , en poussant un lamentable cri :
J'accours. Et pleine encor du fatal ministère
Dont je porte le joug , esclave involontaire !
Ornant son front de fleurs & du bandeau mortel ,
Je le traîne en pleurant aux marches de l'Autel.

Ce jeune infortuné, grands Dieux ! c'étoit mon frere...
Sorti du sein des morts , mon parricide Pere
Sembloit , brulant encor de la soif de son sang ,
Forcer ma main tremblante à lui percer le flanc.

ISMÉNIE.

Chassez ces vains objets , effacez-en l'empreinte.

I P H I G É N I E.

N'es-tu plus, cher espoir ? En croirai-je ma crainte ?
Es-tu , comme ta sœur , à l'orgueil immolé ?
Pour un autre Ilion ton sang a-t-il coulé ?
Hélas ! Tu soutenois mon timide courage !
J'attendois chaque jour qu'un favorable orage
Me livrât , sur ces bords de mes larmes trempés ,
Quelques malheureux Grecs au naufrage échappés ,
Pour instruire par eux Argos & ta tendresse
Du cours de mes destins ignoré de la Grece ;
Sûre que ton grand cœur , pénétré de mon sort ,
M'affranchiroit d'un joug plus cruel que la mort.
Inutiles projets ! Les Dieux dans leur vengeance
M'ont voulu tout ravir , jusques à l'espérance !

ISMÉNIE.

Croyez-en moins un songe & vos pressentimens :
Il n'est d'oracles sûrs que les événemens.
Quel barbare plaisir , quelle fureur extreme
D'irriter vos ennuis sans pitié pour vous-même !
D'ailleurs , souvent les Dieux qu'accusent nos dou-
leurs ,

Annoncent leurs bienfaits sous l'aspect des malheurs.
 Jusqu'au dernier moment que votre cœur espère.
 Je peux encor pour vous nommer ici mon Pere ;
 Votre rang , vos vertus , mes pleurs & vos bienfaits
 Jusqu'au fond de son cœur ont porté vos regrets ;
 Caché sous l'humble toit qu'honore sa vieillesse ,
 Du soin de vos malheurs il se remplit sans cesse.
 Hélas ! Que votre sort lui fait sentir le sien !
 Mais , Madame , parlez ; nos jours sont votre bien.

S C E N E I I I.

IPHIGÉNIE , ISMÉNIE , EUMENE.

E U M E N E.

VOTRE Tiran pressé par ses sombres allarmes
 Vient , Madame , rouvrir la source de vos larmes.
 Inquiet , éperdu , croyant tout ce qu'il craint ,
 Redoutant l'Etranger qui ne doit qu'être plaint ,
 Il vient , en ses terreur aussi cruel qu'extrême ,
 L'immoler par vos mains au Ciel moins qu'à lui-même.

IPHIGÉNIE.

A quoi me réduit-il ? Fatale extrémité !
 Et quel moment encor choisit sa cruauté !

A vj

ISMÉNIE.

Ah ! si brisant le joug d'une triste contrainte ,
Vous essayez de vaincre & son zèle & sa crainte !
Si de l'humanité vous réclamiez les droits ,
Et le courroux des Dieux , & le devoir des Rois !
Si vous faisiez parler sa gloire & la nature : ...

I P H I G É N I E.

Que peut-on sur un cœur en proie à l'imposture ,
Que sa Religion , & la crédulité
Remplissent d'épouvante & de férocité ?

Grands Dieux , si cependant votre gloire s'oppose
À ces meurtres sacrés qu'un faux zèle m'impose ,
Du sang des malheureux si ces Autels baignés
Sont un objet d'horreur à vos yeux indignés ,
Daignez alors , daignez descendre dans mon ame ,
Et l'embraser des traits d'une divine flâme ;
A ma timide voix prêtez ces fiers accens
Qui subjuguent l'esprit , & captivent les sens :
Que je puisse dompter l'illusion farouche
D'un Barbare , que tout effraye , & rien ne touche ;
Et qu'en vous honorant , mes pacifiques mains
Ne servent désormais qu'au bonheur des humains.

ISMÉNIE.

Votre Tiran paroît. Renfermez votre trouble.

I P H I G É N I E.

Son aspect , malgré moi , l'excite & le redouble.

S C E N E I V.

THOAS , IPHIGÉNIE , ISMÉNIE ,
EUMENE , ARBAS , GARDES.

THOAS.

VOUS , à qui l'avenir se doit manifester ,
Sur mon fort , en tremblant , je viens vous consulter.
Je ne peux plus long-tems dans l'ombre du silence
De mes noires terreurs cacher la violence.
Sans être criminel , j'éprouve des remords :
J'entrevois sous mes pieds le rivage des morts :
La foudre autour de moi dans la nuit étincelle :
Sur mon front innocent ma couronne chancelle :
Des Dieux , qu'avec effroi j'évite d'offenser ,
Jusqu'au sein du repos , je m'entens menacer.
Diane par mes vœux vainement combattue ,
Semble vouloir ailleurs transporter sa statue ;
De ce revers fatal dont dépendent mes jours ,
Je ne fais quelle voix vient m'avertir toujours.

Vous , qu'approche des Dieux votre saint minis-
tere ,

Daignez , de ces objets , m'éclaircir le mystère ;
En apaisant le Ciel , daignez l'interroger
Dans le flanc entr'ouvert du sinistre Etranger.

L'état où je l'ai vu , m'afflige & m'importune :
Tout m'est suspect en lui , jusqu'à son infortune.
Ses regards furieux , vers le Ciel élançés ,
Sur son front pâlisant ses cheveux hérissés ,
Ses mouvemens affreux , ses cris mêlés d'allarmes
Perdus dans un torrent de sanglots & de larmes ,
Son visage altéré , sans forme & sans couleur ,
L'oubli de sa raison qu'égare la douleur ,
Son calme ténébreux après sa rage éteinte ,
De l'horreur qui le suit , frappent mon ame atteinte.

De ses gardes tremblans si j'en crois les rapports
Dans l'effroyable accès de ses brulans transports ,
Parmi les cris qu'il pousse en sa douleur amere ,
Il semble articuler les noms d'ami , de mere.
Un d'eux même a cru voir des spectres l'entourer ,
Armés de longs serpens , prêts à le déchirer.

Quel peut être le nom de ce barbare impie ?
Dans son farouche cœur quel crime affreux s'expie ?
Condamné par les Dieux , & tout prêt d'expirer ,
D'où peut naître l'effroi qu'il semble m'inspirer ?
D'où vient que tout me nuit , & sert à me confondre ?

I P H I G É N I E.

Sur vos troubles secrets que puis-je vous répondre ,
Seigneur ? Les Dieux sont sourds à mes tristes accens.
Diane avec horreur repousse mon encens.
Sous mes genoux tremblans l'Autel fuit & s'entr'ou-
vre.

La statue à mes yeux d'un voile épais se couvre:
Dans son propre aliment le feu sacré s'éteint.

Je ne fais. Mais le sang dont cet Autel est teint ,
Ce sang de l'innocence aveuglément proscrire ,
Loin d'appaîser les Dieux , peut-être les irrite.
La vapeur de ce sang par devoir répandu
A peut-être formé l'orage suspendu.
Je l'avouerai , je crains d'outrer leur privilège :
Je crains d'être à la fois barbare & sacrilège.
Si l'organe qui parle à mon cœur éperdu ,
Du vôtre également pouvoit être entendu ,
Votre zèle , Seigneur , plus pur & moins austère ,
Ne feroit plus du meurtre un auguste mystère ;
Et ces Autels de sang , effroi des malheureux ,
Seroient , contre le sort , un asyle pour eux ,
Même pour l'Etranger qui vous paroît à craindre ,
Et qui peut-être , hélas ! quel qu'il soit , n'est qu'à
plaindre.

Enfin je ne fais trop si c'est les offenser :
Mais , pour l'honneur des Dieux , je n'oserois penser
Qu'au gré des noirs transports d'une bizarre haine ,
Faisant de leurs Autels une sanglante arène ,
Ils se plaisent sans honte à voir le sang humain
Couler à longs ruisseaux sous ma tremblante main.
A ces farouches traits peut-on les reconnoître ?
Se pourroit-il , grands Dieux , qu'avilissant votre être ,
Vous nous ordonnassiez , capricieux Tirans ,

D'expier nos forfaits par des forfaits plus grands ;
Et que nous n'eussions droit à vos bienfaits augustes ,
Qu'en osant mériter vos vengeances plus justes ?

T H O A S.

Eh quoi ! L'illusion d'un cœur compatissant
Vous fait-elle oublier l'oracle encor récent
Qui m'ôte avec le jour le sceptre & la statue ,
Si par l'humanité mon ame combattue
Dérobe au glaive saint un seul des Etrangers
Qu'auront fait échouer le fort & les dangers ?

C'est donc , en me rendant à ses arrêts contraire ;
Qu'aux vengeances du Ciel l'on prétend me souf-
traire ?

Protecteur , dites-vous , des mortels innocens ,
Peut-il nous demander leur trépas pour encens ?
Sans-doute qu'il le peut , puis qu'il vous le demande ;
Et cet hommage est dû dès-lors qu'il le commande.
Est-il quelque devoir qui l'oblige envers nous ?
Ne peut-il pas frapper sans mesurer ses coups ?
Quoi ! Les Peuples armés du glaive de la guerre ,
De flots de sang humain pourront couvrir la terre !
Leurs chefs ambitieux au soin de leur grandeur
Pourront tout immoler dans leur aveugle ardeur !
Nous-mêmes , dans le creux de nos antres sauvages ,
Nous pourrons sublister de meurtre & de ravages !
Nous pourrons dévorer nos ennemis vivants ,
Et nous désaltérer dans leurs crânes sanglants !

Et les Dieux en courroux , ces Dieux par qui nous
sommes ,

Ne pourront demander, pour victimes , des hommes !
Le sang que nous faisons couler à notre gré ,
Sera-t-il donc pour eux uniquement sacré ?

Mais vous, de leurs décrets l'instrument & l'organe,
Quel Tribunal en vous les juge & les condamne ?
De quelle autorité , bornant ici leurs droits ,
Aux maîtres du tonnerre imposez-vous des loix ?
Tremblez de vos discours. Qu'un prompt retour
— expie

Les murmures secrets de votre cœur impie ;
Malgré les mouvemens dont il est combattu ,
Adorer & frapper , voilà votre vertu.

IPHIGÉNIE.

Eh bien , Seigneur , eh bien , envoyez la victime.
Puissé-je ne remplir qu'un devoir légitime !

THOAS.

La victime de près va vous suivre à l'Autel.
Je retourne la voir dans mon trouble mortel ;
Qui que ce soit , frappez ; soyez inexorable ;
C'est être criminel que d'être misérable.
En un mot , c'est ma loi , c'est ma religion ;
Et votre seul devoir est la soumission.

S C E N E V.

IPHIGÉNIE , ISMÉNIE , EUMENE.

IPHIGÉNIE.

IL faut donc la remplir cette loi rigoureuse ! ...
Allons , puisqu'il le faut... Où vais-je , malheureuse ?
Tout mon sang se soulève , & tout mon corps frémit :
Dans mon cœur palpitant l'humanité gémit.

ISMÉNIE.

Vous dépendez d'un maître aux pleurs inaccessible ;
En ses fausses terreurs d'autant plus inflexible ,
Que par le poids des ans courbé vers le tombeau ,
Il voit de ses longs jours pâlir le noir flambeau.
Craignez son zèle affreux , & que dans la Tauride
Il ne vous fasse enfin trouver une autre Aulide.
De ses ordres plutôt remplissez la rigueur ;
C'est le crime du sort , & non de votre cœur.

IPHIGÉNIE.

Quelque esclave qu'il soit du destin qui l'opprime ,
Va , pour qui le commet , le crime est toujours crime ,
Et la nécessité , qui semble l'excuser ,
Ne peut vaincre son cœur constant à l'accuser.

ISMÉNIE.

Mais si le Ciel enfin , si le Ciel le commande !

Si c'est un sang impur que son courroux demande !

IPHIGÉNIE.

Eh ! De quel vain effroi prétens-tu me frapper ?

La nature me parle , & ne peut me tromper.

C'est la première loi.... C'est la seule peut-être....

C'est la seule , du moins , qui se fasse connoître ,

Qui soit de tous les tems , qui soit de tous les lieux ;

Et qui règle à la fois les hommes & les Dieux.

EUMENE.

Ah ! Madame , pensez....

IPHIGÉNIE.

Je sens que je m'égare.

Mais que le Ciel enfin me parle & se déclare.

Suit-il , dans ses décrets , les mœurs des nations ?

Est-il Pere ou Tiran selon leurs passions ?

Mais non : Peuples cruels , il n'a point votre rage ;

Auteur de la nature , il chérit son ouvrage ;

Tout homme , à ses bienfaits , a droit également.

Aucun , dans l'univers , n'est né pour son tourment.

Fin du premier Acte.





A C T E I I.

S C E N E P R É M I E R E.

ORESTE *enchaîné* , G ARDES.

ORESTE *dans le fond du Théâtre.*



H ! Laissez-moi jouir du moment qu'
me reste ,
Et respectez mon sort.

S C E N E I I.

ORESTE *seul , s'avancant sur le bord du
Théâtre.*

AH , malheureux Oreste !
Pour m'accabler encor , quel bras appesanti
Rappelle au sentiment mon cœur anéanti ?

Cieux ! Quel enfer me suit ! Quels tourments effroyables !

Laissez-moi respirer , spectres impitoyables !

C'est le crime des Dieux Je n'ai fait qu'obéir....

Mais vous , qui me donnez le droit de vous haïr ,

Auteurs de mon forfait , auteurs de mon supplice ,

Dieux bizarres , parlez , quel est votre caprice ?

Du fond de mon exil vous m'arrachez tremblant :

Vous mettez dans mes mains un glaive étincelant :

De mon pere égorgé par sa fureur jalouse ,

Vous marquez à mes coups la parricide Epouse :

Je recule , je crains.... Cruels , vous menacez.

Je me foudroie , je frappe... Et vous me punissez...

C'est peu. N'apparecevant dans la nature entiere

Qu'un gouffre épouvantable , & l'ombre de ma mere,

N'en pouvant soutenir le phantôme odieux ,

Je cours vous implorer , impitoyables Dieux !

Vous me nommez ces lieux qu'au meurtre on profanait :

Vous m'annoncez qu'il faut en ravir la statue ,

Et transporter ailleurs ses Autels prophanés ,

Pour m'arracher au trouble où vous me condamnez.

Je pars ; & tu me suis , ami fidele & rare !

Mais entrant dans le Port , l'orage nous sépare.

Poussé sur les écueils , par la foudre embrasé ,

Mon vaisseau , loin du tien , vole en éclats brisé.

Englouti sous les flots , privé de la lumiere ,

J'ignore qui me rend à ma fureur première.

Mais sur quelles horreurs s'arrêtent mes regards ?
Sur ces marbres cruels quels traits de sang épars ?
Mes plus affreux malheurs sont-ils ceux que j'ignore ?
Pilade... Acheve , ô ciel , frappe , je vis encore....
O rage ! Oui , c'est son sang. Me laissant mon ami ,
Les Dieux ne m'auroient cru malheureux qu'à demi.

S C E N E III.

ORESTE , PILADE *enchaîné.*

PILADE *au fond du Théâtre.*

QUE vois-je ? A mon transport puis-je le mé-
connoître ?

Il court embrasser Oreste.

Revois entre tes bras , ô moitié de mon être ,
Revois Pilade.

ORESTE.

Où suis-je ? En croirai-je mes yeux ?
Pilade dans mes bras ! Pilade dans ces lieux !
Je sens mon ame errer sur mes lèvres tremblantes...

PILADE.

Rappelle , en me voyant , tes forces chancelantes.

O R E S T E.

Dans ces barbares lieux fermés à la pitié
Quel Démon ou quel Dieu t'a conduit ?

P I L A D E.

L'amitié.

Ayant , par tes débris , connu ton infortune ,
Voguant aux cris des tiens luttants contre Neptune,
Les sauvant tous, croyant te voir dans chacun d'eux,
Je te cherchois , rempli des promesses des Dieux.
N'osant , & ne pouvant , sans leur faire un outrage ,
Te croire enseveli sous ton propre naufrage ,
Au milieu des rochers qui défendent ce Port ,
J'aborde sans autre art qu'un aveugle transport ;
De mon vaisseau caché sous leur cime avancée
J'abandonne le soin au sage & brave Alcée ;
Et cherche avec effort la trace de tes pas
Dans des antres voisins des portes du trépas.
Près de ces murs sanglants le jour vient me sur-
prendre ;
J'allois , pour tout tenter , vers mon vaisseau me
rendre ,
Quand tout un peuple accourt & vient m'enve-
lopper ;
Je m'arme avec fureur , je crois le diffier ;
Mais le nombre m'accable ; & je deviens la proie
De ces monstres remplis de terreur & de joie ;
Ils me traînent en foule & d'un commun transport

Devant leur Chef tremblant qui m'envoie à la mort...
Mais quels profonds sanglots !

O R E S T E.

Dans quel gouffre d'allarmes
Replongez-vous mes sens , Dieux , témoins de mes
larmes !

Quel est mon sort ! Faut-il toujours me reprocher
Le malheur de tous ceux qui m'osent approcher ? ...

Se tournant vers Pilade.

Ah ! falloit-il , quittant le trône & la Phocide ,
T'affocier sans honte au sort d'un parricide ?
Et ne devois-tu pas , à l'exemple des Dieux ,
Abandonner un monstre à lui-même odieux ?

P I L A D E.

Pilade , ô ciel ! Pilade abandonner Oreste ?
Quel langage accablant pour l'ami qui te reste !

O R E S T E *furieux.*

Effroyable ascendant d'un pouvoir ennemi !
J'ai donc assassiné ma mere & mon ami !
Ciel exterminateur , anéantis mon être ,
Anéantis le jour , le lieu qui m'a vu naître...
Mais quel vuide effrayant se forme sous mes pas ! ...
Graces au Ciel , je vois les gouffres du trépas...
Dans leur profonde nuit courons cacher mes crimes...
Mais quel spectre se meut au fond de ces abîmes ? ...
C'est ma mere , grands Dieux ! ... Fuyons... Mais la
voici....

Egiste

Egiste l'accompagne... Et toi , Pilade aussi !
Comme eux , tu me poursuis ; toi , mon Dieu tuté-
laire !

Tu fers de mes Bourreaux l'implacable colere !
L'ami qui me reisoit , devient mon assassin !
Il s'arme de serpens , il les jette en mon sein !
Ciel, où fuirai-je ? Arrête, Ombre chere & terrible...
Vois mes remords , mes pleurs , mon désespoir hor-
rible....

Ah ! Je succombe...

Il tombe dans les bras de Pilade.

PILADE.

O Ciel ! Et ne me vois-tu pas
Te soutenir , ami , te serrer dans mes bras ? ...

ORESTE *revenant à lui.*

C'est toi !

PILADE.

Vois ton ami que ta fureur offense....
Barbare , voilà donc l'effet de ma présence !
Si tu n'étois encor plus digne de pitié ,
Quels reproches amers te feroit l'amitié !

ORESTE.

Excuse un malheureux étonné de lui-même.
Mais peux-tu le blâmer ? Il perd tout ce qu'il aime.

PILADE.

Où s'égare ton cœur ! Ose lui commander :

B

Illustre l'amitié , loin de la dégrader.
Pense moins à Pilade , & t'occupe d'Oreste ;
Du plus beau sang des Rois n'avilis point le reste.
Sois homme , & me fais voir le fils d'Agamemnon.
Oublie & tes remords & ton crime & ton nom ;
Que notre honneur soit seul présent à ta pensée.

ORESTE.

Du moins , si nos soldats , si le fidele Alcée ,
Si de nos premiers ans ce guide & ce soutien
Savoit quel est ton sort , savoit quel est le mien ! ...
Mais mon malheur peut-être en ce moment l'op-
prime.
Il est de mon destin que ta mort soit mon crime...
Ah , malheureux !

PILADE.

On vient. Au nom de ton ami
Cesse d'être en ces lieux ton premier ennemi.
Pourquoi se plaindre tant du Sort qui nous rassemble ?
Est-il donc si cruel ? Nous périssons ensemble.

ORESTE.

Au moins veille sur moi. Maître de mes remords ,
Que je puisse inconnu descendre chez les morts :
Aux yeux de mes Bourreaux , que mon ame affermie ;
Marque mon infortune & non mon infamie.
Je mourrois doublement , mourant deshonoré.

SCENE IV.

ORESTE , PILADE , IPHIGÉNIE ,
ISMENIE , EUMENE ,
PRÊTRESSES.

IPHIGÉNIE.

QU'à leur aspect touchant mon cœur est déchiré !

ORESTE. *à Pilade.*

Quelle femme vers nous avec effort s'avance ?

Je sens que ma fureur se calme en sa présence.

IPHIGÉNIE.

Des soins que me prescrit la céleste rigueur ,

Osons du moins remplir le seul cher à mon cœur.

Aux Prêtresses.

Que l'on ôte les fers des mains de ces victimes ;

Accomplissez du Ciel les ordres légitimes.

Ces fers injurieux , désormais superflus ,

Dans ce Temple sacré ne leur conviennent plus.

Pendant qu'on détache leurs fers.

Quels traits & quel maintien ! O devoir inflexible !

Qu'il est cruel de naître avec un cœur sensible !

Après que les Prêtresses se sont retirées.

Etranger malheureux , dont la noble douleur

Accuse en vous des Rois le sang & la valeur ,
Daignez répondre aux soins de mon ame attendrie.
Quels sont vos Dieux , vos Loix ? Quelle est votre
patrie ?

Sur les devoirs sanglans d'un emploi rigoureux
Ne jugez point mon cœur infortuné par eux.
Des barbares rigueurs d'un culte illégitime
Mon bras est l'instrument , mon cœur est la victime.
Parlez. Ne craignez point ici de vous trahir.
Vous êtes malheureux , je ne peux vous haïr.

P I L A D E.

Ah ! Qui que vous soyez , au malheur qui nous presse,
Quand vous l'allez combler , quel soin vous intéresse ?
S'il faut mourir , frappez. Votre pitié nous nuit.
Précipitez nos jours dans l'éternelle nuit ,
Sans exiger de nous un aveu déplorable.
Qui périt inconnu , périt moins misérable.

I P H I G É N I E.

O sentimens trop chers à mon cœur combattu !
Puisse-t-on l'infortune au sein de la vertu ?

P I L A D E.

Plaignez moins nos destins. La mort fait notre envie.
L'homme apprend tous les jours à mépriser la vie.

I P H I G É N I E.

Quel sort si rigoureux vous en fait un malheur ?

P I L A D E.

Tout homme a ses revers, Tout homme a sa douleur

Le plus heureux mortel a connu les allarmes ;
Hélas ! il n'en est point qui n'ait versé des larmes !

I P H I G É N I E.

à Oreste.

Mais qu'êtes-vous enfin ? Parlez, vous dont le front...

P I L A D E.

Pourquoi d'un vain aveu solliciter l'affront ?

I P H I G É N I E. *à Oreste.*

C'est vous que j'interroge. Ah ! daignez me répondre ;
Et ne m'outragez pas , jusques à me confondre
Avec un peuple aveugle , à moi-même odieux ,
Dont un sort inoui me fait servir les Dieux.

Parlez. A vos malheurs il importe peut-être
Que je sache du moins quels lieux vous ont vu
naître....

Vous ne répondez rien. Toujours vous me cachez
Vos douloureux regards à la terre attachés.

O R E S T E.

Quel fruit attendez-vous de cette connoissance ?

I P H I G É N I E.

Dans le sein de la Grece auriez-vous pris naissance ?
Mycene, Argos... Où vont mes esprits prévenus ? ...
Ah ! sans doute ces lieux ne vous sont pas connus.

O R E S T E.

Plût au barbare Ciel qu'un desert m'eût vu naître ,
Et qu'il m'eût fait périr avant de les connoître !

I P H I G É N I E.

Comment ! Argos a-t-il été votre berceau ?

O R E S T E.

Hélas ! Que n'étoit-il , en naissant , mon tombeau !

I P H I G É N I E.

Ah ! s'il est vrai , comblez ou dissipez ma joie.

Au milieu de la gloire , & des trésors de Troye

Quel est , dans son Palais , le sort d'Agamemnon ?

Jouit-il d'un bonheur égal à son grand nom ?

O R E S T E.

O Ciel ! Que dites-vous ? Une main parricide...

I P H I G É N I E

L'auroit livré, grands Dieux ! à la parque homicide !

Et quelle main ?

O R E S T E.

Madame....

I P H I G É N I E.

Achevez.

O R E S T E.

Je ne puis.

I P H I G É N I E

Parlez. Que craignez-vous ?

O R E S T E *à part.*

Je ne fais où je suis.

I P H I G É N I E.

Quel fut son assassin ?

ORESTE.

Son Epouse adultere.

IPHIGÉNIE.

Clitemnestre ?

ORESTE.

L'amour trama ce noir mystere.

Il l'arma d'un poignard.

IPHIGÉNIE.

O crime ! Affreux transport !

De son assassinat quel est le fruit ?

ORESTE.

La mort.

IPHIGÉNIE.

Comment ?

ORESTE *troublé.*

Son fils....

PILADE *bas à Oreste.*

Arrête. Ah , qu'il me désespere !

IPHIGÉNIE.

Eh bien , son fils ! Parlez.

ORESTE

Il a vengé son Pere.

IPHIGÉNIE.

Qu'entens-je ?

PILADE.

Au nom des Dieux , Madame , remplissez

B iv

Notre plus cher espoir qu'ici vous trahissez,
Quel soin....

IPHIGENIE *à Oreste.*

Qu'est devenu ce fils ?

ORESTE.

L'horreur du monde.

IPHIGENIE.

Grands Dieux !

ORESTE.

Las de traîner sa misère profonde ,
Il a cherché la mort qu'il a trouvée enfin.

IPHIGÉNIE *à part.*

O déplorable sang ! Implacable Destin !
à Oreste.

Mycenen'a donc plus du grand vainqueur deTroye...

ORESTE.

Que la plaintive Electre à sa douleur en proie.

IPHIGENIE.

Prêtresses.... Conduisez ces deux Infortunés
Aux lieux où pour l'Autel ils doivent être ornés.
à part.

Je ne peux plus long-tems devant eux me con-
traindre.



S C E N E V.

IPHIGÉNIE , ISMENIE , EUMENE.

IPHIGÉNIE.

O R E S T E est mort !

I S M E N I E.

Hélas ! Que vous êtes à plaindre !

IPHIGÉNIE.

Il est mort ! C'en est fait , tout est fini pour moi....

I S M E N I E.

Ah , Madame ! Quel est l'état où je vous voi ?

E U M E N E.

De quel saisissement êtes-vous pénétrée ?

IPHIGÉNIE.

Quelle confusion dans le Palais d'Atreé !

Quel cours d'affassinats l'un par l'autre punis ! ...

Poursuivez , Dieux cruels , contre mon sang unis ;

Dans mon flanc déchiré cherchez le triste reste

De ce coupable sang qu'avec vous je déteste.

Horrible perspective , effroyable avenir

Que mes regards tremblans ne peuvent soutenir !

Hé quoi ! Traîner sans cesse un joug fatal au monde !

Ne m'abreuver jamais que du sang qui m'inonde !
Ne voir , pour tout objet , que morts & que mourans
Avec de longs sanglots sous mes mains expirans !
Ce jour encor , malgré le remords qui me ronge....
Ah ! Plutôt dans mon cœur que le couteau se plonge.
Cessons de respecter l'ouvrage des humains ;
Dans un Temple de paix , eux seuls arment mes mains.
Suivons le désespoir où ma vertu me livre.
Où l'innocent périt , c'est un crime de vivre.

I S M E N I E.

Ah ! Pour vous arracher d'un rigoureux séjour ,
Le sort vous réduit-il à renoncer au jour ?
Quoi donc ! Oubliez-vous qu'Electre encor vous reste,
Et peut vous tenir lieu de votre cher Oreste ?
Osez-vous , dans vos fers , au trépas recourir
Au mépris d'une sœur qui peut vous secourir ?
Elle-même , grands Dieux ! mortellement atteinte ,
Parmi l'affreux débris de sa famille éteinte ,
Au milieu des ruisseaux du sang dont elle sort ,
Rampe & succombe en proie aux horreurs de son sort.
Ah ! Pour elle , du moins , supportez la lumière ;
Vivez , & rappelez votre force première
Avec l'espoir certain de fuir votre oppresseur ,
Et d'adoucir sur-tout les maux de votre sœur.

I P H I G É N I E.

Hélas !

ISMÉNIE.

Dans cet espoir le Ciel vous autorise
 Moins rigoureux enfin , le sort le favorise ,
 Et livre à vos projets un Citoyen d'Argos.
 Osez rompre par lui la chaîne de vos maux ;
 De ces sauvages mers ouvrez-lui le passage ;
 Qu'il retourne à Mycene ; & qu'un heureux message
 Instruise votre sœur du secret de vos jours
 Qui sans doute des siens vont ranimer le cours.
 Eh quoi , vous balancez !

IPHIGÉNIE.

Eh bien ! Je m'abandonne
 Au dangereux conseil que ta pitié me donne....
 Au moins d'un malheureux j'adoucirai le sort.
 Mais captive en ces lieux , par quel secret ressort...

ISMÉNIE.

Approuvez seulement le zele de mon Pere ,
 Celui de ses amis.

IPHIGÉNIE.

Je crains que ma misere ,
 Que sa contagion ne s'étende sur eux.
 Ah ! si j'allois leur faire un sort plus rigoureux !

ISMÉNIE.

Fuyant l'œil du Tiran , sans titre & sans fortune
 Qui les rendent suspects à sa crainte importune ,
 Croyez qu'enveloppés dans leur obscurité ,
 Ils vous pourront servir avec impunité.

IPHIGÉNIE.

Tu crois....

ISMENIE.

De l'un des Grecs cher à votre espérance
Vous allez voir bientôt les jours en assurance.
Je cours....

IPHIGÉNIE.

Arrête. Ecoute , & que ton amitié
Se prête encore aux soins d'une juste pitié.
Ces deux infortunés qu'un même sort rassemble ,
Pourquoi les séparer ? Délivrons-les ensemble.
Un sentiment secret me rend plus cher l'un d'eux ;
Mais l'autre également est homme , & malheureux.

ISMENIE.

Mon cœur vous prévenoit. Le même soin l'anime :

IPHIGÉNIE.

L'effroi vient me saisir sur le bord de l'abîme....
Des vengeances du Ciel si j'offensois les droits !
Si j'étois malheureuse & coupable à la fois ! ...
Vas , ne m'écoute plus , & cours trouver ton Pere ;
Je vois qu'il n'est plus tems que mon cœur délibère.
Mais qu'il ne tente rien qu'à l'abri du danger ;
C'est redoubler mes maux que de les partager.

S C E N E VI.
IPHIGÉNIE , EUMENE.
IPHIGÉNIE.

TOI , cours trouver Thoas. Qu'une innocente
 feinte
 L'éloigne de ces lieux , & commande à sa crainte ;
 Qu'elle force son zele à différer la mort
 De ces infortunés dignes d'un meilleur sort ;
 Flatte l'illusion qui les lui peint coupables ;
 Prête-leur des forfaits , dont ils sont incapables !
 Dis que Diane , avant de les sacrifier ,
 Vient de nous ordonner de les purifier....
 Je sens avec effroi , dans le rang où nous sommes ,
 Combien il est affreux d'en imposer aux hommes ;
 Mais le motif m'excuse en cette extrémité :
 Qui sert les malheureux , sert la Divinité.

Fin du second Acte.





A C T E III.

SCENE PREMIERE. ORESTE, PILADE.

ORESTE.



NFIN nous voilà seuls, & libres de
contrainte,

Je peux & respirer, & te parler sans
crainte,

Avant qu'un même sort trop longtems attendu
Faisse couler mon sang dans le tien confondu.

Un soin nouveau se mêle au trouble qui me presse.
O mon ami, dis-moi, quelle est cette Piétresse,
Dont le sensible cœur, digne de sa beauté,
Sçait dans les malheureux chérir l'humanité ?
Quel intérêt secret, que je ne peux comprendre,
Au sort d'Agamemnon ici peut-elle prendre ?
D'où vient qu'à son aspect s'éclaircissoit la nuit
Qu'autour de moi répand le malheur qui me suit ?

Par quel charme inconnu la terreur qui me glace ,
A d'autres soins plus chers dans mon sein faisoit place ?
Quels sont les sentimens dont j'éprouvois l'attrait ?
Enfin de mes remords qui peut m'avoir distraité ?

PILADE.

En cet instant fatal que ton honneur reclame ;
Quel méprisable soin vient agiter ton ame ?
De quoi va s'occuper ton esprit égaré ,
Tandis que sur l'Autel le glaive est préparé ?
Où t'emportent les pleurs d'une femme étrangère ,
Qu'aura versé sur nous sa pitié passagère ?
Déjà trop ébranlé par tes premiers tourmens ,
Veux-tu perdre l'honneur de tes derniers momens ?
Remplis plutôt ton cœur du soin de ta mémoire :
Meurs sans honte , du moins , s'il faut mourir sans
gloire.

Maître de tes transports , impose à tes Bourreaux ;
Et ne leur laisse voir , de toi , que le Héros.
Un grand cœur ne connoît de tourment que la honte ;
Il cède à sa rigueur. Le reste , il le surmonte.



S C E N E II.

ORESTE , PILADE , IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

JE vois vos fronts troublés. Mon douloureux
aspect ,
O dignes Etrangers , vous feroit-il suspect ?
Ah ! Jugez mieux d'un cœur qui prend votre défense !
Il ne mérite pas que le vôtre l'offense....
Changeant mon ministère en un plus cher emploi ,
Je viens vous affranchir des rigueurs de la loi ;
Je l'espère du moins. L'humanité plus forte ,
Après de longs combats , sur mon devoir l'emporte :
Je sens même les Dieux dans mon cœur s'opposer
Au mystère sanglant qu'ils semblent m'imposer ,
Et suspendant pour vous leurs volontés suprêmes ,
A votre aspect touchant , m'en faire un crime eux-
mêmes.

J'ose vous l'avouer , un soin cher & pressant
Se joint à la pitié que mon ame ressent.
Ce Ciel m'est étranger. Ma patrie est la Grece.
J'y veux écrire à ceux que mon sort intéresse ;
Je veux fixer par vous leurs esprits incertains ,
Et leur communiquer mes étonnans destins.

S C E N E III.

ORESTE , PILADE , IPHIGÉNIE ,
ISMENIE.

I S M E N I E.

MADAME....

*Appercevant les Etrangers , elle lui
fait signe de les faire retirer.*

I P H I G E N I E.

à Isménie.

Eloignez-vous. * Ciel ! Que viens-tu
m'apprendre ?

I S M E N I E.

Qu'à sauver les deux Grecs vous ne pouvez pré-
tendre ,

Alors qu'un seul suffit au succès de vos vœux.

Tous nos amis, tremblants pour vous comme pour eux ,

Disent que c'est se rendre inutile victime ,

Et c'est peut être, en vain, commettre un double crime.

Ils ajoutent encor que Thoas veut du sang ,

Dût-il l'aller chercher jusques dans votre flanc ;

Qu'il faut , ainsi qu'aux Dieux qui peut-être l'exi-
gent ,

** Oreste & Pilade se retirent au fond du Théâtre.*

Ceder une victime aux terreurs qui l'affligent ;
Qu'avec plus de succès vous pourrez imposer
A son zèle sanglant qu'il vous faut abuser ,
Et que son cœur enfin , s'il voit un sacrifice ,
Alors de vos discours verra moins l'artifice.

D'un invincible effroi tous en un mot surpris ,
Ne veulent seconder mon Pere qu'à ce prix ;
Aux prieres , en vain son zèle a joint les larmes....
Madame , il a fallu ceder à leurs allarmes.

I P H I G É N I E.

Quelles extrémités !

I S M E N I E.

Ils vous ôtent le choix.

La nécessité parle. Il faut suivre sa voix :

I P H I G É N I E.

Je suis , puis qu'il le faut , l'exemple de ton Pere ;
Je cède à son danger , aux Dieux , à ma misère.

I S M E N I E.

Je cours le retrouver. Hâtez vous.



SCENE IV.

IPHIGÉNIE , ORESTE , PILADE *dans
le fond du Théâtre.*

IPHIGÉNIE *seule sur le devant.*

SORT cruel ,
Quelles sont tes rigueurs ! Ah ! D'où vient que le Ciel
Ore presque toujours aux cœurs qu'il a fait naître
Humains & bienfaisans , l'heureux pouvoir de l'être !
à Oreste & à Pilade. à part.
Approchez.... (Je frémis) Par mon trouble
apprenez

L'excès de vos malheurs , & me les pardonnez.
De mes foibles efforts oubliant l'impuissance ,
N'ayant le cœur rempli que de votre innocence ,
J'ai cru que je pouvois , douce & cruelle erreur !
De vos destins communs diminuer l'horreur ;
Je vous en ai flattés , je m'en flattois moi-même.
Trop aisément le cœur se livre à ce qu'il aime.
Ma pitié m'aveugloit : ses efforts hazardoux
Ne peuvent tout au plus sauver qu'un de vous deux ;
Et telle est la rigueur de mon sort & du vôtre
Qu'il faut que l'un , hélas ! meure pour sauver l'autre.
Vous partagez mon cœur , & vous le déchirez....

à Oreste.

Mais puisqu'il faut choisir... C'est vous qui partirez.
Mes ordres sont donnés. Le danger, le tems presse;
Je cours en profiter pour vous , pour ma tendresse ;
Et je reviens.

S C E N E V.

O R E S T E , P I L A D E .

O R E S T E *éperdu.*

Où suis-je !... Et je la laisse aller !...
Mais quelle voix pour moi , grands Dieux ! peut lui
parler ?

P I L A D E .

Le voilà donc rempli , ce vœu si légitime !
De l'amitié , je meurs honorable victime.
O mon unique ami , soufcris à mon bonheur ;
Soufcris au choix des Dieux si cher à mon honneur.
Laisse-moi mourir seul , & d'un ami fidele
Donner à l'univers l'exemple & le modele ;]
Qu'avec étonnement il apprenne d'un Roi
Jusqu'où de l'amitié s'étend l'auguste Loi.
Tu ne peux mieux payer les soins de ma tendresse
Qu'en remplissant mes vœux , & ceux de la Prêtresse....

ORESTE.

O fureur ! ... M'aimes-tu ?

PILADE.

Quel étrange discours

Dont tes sanglots pressés interrompent le cours !

Si je t'aime !

ORESTE.

Réponds.

PILADE.

Ton air affreux me glace !

Parle. Que me veux-tu ?

ORESTE.

Que tu prennes ma place.

PILADE.

Moi ! Renoncer au choix....

ORESTE.

Et c'est-là me chérir ?

Dis-moi , qui de nous deux doit en ces lieux périr ?

Consulte l'amitié par mes crimes flétrie.

Ai-je quitté pour toi le Trône & ma Patrie ?

L'horreur de tes forfaits , ta rage & tes remords

T'ont-ils ici conduit à travers mille morts ?

Paricide vengeur du meurtre de ton pere ,

Ton bras dégoûte-t'il du meurtre de ta mere ?

Vois-tu des traits de sang , & des spectres dans l'air

Au jour que font éclore & la foudre & l'éclair ?

Vois-tu fuir devant toi la terre épouvantée,
Marcher à tes côtes ta mere ensanglantée ?
Vois-tu d'affreux serpens de son front s'élancer,
Et de leurs longs replis te ceindre & te presser ? ...
Le seul trépas est-il ta dernière ressource ?
Lui seul, de tant d'horreurs, peut-il combler la source ?

Tu m'aimes ! Et tu veux qu'en cet horrible état,
Qu'écrasé sous le poids de mon noir attentat,
Fuyant le coup fatal que ma fureur implore,
Je recherche le jour que je souille & j'abhorre,
Proscrit, désespéré, sans asyle, sans Dieux,
Misérable par-tout, & par-tout odieux !

Tu m'aimes ? Et tu veux, ô comble de l'outrage !
Tu veux dans ton ardeur ou plutôt dans ta rage,
Que je me fouille encor du plus noir des forfaits,
Pour racheter mes maux, & payer tes bienfaits !
Tu veux, que redoublant l'excès de mes allarmes,
Afin de t'épargner quelques frivoles larmes,
Déjà de la nature exécration Bourreau,
Au sein de l'amitié je plonge le couteau !
Ah, Barbare ! peux-tu jusques-là méconnaître
L'ame de ton ami, le sang qui l'a fait naître ?
Avec quels traits affreux dans ton cœur me peins-tu ?
Pour être criminel, me crois-tu sans vertu ?

P I L A D E.

Où t'égare l'horreur du trouble qui t'opprime ?
Quel noir transport te fait de mon trépas un crime ?

Pour racheter ta vie , as-tu vendu mon sang ?
Dois-tu , le glaive en main , me déchirer le flanc ?
Ton cœur , ton foible cœur étonné du supplice ,
Du choix de la Prêtresse a-t'il été complice ?

O R E S T E.

En suis-je moins , cruel , l'instrument de ta mort ?
Qui t'a conduit-ici ?

P I L A D E.

La rigueur de ton sort.

O R E S T E.

Hé bien !.....

P I L A D E.

Mais malgré toi , malgré ta résistance
Qui n'a jamais cessé d'éprouver ma constance.
Que ta triste fureur cesse de t'imputer
Ma mort , qu'en vain ici tu veux me disputer ;
Ose plutôt par elle , ose briser ta chaîne.
Je peux fléchir des Dieux l'inexorable haine ;
Le sang de l'amitié sur l'Autel répandu
Peut expier l'erreur de ton bras éperdu.

O R E S T E.

Malheureux ! T'es-tu joint à ma barbare mere ,
Pour redoubler l'excès de ma douleur amere ?
Pourquoi veux-tu des Dieux m'ôter le seul bienfait
Et me charger encor d'un indigne forfait ?
Horrible au monde entier d'où ma fureur m'exile ,
Et quel seroit , dis-moi , quel seroit mon asyle ,

Si , de concert avec le Destin ennemi ,
Tu m'ôtois à la fois la mort , & mon ami :

P I L A D E.

Meurs donc , cruel ! Au gré de ta farouche envie
Fais donc à ton ami perdre une double vie.
Hélas ! Je me flattois qu'au choix des Dieux soumis,
Que respectant leur sang dans tes veines transmis ,
Ton cœur s'élèveroit au dessus de lui-même ,
Et me feroit enfin revivre en ce que j'aime.
Mais tu ne veux que suivre , en furieux , mes pas ,
Et me ravir , ingrat , le prix de mon trépas ;
Ah Dieux ! ... Mon cher Oreste , ah par pitié , par grace ,
Daigne , pour ton ami , survivre à sa disgrâce !
Qu'au gré des Dieux contens du supplice où je cours ,
De tes tristes fureurs je termine le cours !
Faut-il pour triompher de ton humeur altière ,
Qu'avec Agamemnon , & sa famille entière ,
Qu'avec toute la Grece unie à tes malheurs ,
Je tombe à tes genoux , & d'un torrent de pleurs...

O R E S T E.

Arrête. Jusques-là peux-tu pousser l'injure ?
Au pied de ces Autels veux-tu qu'enfin j'abjure
Tous ces sermens si chers & si multipliés ,
Par qui nos cœurs s'étoient l'un à l'autre liés ?
Barbare ... Ah ! je succombe à ce dernier outrage....
Vois mon horrible état , vois ton horrible ouvrage....

Je

Je ne me connois plus.... Mais loin de s'adoucir ,
Ton inflexible cœur semble encor s'endurcir ?
Hé bien ! Je vais , sauvant un crime à la Prêtresse ,
Lui découvrir le mien , & l'horreur qui me presse ,
L'obliger , par devoir , à révoquer son choix.

P I L A D E .

Ami , que vas-tu faire ? Ah ciel !

O R E S T E .

Ce que je dois.

P I L A D E .

Ah ! Quel délire affreux ! Quelle rage ennemie !
Achete-t-on la mort au prix de l'infamie ?
De toi-même , grands Dieux ! porteras-tu l'oubli
Jusqu'à vouloir mourir dans l'opprobre avili ?

O R E S T E .

C'est toi , qui m'y contrains. Ton aveugle injustice
Impose à ma vertu ce honteux sacrifice.

P I L A D E .

Moi , juste ciel !

O R E S T E .

Tranchons d'inutiles discours.

Ou jure-moi de fuir le trépas où tu cours ,
Ou j'achete à ce prix la mort que je mérite :
J'en atteste les Dieux que mon aspect irrite.

P I L A D E .

Peux-tu jurer ta honte ?

ORESTE.

Et c'est toi qui la veux !
 Oui , je la jure encore , ou réponds à mes vœux.
 Je me déclare un Monstre abhorrant la lumière ,
 Qui s'est fait un tombeau de la nature entière :
 Je dis qui m'a fait naître , & qui j'ai fait périr.
 Et si , de cet aveu , je ne dois pas mourir ,
 Si la Prêtresse encor est pour moi combattue ,
 J'accepte ses bienfaits.... Je m'immole à ta vûë ;
 Si cette main balance , ô Terre , entr'ouvre toi ,
 Et vous , qui m'entendez , ô Cieux , écrasez-moi.

PILADE.

Je frémis ! qu'opposer à sa rage insensée ?
à part.

Inspirez-moi , grands Dieux ! Ah , sans-doute
 qu'Alcée....

ORESTE.

La Prêtresse paroît.

PILADE.

Je cède à la fureur.

Tes jours me sont encor moins chers que ton honneur.



S C E N E VI.

ORESTE , PILADE , IPHIGÉNIE ;
EUMENE.

IPHIGÉNIE *une Lettre à la main.*

V à Oreste. à Pilade.

OICI ... Retirez-vous. Guide ses pas, Eumène;
Au lieu que j'ai prescrit, hélas ! qu'on le remène.

ORESTE.

à Iphigénie.

Retenant Pilade.

Ah ! Madame , arrêtez. Non , il ne mourra pas.

C'est à moi seul ici de subir le trépas.

Votre pitié se trompe au choix de la victime.

IPHIGÉNIE.

Cessez. Que faites-vous ?

ORESTE.

Je vous épargne un crime.

montrant Pilade.

Ah ! Détournez sur lui l'effet de vos bontés ;

Et réservez pour moi vos justes cruautés.

IPHIGÉNIE.

Pourquoi repoussez-vous la main tendre & propice
Que la pitié vous tend au bord du précipice ?

Cij

O R E S T E.

Cet héroïque ami m'a tout sacrifié.
Malheureux seulement par ma triste amitié!

I P H I G É N I E

Eh quoi ! vous préférez une mort rigoureuse
Au soin de me servir , & de me rendre heureuse ?

O R E S T E.

D'un reproche honteux n'accablez point mon cœur.
De mes destins plutôt accusez la rigueur.
Dans cet ami si cher souffrez que je vous serve ;
Souffrez , pour vos desseins , que je vous le conserve.
Confiez sans soupçon vos lettres à sa foi ;
Et me laissez enfin mourir digne de moi.

I P H I G É N I E.

Quel généreux transport ! Et quel effort insigne !
Allez. De mes bontez vous n'êtes que plus digne.
Vivez , & me servez. Je ne sçais quelle voix
Parle à mon cœur pour vous , & confirme mon choix.

O R E S T E.

Ah , Dieux ! ... Ne rendez point mon sort plus déplorable.

Laissez , sans s'avilir , mourir un misérable.
La mort est mon espoir : n'allez point le trahir ;
Et ne me forcez pas peut-être à vous haïr.

I P H I G É N I E à Pilade.

Mais vous , consentez-vous au transport qui l'anime ?
N'allez vous pas , non moins barbare & magnanime ,

Signalant contre moi votre triste amitié ,
Combattre également les soins de ma pitié ,
Leur préférer la mort ?

P I L A D E *à part.*

Hélas ! Que lui répondre ?

O R E S T E *éperdu.*

bas à Pilade.

Madame.... Ah ! souviens-toi....

I P H I G E N I E.

Vous semblez vous confondre.

Parlez , expliquez-vous ?

P I L A D E.

Son cruel désespoir

M'a fait , de lui survivre , un rigoureux devoir.

I P H I G E N I E.

Comment ?

O R E S T E.

Ah ! n'allez point d'une lâche foiblesse

Soupçonner de son cœur l'héroïque noblesse !

C'en est un digne effort , s'il me laisse mourir ;

En osant vivre , il fait pour moi plus que périr....

Mais , Madame , cessez de vous nuire à vous-même.

Et me laissez enfin vous sauver ce que j'aime.

Hélas ! pour vous servir , je suis trop malheureux....

Tournez vers mon ami ces regards généreux.

Ne me refusez pas ; ce cœur vous en conjure.

Vous feriez de tous trois & la perte & l'injure.

IPHIGÉNIE.

Suivez donc , j'y consens , votre noble fureur ,
Que mon ame tremblante admire avec horreur....
Mourez.

PILADE *à part.*

Ciel ! Je frémis.

IPHIGÉNIE *à Pilade.*

Me ferez-vous fidèle ?

Puis-je compter sur vous ?

PILADE.

Vous connoîtrez mon zèle....

Daignez , de cet ami , d'un seul jour différer

Le sacrifice affreux qu'il vous faut préparer....

Qu'au moins de son bucher la flamme étincelante

Ne me poursuive point sur cette mer sanglante....

Me le promettez-vous ?

IPHIGÉNIE.

Comptez sur ma pitié.

PILADE.

Excusez les terreurs d'une tendre amitié.

Il faut que votre cœur par un serment s'engage :

Je ne peux consentir à partir sans ce gage.

..... IPHIGÉNIE.

Puisque vous l'exigez , j'en atteste les Dieux.

Puissent ils m'épargner un devoir odieux !

Mais ne laissons pas fuir le moment favorable.

à Oreste. *mon ami d'adieu*
Etranger malheureux , encor moins qu'admirable ,
Embrassez votre ami que vous ne verrez plus.

ORESTE *embrassant Pilade.*

Adieu. Retiens , ami , tes sanglots superflus.
Ne vois point mon trépas , n'en vois que l'avantage.
L'opprobre & les malheurs étoient tout mon partage...
Adieu. Conserve en toi , fidèle à l'amitié ,
De ton ami mourant la plus digne moitié.
Prends soin , à ton retour , d'une sœur qui m'est chère.
Daigne essuyer ses pleurs , & lui rendre son frere.
montrant Iphigénie.
Sois fidèle sur-tout au vertueux objet
A qui je dois ici de tes jours le bienfait.
Adieu.

PILADE.

Je meurs.

ORESTE *s'arrachant des bras de Pilade.*

Allons.

PILADE.

Mon ami m'abandonne...

Arrête.

ORESTE *se précipitant de nouveau dans ses bras ... puis s'en arrachant.*

O mon ami.... Mais mon destin l'ordonne.

PILADE *le retenant.*

Je ne puis m'arracher....

IPHIGÉNIE *toute éplorée.*

Il faut vous séparer.

PILADE.

Madame....

IPHIGÉNIE *à Pilade.*

Dans ses bras voulez-vous expirer ?

Elle conduit Oreste jusqu'au fond du Théâtre.

PILADE *à part sur le devant.*

Ami ! Va , je saurai te sauver ou te suivre ?

Eh ! Quand je le voudrois , pourrais-je te survivre ?

SCENE VII.

PILADE , IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE.

H ELAS ! Que je vous plains !.... Mais les momens
sont chers.

Partez , & me servez ainsi que je vous fers.

Voici l'écrit enfin que j'adresse à Mycène.

Du sort qui vous poursuit si vous domptez la haine ,

Ne trompez point l'espoir qui peut m'être permis ;

Qu'aux mains d'Electre il soit fidèlement remis.

PILADE.

Qu'entens-je! Et quel rapport vous unit l'une à l'autre?

IPHIGENIE.

Laissez-moi mon secret ; j'ai respecté le vôtre.

PILADE.

Pardonnez. J'obéis.

SCENE VIII.

PILADE , IPHIGÉNIE , ISMENIE ,
UN ESCLAVE.

ISMENIE.

LE navire est tout prêt :
Il flotte au gré du vent qui sert votre intérêt.
A travers les rochers cet esclave s'engage
A conduire en secret l'Etranger au rivage.
Le tems presse.

IPHIGENIE à Pilade.

Venez. Puissiez-vous sans témoins
Quitter ces bords sanglans , & mériter mes soins !

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.



'ESCLAVE ne vient point. O mortelles
allarmes !

Mes yeux , sans le vouloir , se remplis-
sent de larmes...

Qu'est devenu le Grec si cher à ma douleur ?
Est-il environné de mon propre malheur ?...
Faut-il encor languir dans les tourmens du doute ,
En proie à tous les maux que mon ame redoute ?...
Cruels délais ! Combien tout sert à confirmer
Les noirs pressentimens qui viennent m'allarmer !

O Ciel , encoure-t-on ta haine rigoureuse ,
Pour rendre à l'innocence une main généreuse ?
Lorsque j'ai dû te plaire , ai-je pû t'irriter ?
Et me puniras-tu de t'oser imiter ?

EUMENE.

Pourquoi vous effrayer de quelque vain obstacle ?

IPHIGÉNIE.

Le trouble de mon cœur m'est un fidele oracle.

EUMENE.

Aux maux que vous craignez, que sert de vous livrer ?
Que sert avant le tems de vous désespérer ?

IPHIGÉNIE.

Va , j'ai comblé l'horreur du destin qui m'opprime ;
J'ai fait des malheureux... peut-être par un crime !

EUMENE.

Calmez de vos frayeurs l'inutile transport ,
Et d'Isménie , au moins , attendez le rapport.
Je l'apperçois.

SCENE II.

IPHIGÉNIE , ISMENIE , EUMENE.

IPHIGÉNIE.

EH bien ! Que faut-il que j'espere ?
L'Esclave & l'Etranger ont-ils rejoint ton Pere ?

ISMÉNIE.

Tous deux , au lieu prescrit , n'ont point encor paru.
Mon Pere impatient envain a parcouru

Tous les sombres détours que l'Esclave a dû prendre;
Il n'a rien vu. Tous deux sont encore à se rendre.
Il n'ose interpréter leurs sinistres délais.
Le calme cependant regne dans le Palais ;
Et vos desseins cachés dans la nuit du silence
De l'œil qui vous poursuit , trompent la vigilance.
Mais que vois-je ?

S C E N E I I I.

IPHIGÉNIE , ISMENIE , EUMENE ,
L'ESCLAVE.

IPHIGÉNIE.

APPROCHEZ. Soyez moins effrayé.
Qu'est devenu le Grec à vos soins confié ?

L'ESCLAVE.

Il n'est plus.

ISMENIE.

Ciel !

IPHIGÉNIE.

Comment ?

L'ESCLAVE.

Sous de flatteurs auspices ,
Rampant avec effort le long des précipices ,

Nous avançons déjà vers l'asyle écarté
Où flotte le Vaisseau pour sa fuite apprêté.
Je précédois ses pas , & lui frayois la route.
Allarmé d'un bruit sourd , il m'arrête ; il écoute ;
Et le moment d'après , il pense voir de loin
S'avancer à pas lents quelque indiscret témoin.
Son cœur se trouble. Il veut qu'à l'instant je le quitte,
Et que j'aille éclaircir le danger qui l'agite ;
Je cède à la terreur dont je le vois frappé ;
Et moi-même tremblant , sous un roc escarpé ,
Au fond d'un antre où l'onde en mugissant se brise ,
Le faisant retirer de crainte de surprise ,
Je cours voir en effet si son œil abusé
Pouvoit n'en avoir pas l'un à l'autre imposé.
Reconnoissant bientôt l'illusion fatale ,
Qu'avoit produit en nous une frayeur égale ,
Je revole vers lui. Mais , ô soins superflus !
Dans le creux du rocher je ne le trouve plus.
Les flots en s'y brisant , selon toute apparence ,
L'ont englouti , Madame , avec votre espérance.

IPHIGÉNIE.

à l'Esclave. à Isménie.

O sort ! Allez. Et toi , de ces bords ennemis
Fais éloigner ton pere , ainsi que ses amis.
Conserve à ta tendresse une tête si chere ;
Qu'il rentre en son asyle , & moi dans ma misere !

S C E N E I V.

IPHIGÉNIE, EUMENE.

IPHIGÉNIE.

C'EN est donc fait ! Il faut renoncer pour toujours
Au trop crédule espoir qui prolongeoit mes jours !
Jaloux des soins sanglans que sa rigueur m'impose ,
Le Ciel impitoyable à mon retour s'oppose....
Argos a disparu pour moi de l'univers !

Ces lieux seront toujours de mes larmes couverts !

Ah ! Puisque sans espoir , en esclave asservie ,
J'y dois traîner le poids d'une mourante vie ,
Au moins contentons-nous. Voyons l'autre Etranger :
Sur mes tristes destins osons l'interroger ;
C'est le dernier des Grecs que m'offriront sans doute
Ces bords qu'avec horreur l'humanité redoute ;
Il faut en profiter.

EUMENE.

Eh ! Quel funeste bien
Attend votre douleur d'un si triste entretien ?
Voulez-vous renoncer au devoir de Prêtresse ?
Voulez-vous, de vos sens moins que jamais maîtresse ,
Ranimant la pitié qu'il vous faut étouffer ,
Ceder à ses transports , au lieu d'en triompher ?

IPHIGÉNIE.

Les Dieux , en reprenant leur première victime ,
Ne m'apprennent que trop mon devoir & mon crime ;

E U M E N E.

Ne voyez donc ce Grec , Madame , qu'à l'Autel ,
Le front déjà baissé sous le couteau mortel.

IPHIGÉNIE.

Quel qu'en soit le péril , je ne peux m'en défendre ;
Sers ma douleur. Je veux absolument l'entendre ,
Et voir enfin par lui détruit ou confirmé
Le doute affreux qui tient mon esprit allarmé.
Mais ne redoute rien à mon devoir contraire ;
Je promets tout son sang aux mânes de mon frère ;
Sous le couteau fatal tu le verras couler ,
Dans mon triste transport dût le mien s'y mêler !

S C E N E V.

IPHIGÉNIE *seule.*

DAIGNEZ me rendre , au moins , mon devoir
légitime ,
Et me laisser frapper , sans remords , ma victime ,
Grands Dieux , que ma douleur implore en frémissant ,
Vous , qui m'épouvantez , en vous obéissant !
Et toi , jeune Héros , ombre plaintive & tendre ,

Reste du grand Pélops , dont j'osois tout attendre ,
Frere d'autant plus cher encore à ma douleur ,
Que tu n'eus point de part à mon premier malheur ,
Qu'au contraire , rempli d'innocentes allarmes ,
Dans mes bras défaillans tu lui donnas des larmes ,
Pour suprêmes devoirs , de mon amour tremblant
Reçois , avec mes pleurs , cet hommage sanglant :
Reçois.... Mais quel présent mon amour va lui faire !
Le sang des malheureux peut-il le satisfaire ?
Hélas ! Il étoit né pour être leur soutien !
Du sort des malheureux un grand cœur fait le sien.

S C E N E V I.

ORESTE , IPHIGÉNIE , EUMENE.

ORESTE *à part.*

O MORT , à tant d'horreurs , arrache enfin mon
ame !

à Iphigénie.

Pour vous suivre à l'Autel, m'appellez-vous, Madame ?
Allons. Avec transport je marche sur vos pas.

Les Dieux ont sçu me faire un bonheur du trépas :

Allons. Quoi ! vous pleurez ?

IPHIGÉNIE.

Respectez ma foiblesse.

A mes yeux, s'il se peut, montrez moins de noblesse.
N'ébranlez plus un cœur toujours moins affermi,
Qui veut, & qui ne peut, être votre ennemi.
Cachez-vous tout entier à mon ame sensible;
Votre vertu me rend mon devoir impossible.

O R E S T E.

Ah ! Ne prolongez point l'excès de mes malheurs.
Que sert de m'accabler de vos propres douleurs ?
Ne m'en présentez plus, par pitié, le spectacle.
Venez. A mon bonheur cessez de mettre obstacle....
Mais, Madame, parlez. Qui peut vous arrêter ?
Frémissez-vous du coup que vous allez porter ?
Armez mon bras. Du vôtre il va faire l'office,
Il va vous épargner ce sanglant sacrifice.

I P H I G É N I E.

Qu'à ce noble transport mon cœur se sent presser ?
Et quel est donc le sang que vous voulez verser ?
Quel sein vous l'a transmis ? Quel rang vous a vu naître ?
Mais je veux l'ignorer. Je crains de vous connoître....
Laisant votre secret entre vous & les Dieux,
Seulement sur un point satisfaites mes vœux.

Que sçait-on, dans Argos, du sort d'Iphigénie,
Qui vit, contre ses jours, la Grèce entière unie ?

O R E S T E.

De quel ressouvenir déchirez-vous mon cœur !
Que me demandez-vous ? Ah, mortelle rigueur !

I P H I G É N I E.

Et d'où naît , à son nom , le trouble qui vous presse ?
Brillant encor des fleurs d'une tendre jeunesse ,
Vous n'avez pu la voir , vous n'avez pu tremper
Dans le complot des Grecs ardents à la frapper ,
Vous n'avez pu parer l'Autel pour son supplice !

O R E S T E.

Mais quel soin...!

I P H I G É N I E.

Répondez , n'étant point leur complice.

O R E S T E.

Que voulez-vous ? Je vais subir le même sort ,
Par le même chemin descendre au même bord.
Heureux , si je pouvois , victime obéissante ,
Offrir aux Dieux , comme elle , une tête innocente ! ...

I P H I G É N I E.

Quoi donc ! Vous ignorez encore qu'elle vit ,
Qu'aux cruautés des Grecs Diane la ravit ,
Et que la transportant sur un rivage horrible...

O R E S T E.

Qu'entens-je ? Iphigénie... ô Dieux ? est-il possible...
Elle vit ? ... Achevez , je meurs moins malheureux...
Dites... Le sçavez-vous?... Sur quels bords rigoureux
Respire une victime & si chère & si tendre ?

I P H I G É N I E.

En ces lieux.

ORESTE.

Juste Ciel ! Et pourrez-vous m'apprendre
Quel est son sort ?

IPHIGENIE.

Hélas ! Plus à plaindre que vous ,
Le sort qui vous attend , lui paroîtroit trop doux !

ORESTE.

Ah Dieux ! Que ce discours me fait naître d'allar-
mes !

Et ne puis-je la voir , l'arroser de mes larmes ?

Si vous sçaviez... Mais non... Je lui ferois horreur...

Elle déresteroit mon crime & ma fureur...

Voyant d'un sang si cher ma main fumante encore ,

Pourroit-elle m'aimer ? Moi-même je m'abhorre....

Cieux ! Quels sont mes tourmens ! Puis-je les sup-
porter ?

Mais le plus grand de tous , c'est de les mériter.

IPHIGENIE.

Quoi ? Vous êtes coupable , & mon cœur vous ex-
cuse !

Vous méritez la mort , & ma main s'y refuse !

De vos affreux transports quand je devrois frémir ,

Mon cœur s'en attendrit , je ne sçais que gémir !

Et qu'êtes-vous ? Parlez , il y va de ma vie.

ORESTE.

D'Oreste infortuné que pense Iphigénie ?

I P H I G É N I E.

C'étoit tout son espoir. Elle sçait qu'il est mort.

O R E S T E.

Non , Madame , il survit aux horreurs de son sort.

I P H I G É N I E.

Que dites-vous ?

O R E S T E.

Il vit , mais sans espoir pour elle !

I P H I G É N I E.

Comment ?

O R E S T E.

O destinée ! O rigueur éternelle !

Elle ignore qu'ici....

I P H I G É N I E.

Je vous vois fondre en pleurs !

Ah ! Qui que vous soyez , ah ! Parlez , ou je meurs.

O R E S T E.

Mon trouble & mes sanglots ne font que trop con-
noître....

I P H I G É N I E.

Dans mon cœur éperdu quel soupçon fait-il naître !

Sa jeunesse.... Ses traits.... Un secret sentiment....

Se peut-il.... Achevez. Finissez mon tourment.

O R E S T E *éperdu.*

Eh bien ! A ses malheurs reconnoissez Oreste.

IPHIGÉNIE *tombant évanouie dans les bras
d'Eumene.*

Mon frere !

ORESTE.

Iphigénie ?... Oui , tout mon cœur m'atteste...

Avec transport.

Iphigénie....

IPHIGÉNIE *revenant à elle.*

Oreste.... Ah ! tous mes sens charmés....

Mon frere ! O nom si cher !

ORESTE.

Ma sœur ! Quoi ! vous m'aimez ?

Vous n'avez point horreur... Je vois couler vos larmes...

Ma chere Iphigénie....

IPHIGÉNIE.

O moment plein de charmes !....

Mon frere est dans mes bras... Et j'allois l'égorger !...

Elle retombe dans les bras d'Eumene.

ORESTE.

Cessez. Dans quels ennuis m'allez-vous replonger !

IPHIGÉNIE.

Eh ! Qui vous a conduit sur ce bord homicide ?

ORESTE.

Le Ciel , l'injuste Ciel , qui m'a fait parricide ,

Et qui , m'en punissant , déchaîne sur mes pas
Tous les monstres vengeurs des gouffres du trépas.
Et pour m'en délivrer , le cruel me condamne
A ravir en ces lieux l'image de Diane !

I P H I G E N I E.

Ce Ciel impénétrable , & qui me fait trembler ;
Veut-il finir nos maux , ou les veut-il combler ?
Mais comment imposer au Tyran qui m'observe ?
Comment vous dérober au sort qu'il vous réserve ?
Qu'en ce moment fatal je découvre d'horreurs !
O superstition , quelles sont tes fureurs !

à Oreste.

J'entens du bruit. Fuyez, Cache ses pas , Eumene.
Dieux , si c'étoit Thoas ! Si sa rage inhumaine...!
Allez.

O R E S T E.

Moi , vous quitter ! Que j'expire en vos bras ,
C'est mon espoir.

I P H I G E N I E.

Cruel , voulez-vous mon trépas ?



SCENE VII.

IPHIGÉNIE, ISMENIE.

ISMENIE.

FUYEZ Thoas, fuyez sa rage forcenée ;
 Il sçait de l'Etranger la fuite infortunée.
 L'Esclave est expirant. Il cherche dans son sein
 A démêler le nœud d'un malheureux dessein.
 Sans être encor suspects à sa barbare rage,
 Mon Pere & ses amis ont prévenu l'orage ;
 Du Vaisseau pour le Grec vainement préparé
 Ils ont couru se faire un asyle assuré.

IPHIGÉNIE.

La mort est à présent le seul Dieu que j'implore ;
 Je me sauve en ses bras d'un crime que j'abhorre.

ISMENIE.

Vous me faites frémir. Parlez.

IPHIGÉNIE.

L'autre Etranger,
 Que j'allois, que j'ai dû de ma main égorger.

ISMENIE.

Eh bien !

IPHIGÉNIE.

Il est mon frere.

ISMENIE.

O Ciel !

IPHIGÉNIE.

Tu vois mon trouble ;
Mes pleurs, mon désespoir, que son danger redouble.

ISMENIE.

Madame , Il faut....

S C E N E V I I I .

IPHIGÉNIE , ISMENIE , EUMENE.

EUMENE.

O R E S T E est au pouvoir d'Arbas.
Il vient de s'en saisir par l'ordre de Thoas.

IPHIGÉNIE.

De quels traits , Ciel vengeur , ta main appesantie
Vient frapper coup sur coup mon ame anéantie !

Un

Un courroux éternel semble-t-il t'animer ?
 Mes pleurs ne pourront-ils jamais te désarmer ?
 Veux-tu donc me forcer d'assassiner mon frere ? ...
 Dans ses embrassemens terminons ma misere.
 Courons....

ISMÉNIE.

Où vous égare un aveugle transport ?

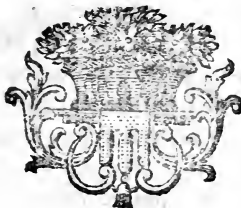
EUMENE.

Ah ! Madame , arrêtez. Que cherchez-vous ?

IPHIGÉNIE.

La mort.

Fin du quatriéme Aëte.





A C T E V.

SCENE PREMIERE.

THOAS, GARDES.

THOAS.



UEL art , à me tromper , employoit
l'infidelle !

Sous quel prétexte saint elle m'éloi-
gnoit d'elle !

O mystere fatal ! Pour m'en imposer mieux ,
Oser impunément faire parler les Dieux !
De son perfide cœur érudant l'artifice ,
Que n'ai-je , sous mes yeux , pressé le sacrifice !
Devois-je sur sa foi déposer ma terreur !
Qui peut m'avoir plongé dans ce sommeil d'erreur ?
De ma Religion vengeant le privilège ,
Que ne puis-je porter dans son cœur sacrilège ,
Avec tous mes tourmens , le fer & le poison !

Faut-il, de tout mon sang , payer sa trahison ?
 Mais qui suspend mon bras ! Frappons qui nous
 opprime.

Jusques sur les Autels on doit punir le crime.

S C E N E II.

THOAS , ARBAS , GARDES.

ARBAS.

TOUT est , avec effroi , rentré dans le devoir ,
 Seigneur. L'autre Etranger reste en votre pouvoir ,
 Celui , dont les fureurs vous remplissoient d'al-
 larmes....

Je l'ai repris des mains de la Prêtresse en larmes.
 Mais quel trouble nouveau....

THOAS.

Tout me devient suspect ;
 Tout s'offre à mes regards sous un sinistre aspect.
 O toi , fidele Arbas , dont les soupçons propices
 Sont venus m'éveiller au bord des précipices ,
 Crois-tu que l'Etranger aux Autels échappé
 Dans les flots en effet soit mort enveloppé ,
 Et que le Traître obscur qui lui servoit de guide ,
 N'ait point, dans les tourmens, fait un récit perfide ;

D ij

A R B A S.

Je ne crois pas, Seigneur, qu'il vous ait imposé,
Mourant, sur quel espoir vous eût-il abusé ?
L'on auroit su, d'ailleurs, trouver votre victime,
Parmi ces malheureux, connus par leur seul crime,
Que ma prudence au port vient de faire arrêter
Sur le vaisseau caché qui dut la transporter.
Eux-mêmes, dans les fers attendant leur supplice,
Confirment le récit de leur lâche complice ;
Ils gardent sur le reste un silence profond.

T H O A S.

Quel noir pressentiment m'agite & me confond !

A R B A S.

Eh bien ! Sur ce soupçon, peut-être légitime,
Faites dans les rochers chercher votre victime ;
Nous saurons l'y trouver, & la rendre au trépas
Si l'abîme des flots ne la recele pas.

T H O A S.

Va, cours. Délivre-moi du trouble qui me presse.

S C E N E I I I.

T H O A S, G A R D E S.

T H O A S à l'un des Gardes.

ET vous, faites venir l'infidelle Prêtresse,

SCENE IV.

THOAS, GARDES.

THOAS.

CONTRE mes derniers jours l'oracle prononcé
 Revient , en traits de sang , frapper mon cœur glacé.
 Je sens qu'à mon destin Diane m'abandonne.
 La trahison me suit , & la mort m'environne.
 En vain sur mes périls je voudrois m'aveugler....
 Mais quel prodige affreux vient encor m'accabler !
 Par tous les malheureux qu'a fait périr mon zèle ,
 Je m'entens appeller dans la nuit éternelle :
 Je vois se ranimer leurs membres desséchés ,
 Qu'autour de ces Autels mes mains ont attachés....
 Comment interpréter ces effrayans miracles ?
 Grands Dieux , démentez-vous la foi de vos oracles ?
 Mais n'écoutons ici que ma propre fureur ;
 Et méprisons l'effet d'une aveugle terreur.



S C E N E V.

THOAS , IPHIGÉNIE , GARDES.

T H O A S.

A P P R O C H E Z & tremblez. Que votre ame
éperdue
Sente déjà la peine à ses crimes trop dûe.
Mais répondez , perfide , à mon courroux trahi ,
Prêt à venger sur vous le Ciel défobéi.
Malheureuse ! Pourquoi cet Etranger funeste
Ravi , mais vainement , à la rigueur céleste ?
Quels étoient vos projets ? Quel mystere odieux
Vous faisoit , contre moi , trahir l'ordre des Dieux ?

I P H I G É N I E.

Quand aux plus noirs soupçons votre ame abandonnée
Semble m'avoir déjà sur leur foi condamnée ,
Que sert de m'abaisser à me justifier ?
Mais à la vérité s'il faut sacrifier ,
Je n'eus d'autre dessein , quand je brisai la chaîne
De l'un de ces Captifs que poursuit votre haine ,
Que d'informer par lui mes parens affligés
Du secret de mes jours malgré moi prolongés ;
Et ce cœur innocent que noircit l'imposture ,

Ecoute seulement la voix de la nature.

THOAS.

Par ce lâche discours croyez-vous m'abuser ?
Et fut-il vrai , qui peut d'ailleurs vous excuser ?
Quand vous savez sur-tout qu'un oracle terrible
Me menace toujours du sort le plus horrible ,
Si je n'immole aux Dieux de leurs Autels jaloux
Tout prophane Etranger proscrit par leur courroux.

IPHIGÉNIE.

Ah ! Cet oracle obscur autant qu'épouvantable ,
Pour le malheur du monde , est-il si véritable ?
Ceux qui vous l'ont rendu, n'ont-ils pu vous flatter ?
Au gré de votre cœur n'ont-ils pu le dicter ?
Les Ministres des Cieux sont-ils incorruptibles ?
D'erreur ni d'intérêt ne sont-ils susceptibles ?
Hélas ! Pour approcher des Dieux & des Autels ,
En ressemblons-nous moins au reste des mortels ?
Je ne veux point ici pousser plus loin
Sur ces décrets confus que mon âme redoute ;
Mais la raison du moins doit les interpréter ;
C'est l'oracle qu'il faut avant tout écouter.

THOAS.

Quel perfide détour , & quel affreux langage !
A me l'oser tenir quel motif vous engage !
Pouvez-vous , au mépris des Dieux , de votre rang,
Excuser vos forfaits par un crime plus grand ?

Dir

Par une piété, peut-être criminelle ,
 Faut-il , Diane , encor te respecter en elle ?
 Et ne devois-je pas , de crainte dépouillé ,
 Venger ici l'honneur de ton Temple souillé ?

IPHIGÉNIE.

Eh ! bien , de vos fureurs comblez donc la mesure !
 Epargnez-moi des maux dont frémit la nature ,
 Et que mon œil tremblant découvre avec horreur.
 Au gré de vos soupçons & de votre terreur ,
 Fiappez ce cœur, de crime & de crainte incapable ,
 Ce cœur que vous voulez, en vain, rendre coupable ;
 N'attendez pas qu'en pleurs je tombe à vos genoux ;
 Je n'y voudrois tomber que pour hâter vos coups.

THOAS aux Gardes.

Il bon fait à l'Autel venir l'autre victime.
à Iphigénie

Dans son cœur le sanglant mon courroux légitime
 Va d'un œil scrupuleux , - votre châtiment ,
 Interroger le Ciel & son ressentiment.

L'intérieur du Temple s'ouvre. Oreste paroît & s'avance au milieu des Prêtresses vers l'Autel.

IPHIGÉNIE à part.

Où suis-je ? Et quel spectacle ! O nature ! ô mon frere !
 O sacrifice affreux d'une tête si chere !

SCENE VI.

THOAS, ORESTE, IPHIGENIE,
ISMENIE, EUMENE, PRÊTRESSES,
GARDES.

THOAS à *Iphigénie*.

VENEZ remplir les soins de votre emploi sacré ;
Et prendre sur l'Autel le couteau révérend.

IPHIGENIE.

Seigneur . . .

THOAS.

Obéissez au Ciel qui vous commande ;
Versez à son courroux le sang qu'il vous demande.

IPHIGENIE à *part*.

Moment terrible ! O Dieux , venez me secourir !
haut.

Je succombe .. Seigneur... Je ne peux que mourir..

THOAS.

Quoi ! Vous osez encore ici contre vous-même
Trahir des Dieux présents l'ordre saint & suprême ?

ORESTE.

Que lui commandes-tu , Tiran , dont la erreur
Fait de ce Temple saint un Théâtre d'horreur ?

A la honte des Dieux , que ton erreur atroce
 Rabaisse au vil néant de ton être féroce ,
 Monstre , peux-tu penser qu'ivres de sang humain ,
 On ne peut les fléchir qu'un poignard à la main ?
 Cesse de faire enfin ces Dieux à ton image ,
 Et d'ériger le meurtre , & le crime en hommage.
 Si ton cœur altéré cherche à boire mon sang ,
 Tigre , que ne viens-tu me déchirer le flanc ?

T H O A S.

Qu'entens-je ? Oses-tu bien , insensé , téméraire...
à Iphigénie.

Obéissez , frappez.

I P H I G É N I E.

Seigneur.... Il est mon frère.

O R E S T E.

Oui , je le suis. Devant le fils d'Agamemnon
 Lâche , baisse les yeux , & respecte ce nom.
 Rentre dans les horreurs du trouble qui te tue :
 Je voulois te ravir le jour & la statue.
 C'est à la voix du sang de malheureux humains
 Dont s'abbreuve ton cœur par d'innocentes mains ,
 C'est à ses cris plaintifs qu'au défaut du tonnerre ,
 Mon bras venoit venger & consoler la terre ,
 Et de l'atrocité d'un culte destructeur
 Laver dans tout ton sang & l'homme & son auteur.

IPHIGENIE à Oreste.

Cessez

ORESTE.

Soyez ma sœur , soyez Iphigénie.

Votre terreur pour moi m'est une ignominie.

Ayez la fermeté qui sied à la vertu ;

C'est mériter son sort que d'en être abattu.

THOAS.

A cet excès d'orgueil & d'audace effrénée

L'étonnement encor tient ma langue enchaînée...

Pour me braver ici , parle , quel es-tu ?

ORESTE.

Roi.

Si je t'avois puni , j'en remplissois la Loi.

THOAS *troublé.*

à Iphigénie.

Je cède à ma fureur. Frappez , quel qu'il puisse être.

Faites votre devoir , & me vengez d'un traître.

IPHIGENIE.

O Cieux , vous l'entendez , & vous ne tonnez pas ?

Et vous tenez fermé l'abîme sous ses pas ?

Parricide jouet d'une aveugle imposture ,

Tu m'oses commander d'outrager la nature ?

De mon frère , tu veux que je sois le Bourreau ,

Qu'en son cœur tressaillant j'enfonce le couteau ?

Que respirant encor, mes mains, ces mains sanglantes
Arrachent de son flanc ses entrailles fumantes,
Et que d'un œil affreux, plein de ta cruauté,
J'y consulte pour toi le Ciel épouvanté ?
Ah ! cet excès d'horreur me rend tout mon courage.
Mais de quel droit ici me commande ta rage ?
Es-tu mon Maître ? Es-tu le Dieu de ces Autels ?
Dois-je en tribut mon sang au dernier des mortels ?

THOAS.

Sans doute, tu le dois. Oses-tu méconnoître...

I P H I G É N I E.

Frappe. Sois mon Bourreau. Mais le Ciel est mon
Maître.

*Elle s'élance vers l'Autel, s'empare de la victime ;
puis s'adresse aux Prêtresses.*

Et vous, ne souffrez point qu'on attente à vos droits.
N'obéissez qu'aux Dieux, n'écoutez que ma voix.
Rentrez dans les devoirs de votre ministère.
Défendez l'innocent, soulagez sa misère.

Leur montrant Oreste.

Veillez sur ce pur sang du maître des humains ;
Ses jours sont par le Ciel confiés à vos mains.

Les Prêtresses forment un cercle autour d'Oreste.

THOAS.

Gardes.

ORESTE *à Iphigénie.*

Laissez, ma sœur, laissez à mon courage
Le soin de m'immoler à sa barbare rage.

THOAS *aux Gardes interdits.*

Quoi donc ! à son aspect vous reculez d'effroi !

Les Gardes font un mouvement.

IPHIGENIE *s'avançant vers les Gardes.*

Prophanes, arrêtez. Et respectez un Roi.

SCENE VII.

THOAS, ORESTE, IPHIGENIE,
ISMENIE, EUMENE, PRÊTRESSES,
ARBAS, GARDES.

ARBAS *éperdu,*

AH ! paroissez, Seigneur. Une effroyable escorte

THOAS.

Quel bruit horrible, ô Ciel ! On enfonce la porte.
Courons... Mais immolons avant à mon courroux....

IPHIGENIE *s'avançant.*

Viens-tu braver les Dieux qui combattent pour nous !

ORESTE,

*repoussant avec force derrière lui Iphigénie , &
s'offrant aux coups de Thoas.*

Ah ! laissez dans mon sang noyer sa barbarie.

THOAS *le bras levé sur Oreste.*

Sois le premier objet , traître de ma furie....

SCENE VIII.

THOAS, ORESTE, IPHIGENIE,
ISMÉNIE, EUMENE, PRÊTRESSES,
ARBAS, GARDES, PILADE,
TROUPE DE GRECS.

PILADE.

*Il s'élance à la tête des Grecs sur la Scène, il arrête
d'une main Thoas , & le frappe de l'autre.*

ARRESTE , & meurs , Barbare , au pied de ces
Autels.

Aux Gardes & Prêtresses.

Fuyez , Tirans sacrés des malheureux mortels.

Il se précipite dans les bras d'Oreste.

L'instant d'après , encore tout transporté.

Ne crains plus rien. Tout fuit. La garde est dis-
persée ;

J'ai su tromper mon guide , & j'ai rejoint Alcée.

Guidé par l'amitié , secondé par les Dieux ,
Je rentre, avec les miens, triomphant dans ces lieux.

IPHIGENIE *à Isménie avec transport.*

Cours délivrer ton Pere.

SCENE DERNIERE.

ORESTE, PILADE, IPHIGENIE,
TROUPE DE GRECS.

ORESTE.

O Moitié de ma vie !

PILADE.

Vivez.

ORESTE.

Ah ! digne ami , revois Iphigénie.

PILADE.

Iphigénie , ô Ciel !

IPHIGÉNIE.

Vous apprendrez mon sort.

Mais les momens sont chers. De ce Temple de mort

Où la vertu gémit sous le glaive abattue ,

Allons , avec respect , enlever la statue.

Tantôt vous m'avez dit qu'à son enlèvement

Les Dieux bornoient le cours de votre affreux tour-
ment.

ORESTE.

J'en sens déjà l'effet. Quel changement j'éprouve !
 Dans quel calme profond soudain je me retrouve !
 Je sens tous mes forfaits dans mon cœur expiés.
 L'abîme dévorant se ferme sous mes pieds.
 L'horreur me fuit. Tout semble autour de moi re-
 naître.

Dans un monde nouveau je prends un nouvel être.

IPHIGÉNIE.

O bienfaits inouis ! Je reconnois les Dieux.
 La Loi de la nature est donc la Loi des Cieux.

PILADE.

Alcée impatient, avec le vent propice,
 Nous attend sur ces bords. Marchons, & sous l'aus-
 pice
 Du Ciel fécond pour nous en miracles divers,
 Allons en étonner la Grece & l'Univers.

Fin du cinquième & dernier Aëte.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier,
Iphigénie en Tauride, Tragédie, & je crois que
 l'on peut en permettre la représentation & l'impres-
 sion. A Paris ce 12 Décembre 1757.

CRÉBILLON.

*Le Privilège & l'enregistrement se trouvent aux
 Œuvres de M. Piron.*

CATALOGUE GENERAL.

CATALOGUE GENERAL DES THEATRES, *de Fonds & d'assortimens.*

O Euvres de Piron, 3 vol. <i>in-12.</i> belles figures, dont les desseins sont de M. Cochin. 1758.	9 l.
De Marivaux, Théâtres François & Italien, <i>in-12.</i>	15 l.
Théâtre de M. de Voisenon, <i>in-12.</i> 1753.	3 l.
Choix de différentes pieces qui ont été représentées aux Théâtres François & Italien depuis quelques années, 7 vol. <i>in-12.</i>	21 l.
Le Théâtre d'Apostolo Zeno, traduit de l'Italien, 2 vol. <i>in-12.</i> 1758.	6 l.
Le Théâtre Anglois Comique, 2 vol. <i>sous presse.</i>	
Théâtre Edifiant ou Tragédies Saintes de M. Duché, 2 l. 10 s.	
De M. Fagan, <i>in-12.</i>	
Théâtre Bourgeois, ou Recueil de Pieces représentées sur des Théâtres particuliers, <i>in-12.</i>	3 l.
De Boissi, <i>in-8.</i> 9 vol.	36 l.
Nouveau Recueil des meilleures Pieces de différents Auteurs, représentées depuis quelques années aux Théâtres François & Italien, 4 vol. <i>in-8.</i>	20 l.
D'Avise, <i>in-8.</i> 1 vol.	4 l.
Théâtre de l'Affichard, <i>in-8.</i> 1 vol.	5 l.
De Guyot de Merville, <i>in-8.</i> 1 vol.	5 l.
De Pesselier, <i>in-8.</i> 1 vol.	5 l.
De la Grange, <i>in-8.</i>	4 l. 10 s.
Théâtre de Campagne, ou les Débauches de l'Esprit, 1 vol. <i>in-8.</i>	5 l.
OEuvres de M. Vadé, ou Recueil des Opéra-Comiques & Parodies, avec les airs notés, 3 vol. <i>in-8°.</i>	15 l.
Les Oeuvres posthumes du même, <i>sous presse.</i>	
Nouveau Recueil de Pieces qui ont été représentées sur le Théâtre de l'Opéra-Comique depuis son rétablissement, 4 vol. <i>in-octavo</i> , avec les airs notés,	20 l.
<i>Suite des Théâtres par Assortimens.</i>	
Théâtre de Favart, 3 vol. <i>in-8.</i> avec la Musique, 15 l.	
Le tome 3 se vend séparément.	
Le Théâtre François, ou Recueil des meilleures Pieces de l'ancien Théâtre, <i>in-12.</i> 12 vol.	36 l.
Théâtre de M. de Voltaire, 5 vol. <i>in-12.</i>	15 l.
De Crébillon, <i>in-12.</i> 3 vol.	6 l.
De Champmeslé, <i>in-12.</i> 2 vol.	5 l.
De Pradon, <i>in-12.</i> 2 vol.	5 l.
De Campistron, <i>in-12.</i> 3 vol.	7 l.
De Regnard, <i>in-12.</i> 4 vol.	9 l.
De la Fosse, <i>in-12.</i> 2 vol.	4 l. 10 s.
De la Fond, <i>in-12.</i> 1 vol.	2 l. 10 s.
De Poisson pere, <i>in-12.</i> 2 vol.	5 l.

De la Thuillerie, <i>in-12.</i> 1 vol.	2 l. 10 s.
Théâtre Lyrique, <i>in-12.</i>	2 l.
De la Grange-Chancelle, <i>in-12.</i> 3 vol.	7 l. 10 s.
De le Grand <i>in-12.</i> 4 vol.	10 l.
De Dancourt, <i>in-12.</i> 8 vol.	20 l.
De Baron, <i>in-12.</i> 2 vol.	5 l.
D'Auteroche, <i>in-12.</i> 3 vol.	7 l. 10 s.
De Boursaut, <i>in-12.</i> 3 vol.	7 l. 10 s.
De Montfleury, <i>in-12.</i> 3 vol.	7 l. 10 s.
De Quinault, <i>in-12.</i> 5 vol.	12 l. 10 s.

Suite des Théâtres.

Théâtre des Grecs, <i>in-12.</i> 6 vol.	15 l.
Le Théâtre Anglois, traduit en François, en 8 vol. <i>in-12.</i>	28 l.
Nouveau Recueil des meilleures Pièces du Théâtre Italien, depuis son établissement, <i>in-12.</i> 10 vol.	25 l.
Supplément à l'édit. de 1733, du nouveau Théâtre Italien, <i>in-12.</i> 3 vol.	7 l. 10 s.
Les Parodies dudit Théâtre, 4 vol. <i>in-12.</i>	12 l.
Théâtre Italien de M. Gherardi, <i>in-12.</i> 6 vol.	18 l.
Théâtre Italien de M. Ricoboni, <i>in-12.</i> 3 vol.	9 l.
Recueil des Operas, 4 vol. <i>in-12.</i>	10 l.
Théâtre de la Foire, par le Sage, & Fuzelier, <i>in-12.</i> 10 vol.	36 l.
De Pierre Corneille, 7 vol. <i>in-12.</i>	17 l. 10 s.
De Thomas Corneille, 5 vol. <i>in-12.</i>	15 l.
De Moliere, <i>in-12.</i> 8 vol.	16 l.
De Racine, <i>in-12.</i> 3 vol.	6 l. 10 s.
De Bruys & Palaprat, <i>in-12.</i> 5 vol.	10 l.
De le Sage, <i>in-12.</i> 2 vol.	5 l.
De Dufreni, <i>in-12.</i> 4 vol.	12 l.
De Delaunay, <i>in-12.</i> 1 vol.	2 l. 10 s.
De Barbier, <i>in-12.</i> 1 vol.	2 l. 10 s.
D'Autereau, <i>in-12.</i> 4 vol.	10 l.
De Poisson fils, <i>in-12.</i> 2 vol.	6 l.
De Danchet, 4 vol. <i>in-8.</i>	12 l.
De l'Abbé Nadal, <i>in-12.</i> 3 vol.	7 l. 10 s.
De Boindin, <i>in-12.</i> 2 vol.	5 l.
De Marivaux, Théâtre Italien, 2 vol.	6 l.
De Saintfoix, <i>in-12.</i> 2 vol.	5 l.
De la Chaussée, <i>in-12.</i> 3 vol.	10 l. 10 s.
De le Franc, <i>in-12.</i> 3 vol.	7 l. 10 s.
De Gresset, <i>in-12.</i> 2 vol.	5 l.
De Destouches <i>in-12.</i> 6 vol.	21 l.
De Morand, <i>in-12.</i> 3 vol.	9 l.
Oeuvres de Plaute, 10 vol.	30 l.
Théâtre des Boulevards, 3. vol. <i>in-12.</i>	7 l. 10 s.
Bibliothèque des Théâtres. <i>in-8.</i>	4 l.

Choix de meilleures Pièces de Théâtre imprimées jusqu'à ce jour.

Du Théâtre François.

DE M. DE VOLTAIRE.

Alzire, Tragédie.
Zaire, Tragédie.
Mahomet, Tragédie.
La Mort de César, Tragédie.
Hérode & Mariamne, Trag.
L'Indiscret, Comédie.
Rome sauvée, Tragédie.
Semiramis, Tragédie.
La petite Semiramis, parodie de la grande. 1758.

*Du Théâtre François in-12.
de M. DES FOUCHES.*

Le Curieux impertinent.
L'Ingrat.
L'Irrésolu, Comédie.
Le Médifant.
Le triple Mariage.
L'Obstacle imprévu.
Le Philosophe marié.
L'Envieux.
Les Philosophes amoureux.
La fausse Agnès.
Le Tambour nocturne.
Le Glorieux.
Le Dissipateur.
L'Ambitieux.
La Belle orgueilleuse.
L'amour usé.
L'homme singulier.
La Force du naturel.
Le Jeune Homme à l'épreuve.

*Du Théâtre François in-12.
de M. de MARIVAUX.*

Le Pere prudent & équitable.
Annibal, Tragédie.
Le Dénouement imprévu.
L'Île de la raison.

La deuxième surprise de l'Amour.

La Réunion des Amours.
Les Sermens indiscrets.
Le Petit Maître corrigé.
Le Legs, Comédie.
Le Préjugé.
La Dispute.

*Théâtre Italien du même
Auteur.*

Le Triomphe de Plutus.
Le Triomphe de l'Amour.
L'Ecole des Mères.
L'Heureux stratagème.
La méprise.
La Mere confidente.
Les fausses Confidences.
La Joie imprévue.
Les Sinceres.
L'Epreuve.

*Du Théâtre François in-8.
de M. de BOISSY.*

L'Amant de sa femme.
L'Impatient.
Le Babillard.
Admete & Alceste, Tragédie.
Le François à Londres.
L'Impertinent malgré lui.
Le Badinage.
Les deux Nièces.
Le pouvoir de la Sympathie.
Les Dehors trompeurs.
L'embarras du Choix.
L'Epoux par supercherie.
La Fête d'Auteuil.
Le Sage étourdi.
Le Medecin par occasion.
La Folie du jour.

Théâtre Italien du même
Auteur.

Le Triomphe de l'Intérêt.
Le Je-ne-fais-quoi.
La Critique.
La Vie est un songe.
Les Etrennes, ou la Bagatelle.
La surprise de la Haine.
L'Apologie du Siècle.
Les Billets doux.
Les Amours anonymes.
Le Comte de Nully.
La quatre Etoiles.
Le Rival favorable.
Les Talens à la mode, *avec
la musique.*
Le Mari Garçon.
Pamela en France.
Le Plagiaire.
Le Retour de la Paix, Com.
Le Prix du Silence, Coméd.
La Frivolité, Comédie.

Théâtre François in-12.
de M. PIRON.

L'Ecole des Peres, Coméd.
Calisthène, Tragédie.
Les Courses de Tempé, Past.
Gustave, Tragédie.
La Métromanie, Comédie.
Fernand Cortès, Tragédie.

De M. de SAINTFOIX.

Le Philosophe dupe de l'A-
mour, Comédie.
Les Hommes, Comédie-Bal.
Les parfaits Amans, Coméd.
Alceste, Divertissement.
Les Veuves, Comédie.
La Colonie, Comédie.

De M. de VOISENON.

Les Mariages assortis, Com.
La Coquette fixée, Coméd.
Le Réveil de Thalie, Com.
L'Ecole du monde, Coméd.
Le Retour de l'Ombre de Mo-
lière, Comédie.
La fausse Prévention, Com.

De M. DUCHÉ.

Abfalon, Tragédie sainte.
Debora, Tragédie sainte.
Jonathas, Tragédie sainte.

De M. FAGAN.

L'Amitié Rivale.
Les Caractères de Thalie:
Les Originaux.
L'Etourderie.
La Pupille.
Les Rendez vous.
La Jalousie imprévue.
Le Marié sans le sçavoir.
Joconde.
L'Heureux retour.
Iste des Talens.

De M. PESSELIER, in-8.

La Mascarade du Parnasse.
L'Ecole du tems.
Esopé au Parnasse.
Etrennes d'une jeune Muse.
Le Songe de Cydalise.

*De M. GUYOT DE
MERVILLE, in-8.*

Les Impromptus de l'Amour.
Les Mascarades Amoureuses.
Le Dédit inutile.
Les Dieux travestis.

De M. A VI S S E, in-8.

La Gouvernante.
Le Valet embarrassé.

*De M. DE LA GRANGE,
in-8.*

L'Accommodement imprévu.
Le Rajeunissement inutile.
Le Déguisement.
Les Contre-Tems.

*PIECES DETACHEES DU
THEATRE FRANÇOIS,
in-8.*

LE Magnifique, Comédie.
La double Extravagance,
Benjamin, ou la reconnoissan-
ce de Joseph, Tragédie.

Alexandre , Tragédie.
 Adam & Eve , Tragédie.
 Amalaric , Tragédie.
 Antoine & Cléopatre , Trag.
 Bajazet II. Empereur des
 Turcs , Tragédie.

Du Théâtre François, in-12.

Les Souhaits , Comédie.
 Vanda , Reine de Pologne ,
 Tragédie.
 Le Plaisir , Comédie avec la
 Musique.
 Caliste , ou la belle Péniten-
 te , Tragédie.
 Cénie , Pièce Dramatique.
 Le Valet Maître , Comédie.
 Varon , Tragédie.
 La Métémpsicose , Comédie.
 Les Engagemens indiscrets.
 Les Adieux du Goût , Com.
 Les Tuteurs , Comédie.
 Mérope , Tragédie.
 L'Avocat Patelin.
 L'Opiniâtre , Comédie.
 Le Sor toujours Sor , Coméd.
 Les Vapeurs , Comédie.
 La Folie & l'Amour , Com.
 La Gageure de Village , Com.
 La Coquette corrigée , Com.
 1758.
 Iphigénie en Tauride , Trag.

*DU THEATRE ITALIEN ,
 in-8.*

LE Miroir , Comédie.
 Le Bacha de Smirne , Co.
 La mort de Bucephale.
 L'Année Merveilleuse , Com.
 Les Femmes , Comédie-Ballet
 Achille & Déidamie , Parodie.
 Cybele Amoureuse , Parodie.
 L'Ecole de la Raison , Com.
 Les Ennuis du Carnaval , Com.
 Les Fées , Comédie.
 La Fille Arbitre , Comédie.
 Les Gaulois , Parodie.
 Les Sauvages , Parodie.

Brioché , Parodie.
 L'Amant déguisé , Parodie.
 Le Prix des Talens , Parodie.
 Les Jumeaux , Parodie.
 La Pipée , Comédie.
 Musique de la Pipée.
 Le Deuil Anglois , Coméd.
 La petite Maison , Comédie.
Dudit Théâtre , in-12.
 La Partie de Campagne , Co.
 La Gageure , Comédie.
 Les Petits-Maîtres , Coméd.
 Le Provincial à Paris , Com.
 La Feinte supposée , Coméd.
 La Fausse inconstance , Com.
 Le Retour du Goût , Coméd.
 Les Lacédémoniennes , Com.
 L'Amant Auteur & Valet ,
 Arlequin , Apprentif Philo-
 sophe.
 L'Italien marié à Paris , Com.
 Les Amans Jaloux
 Le Prix de la Beauté.
 La Campagne , Comédie.
 L'Epouse suivante , Comédie.
 Les Fêtes Parisiennes , Com.

Ouvrages de M. V A D E'.

La Pipe cassée , Poëme.
 Les quatre Bouquets Poissards.
 Les Lettres de la Grenouil-
 lere.

*Opera-Comiques du mê-
 me Auteur depuis 1752 ,*

La Fileuse , Parodie.
 Le Poirier , Opéra Comique.
 Le Bouquet du ROI.
 Le Sufficient.
 Les Troqueurs & le Rien , Pa.
 Airs Choisis des Troqueurs.
 Le Recueil de Chançons avec
 la Musique.
 Le Trompeur trompé.
 Il étoit tems , Parodie.
 La nouvelle Bastienne.
 Le Divertissement de la Fon-
 taine de Jouvence.
 Les Troyennes de Champagne.

erôme & Fanchonnette,
Pastorale.

Les trois complimens.

Le Confident heureux.

Follette ou l'enfant gâté.

Nicaise, Opéra Comique.

Les Racoleurs, Opéra-Com.

L'Impromptu du cœur.

Le mauvais plaisant, Opéra
Comique.

La Canadienne, Comédie.

De M. FAVART.

Roland, Parodie.

Le Bal de Strasbourg.

Thésée, Parodie.

Acajou, Opéra Comique.

L'Amour au Village.

La Fête d'Amour, Comédie.

Les jeunes Mariés.

Les Nymphes de Diane, avec
la Musique.

L'amour Impromptu, Par.

Le Mariage par escalade.

D E D I F E R E N S
A U T E U R S , in-8.

Le Troque, Parodie des Tro-
queurs avec la Musique,
3 l. 12 s.

L'Amante retrouvée, Opéra.

Les quatre Mariannes, Ope.

Pèlerins de la Méque, Ope.

La Magie inutile.

L'heureux Evenement.

Le Retour du Printems.

La Guirlande, Opéra Comiq.

PIECES DETACHEES ,
in-8,

Le Retour favorable.

La Rose ou les Fêtes de l'Hy-
men.

Le Miroir Magique.

Le Rossignol, avec la Musi-
que.

Le Monde renversé.

Le Calendrier des Vieillards.

La Coupe enchantée.

Les Filles, Opéra-Com.

Le Plaisir & l'innocence.

Les Boulevards.

L'Ecole des Tuteurs.

Zéphire & Flore.

Bertolde à la Ville, avec les
arriettes.

La Péruvienne.

Le Chinois poli en France.

Les Fra-Maçonnes.

L'Impromptu des Harange-
res.

La Bohémienne, Parodie, a-
vec la Musique.

Les Amours Grenadiers.

Les Amans trompés, Op. C.

La fausse Aventuriere.

Le Diable à quatre, avec les
arriettes.

Le Peintre amoureux de son
modele.

Le Faux Dervis, Opéra-Com.

Le Quartier Général, Op.

*Choix de Pièces plaisantes
représentées sur différens
Théâtres Bourgeois. in-8.*

Le Pot-de-Chambre cassé, Tra-
gédie pour rire, &c.

Madame Engueule, Parade.

Syrop-au-cul, Tragédie.

La Mort de Bucéphale.

L'Eunuque, Parade.

Agathe, ou la chaste Prin-
cesse, Parade.

Les deux Biscuits, Tragédie.

Idem in-12.

Le Marchand de Londres;
Tragédie Bourgeoise.

Momus Philosophe, Comé.

L'Electre d'Euripide, Trag.

Abailard & Héloïse, Pièce
Dramatique.

L'Orphélin, Tragédie Chi-
noise.

La Mahonnoise, Comédie.

Suite des Pièces qui se vendent séparément.

T R A G E D I E S.

A Dherbal.
 Artaxercès.
 Agefilas.
 Agrippa, ou le faux Tibere.
 Alcibiade.
 Alexandre.
 Amazones.
 Andromaque.
 Antiochus.
 Athalie, Tragédie Sainte.
 Athénaïs.
 Atrée & Thyeste.
 Argelie.
 Arminius.
 Arrie & Petus.
 Bajazet.
 Berenice.
 Bradamante.
 Britannicus.
 Brutus, de Mad. Bernard.
 Catilina, de Crébillon.
 Cassius & Victorius.
 Celephonte.
 Cinna.
 Circé.
 Cyrus.
 Cléopâtre.
 Cornélie.
 Correfus.
 Danaïdes.
 Edouard.
 Electre, de Crébillon.
 Electre, de Longepierre.
 Erigone.
 Esther.
 Esther, de Racine.
 Gabinie.
 Geta.
 Germanicus.
 Habis.
 Hector, Tragédie.
 Héraclius.
 Hercule.
 Herode, de l'Abbé Nadal.
 Horaces.

7
 Idomenée.
 Iphigénie.
 Joseph, Tragédie.
 Judith.
 Machabées(les), de la Mothe.
 Mahomet second.
 Mariamne, de Tristan.
 Marie Stuart.
 Méléagre.
 Menzikof, Tragédie.
 Mithridate.
 Oreste & Pilade.
 Phaëton.
 Philobonfit, Tragédie.
 Penelope.
 Polieucte.
 Polixene.
 Pirrus de Crébillon.
 Pertharide.
 Phédre & Hippolite.
 Penthée.
 Rhadamiste & Zénobie.
 Saül, Tragédie.
 Scevole.
 Semiramis, de Crébillon.
 Silvie, Tragédie.
 Soliman.
 Sophronisme.
 S. Genest.
 Theglis.
 Thésée.
 Tibere.
 Théodat.
 Thébaïde.
 Thomyris.
 Thémistocle.
 Théodore.
 Toison d'or.
 Venus & Adonis.
 Vorceste, ou la Vengeance.
 Virginie.
 Xercès, de Crébillon.
 Zaïde.

Comédies qui se vendent séparément.

A Lcibiade.
 Amans magnifiques.
 Amant Amante.

- Amant déguisé.
 Amazones modernes.
 Amour Medecin.
 Amour Diable,
 Amour Castillan.
 Amour vengé.
 Andrienne.
 Après-dîné des Dames.
 Arlequin Comédien.
 Arlequin ravisseur d'Europe.
 Attendez-moi sous l'orme.
 Aveugle clair-voyant.
 Les Acteurs déplacés ou l'A-
 mant Comédien.
 Aventures de nuit.
 Bal (le).
 Bal d'Auteuil.
 Ballet des vingt quatre heures
 Baron d'Albierak.
 Basile & Quitrie.
 Belphegor.
 Bon Soldat (le).
 Capricieux.
 Cartouche.
 Chasse du cerf.
 Cocher, Comédie.
 Comtesse de Scarbagnas.
 Coquette.
 Comédie sans titre, ou Mer-
 cure Galand.
 Comédie du Comédien.
 Coupe enchantée.
 Cocu imaginaire.
 Crispin Médecin.
 Crispin Musicien.
 Crispin bel esprit.
 Charivari.
 Dames vengées.
 Danaé ou Jupiter.
 Deuil.
 Delie, Pastorale.
 Démocrite.
 Diable boiteux.
 Dépit Amoureux.
 Devinressé.
 Distrait.
 Dom Garcie de Navarre.
 Dom Bernard.
 Dom Sanchez d'Arragon.
 Eaux de Bourbon.
 Ecole des Filles.
 Ecole des peres.
 Ecole des Jaloux.
 Ecole des Maris.
 Enfans de Paris.
 Enlèvement.
 Epreuve réciproque.
 Esope à la Cour.
 Esope à la Ville.
 Esprit Follet.
 Etourdi ou le Contre-tems.
 Fâcheux (les).
 Faculté vengée.
 Famille extravagante.
 Famille.
 Faucon.
 Fausse antipathie.
 Faux indifférent.
 Feint Polonois.
 Femme, Fille & Veuve.
 Femmes sçavantes.
 Fêes du Cours.
 Festin de Pierre.
 Fleuve d'oubli.
 Foire saint Laurent.
 Foire de Bezon.
 Foire S. Germain.
 Foire d'Hambourg.
 Foies amoureuses.
 Folle Gageure.
 Francs-Maçons.
 François à Francfort.
 Françoisse Italienne.
 Fragmens de Moliere.
 Freres Gemeaux, ou les
 menteurs.
 Galand Coureur.
 Galand Jardinier.
 Grande Métamorphose.
 Griselde.
 Homme à bonne fortune.
 Improptu de Versailles.
 Improptu de la Folie.
 Improptu de Surenne.
 Italien marié à Paris.
 Joueur, de Renard.
 Jaloux invisible.
 Jeux Olympiques.

Je vous prends sans verd.
 Le Complaisant.
 La Mere Coquette.
 La Loterie.
 Le Mari retrouvé.
 Le Naufrage.
 Le Nouveau Monde.
 La Nouveauté.
 Le Porteur d'eau.
 Le Temple de la Paresse.
 Les trois Orontes.
 Légataire universel.
 Malade imaginaire.
 Mauvais Ménage.
 Médecin volant.
 Médée & Jason, Parodie.
 Méricerte.
 Menechmes.
 Merlin Dragon.
 Métamorphoses amoureuses.
 Metempsicose.
 Momus Fabuliste.
 Moliere, Comédie.
 Mort vivant.
 Nobles de Province.
 Opérateur Barry.
 Paniers. (les).
 Parisien.
 Pédant joué.
 Philanthrope.
 Philocle & Thelesote.

9 Plaisirs de l'Isle enchantée.
 Plaideurs.
 Plutus.
 Poisson Comédien.
 Portrait.
 Pourceaugnac.
 Précieuses ridicules.
 Proverbes.
 Psiché.
 Rendez-vous.
 Retour imprévu.
 Roi de Cocagne.
 Rue Merciere.
 Rencontre imprévue.
 Rival de lui-même.
 Rival supposé.
 Sicilien.
 Souffleurs.
 Soupé mal aprêté.
 Souhairs.
 Sylla, Pièce Dramatique.
 Trahison punie.
 Thrasibule, Tragi-comédie.
 Triomphe du tems.
 Trois Cousines.
 Trois Garçons.
 Turcaret.
 Venceslas.
 Vendanges de Surenné.
 Vendanges d'Anieres.
 Visionnaires.

*On trouve chez le même Libraire un assortiment
 général de tous les Théâtres & Pièces détachées, tant
 anciennes que nouvelles, avec leurs Divertissemens,
 & plusieurs Livres d'Assortimens, anciens & nou-
 veaux, tant de Paris que des Pays Etrangers.*

Il se vend aussi chez le même Libraire plusieurs Divertissemens des Pièces de Théâtre & la Musique relative aux Pièces de Théâtre ; S Ç A V O I R.

- L'**Amusement des Dames , ou Recueil de Menuets , Contre-Danses , Vaudevilles , Rondes de Table , 10 parties , 1 vol. *in-8.* 12 l.
- La Toilette de Venus dressée par l'Amour , contenant des Menuets , Contre-Danses , Vaudevilles , 10 parties , 1 vol. *in-8.* 12 l.
- Le passe-tems agréable & divertissant , Vaudevilles , Rondes de Table , Duo , Brunettes & autres , 10 parties , 1 vol. *in-8.* 12 l.
- Les Desserts des petits Soupers de Madame de. . . 10 parties , 1 vol. *in-8.* 12 l.
- L'année Musicale , contenant un Recueil de jolis airs , parodiés , en 20 parties formant 2 vol. *in-8.* 24 l.
- Les Thémiréides , ou Recueil d'Airs à Thémire , 3 parties , par M. l'Abbé de l'Attaignant. 3 l. 12 s.
- Amusemens champêtres , ou les Aventures de Cythère , Chançons nouvelles à danser , une part. 1 l. 4 s.
- Recueils des Menuets , Contre-Danses & Vaudevilles chantés aux Comédies Françoisé & Italienne , 13 parties. 15 l. 12 s.
- Recueils d'Airs & Menuets , Contre-Danses , Parodies chantées sur les Théâtres de l'Académie Royale de Musique , & de l'Opera-Comique , 14 parties. 16 l. 16 s.
- Le Troque , Parodie des Troqueurs , avec toute la Musique , 3 l. 12 s.
- Fables en Vaudevilles , par M. l'Abbé de la Chassagne , 1 l. 4 s.
- Menuets nouveaux en Concerto , Contre-Danses , 4 parties. 4 l. 16 s.
- Les Loix de l'Amour , ou Recueil de differens Airs , 3 parties. 3 l. 12 s.
- Choix de differens morceaux de Musique , 2 parties. 2 l. 8 s.
- Cela forme 10 volumes , qui se vendent douze liv. le volume , & le cahier vingt-quatre sols , le tout se vend séparément.

Comme le Public a beaucoup approuvé ces Recueils , l'Editeur a entrepris de les continuer & de lui donner ce qu'il y a de meilleur & de plus amusant. On voit d'ailleurs qu'ils sont d'une ressource infinie pour les Etrangers & pour ceux qui jouent des Instrumens , puisqu'ils renferment les Airs les plus jolis & les plus propres à former les jeunes Gens , & les perfectionner dans la Musique , & sont très-utiles à toutes les Sociétés qui veulent jouer la Comédie , tant à Paris qu'en Province,

Livres imprimés depuis 1757, jusqu'à présent.

A BRE'GE' Chronologique de l'Histoire d'Espagne depuis sa fondation jusqu'à présent. *in-12.* 4 vol. sous presse.
Aventures Portugaises, ou Démêlés d'un célèbre Auteur, *in-2.* 2 parties. 2 liv.

B Agatelles Galantes, ou les Tributs de l'amour & de l'amitié, *in-12.* 1757. 2 l.

Bibliothèque amusante & instructive contenant des Anecdotes intéressantes & des Histoires curieuses, &c. *in-12* 3 vol. 7 l. 10 f.

Boca, ou la Vertu récompensée, *in-12.* broché. 1 l. 10 f.

C ollection historique, contenant l'expédition du Prétendant en Ecosse, les Sièges de Pondichéry & de Madras, *in-12.* 2 l. 10 f.

Les choses comme elles vont, & comme on les pense, *in-8.* 2 l. 10 f.

Conciliateur (le) ou la Noblesse commerçante & militaire, broché. 1 l. 4 f.

D ictionnaire généalogique, chronologique, héraldique, & historique, contenant l'origine & l'état actuel de toutes les Maisons de France, & des principales de l'Europe, &c. 3. vol. *in-8.* 15 l.

Le Supplément du même Dictionnaire est sous presse.

Dictionnaire Militaire, nouvelle édition, sous presse, 3 vol. *in-8.*

Discours politique sur le Commerce des Anglois au Portugal, 2 l.

E Ssais historiques sur Paris, par M. de Saintfoix, les trois parties ensemble 4 l. 10 f. la quatrième & dernière sous presse. 1 l. 16 f.

Esprit de l'Abbé Desfontaines, contenant les Jugemens sur quelques Ouvrages tant anciens que modernes, par M. l'Abbé de la Porte. *in-12.* 4 vol. 1758. 12 l.

Eloge de la Folie, nouvelle édition, belles fig. *in-12.* 3 l.

Essai sur l'Architecture moderne, par le Pere Laugier, nouvelle édition augmentée, avec un Dictionnaire des termes & des figures qui en facilitent l'explication, *in-8.* 3 l.

Etrennes de la . Jean (les) revûes corrigées & augmentées : avec les Ecosseuses, ou les Œufs de Pâques, *in-12.* 2 parties. broché 2 l. 8 f.

F rance littéraire (la), ou les beaux Arts, contenant les noms & Ouvrages de tous les Auteurs François qui vivent actuellement en France, broché. 3 l.

La même pour 1757, broché. 2 l. 10 f.

H istoire des conjurations, conspirations & révolutions de l'Univers, *in-12.* 8 vol. 20 l.

Les 2 derniers volumes sont sous presse.

Histoire du Théâtre de l'Académie Royale de Musique en France, depuis son établissement jusqu'à présent, nouvelle édition considérablement augmentée. 1 vol *in-8.* 5 l.

- H**istoire de Charles XII. Roi de Suede , par M. de Voltaire ; nouvelle édition. 2 l. 10 f.
- H**istoires édifiantes , pour servir de lecture aux jeunes Demoiselles , *in-12.* par M. Duché , nouvelle édition considérablement augmentée. 2 l. 10 f.
- H**istoire intéressante , ou la Relation exacte des Guerres du Nord & de Hongrie , au commencement de ce siècle , publiée par M. Freron , 2 parties , *in-12.* 3 l.
- I**ntérêts (les) de la France mal entendus , dans la Population , l'Agriculture , le Commerce , la Marine & l'Industrie . 3 vol. *in-12.* 9 l.
- L**ettres de Madame du Moutier à la Marquise sa fille avec les réponses *in-12.* 2 l. 10 f.
- L**ettres a un Américain sur l'histoire générale du Cabinet du Roi , par M. de Buffon , *in-12.* 9 part. brochées. 13 l. 10 f.
- L**ettres sur l'Espagne , *in-12.* 2 l.
- L**oisirs philosophiques ; *in-12.* de M. de.... 1 l. 10 f.
- L**oisirs de Madame de Maintenon , ou ses conversations avec les Demoiselles de Saint Cyr , *in-12.* 2 l. 10 f.
- L**e développement & défense du Systême de la Noblesse commerçante , 2 parties 3 l.
- O**rigine du mal , dédiée à Monseigneur le Dauphin , 2 parties *in-11.* 1758. 3 l.
- P**oësies de M. l'Abbé de l'Attaignant , sous le titre de Pièces dérobées à un ami , avec les airs notés , *in-12.* 4 vol. 1758. 12 l.
- P**orte-feuille secret (le) , de MM. de Voltaire & de Fontenelle , 2 vol. *in-12.* 5 l.
- P**rojet des Embellissemens de la Ville & Faubourgs de Paris , 3 parties brochées. 3 l. 12 f.
- P**asse-tems poétique , historique & critique de MM. de Malherbe & Perrault de la Martinière , *in-12.* 2 vol. 5 l.
- R**oman politique sur l'état présent des affaires de l'Amérique , sur les moyens d'établir une paix solide & durable dans les Colonies , & la liberté générale du Commerce. 3 l.
- R**evue (la) des Feuilles de M. Freron , ou Lettres à Madame.... suivies de l'analyse de quelques bons ouvrages Philosophiques. *in-12.* 3 l.
- R**ecueil des Antiquités Grecques & Romaines , Etrusques & Gauloises , représentées par un grand nombre de planches gravées en taille douce , par M. le Comte de Caylus , *in-4.* 2 vol. 48 l.
- S**pectacles de Paris , septième partie brochée. 1758 1 l. 4 f.
- T**ableau de l'Empire Ottoman , où l'on trouve tout ce qui concerne la Religion , la Milice , le Gouvernement Civil & dignités de l'Empire , par M. l'Abbé de la Porte. 2 l. 10

LA FORCE DU NATUREL, COMÉDIE¹

Par M. NERICAULT DESTOUCHES ;
de l'Académie Française.

Représentée pour la première fois par les
Comédiens ordinaires du Roi , le 11
Février 1750.

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.
Chassez le naturel , il revient au galop.

Le prix est de 30 sols.



A P A R I S ;

Chez PRAULT pere , Quai de Gêvres , au Paradis ;

M. D C C. L.

Avec Approbation & Privilège du Roi ;





A

MONSEIGNEUR

LE MARQUIS

DE PUYZIEULX,

MINISTRE ET SECRETAIRE

d'État, Chevalier des Ordres
du Roi, &c. &c.



MONSEIGNEUR,

*Rien n'est si profondément gravé dans
ma mémoire & dans mon cœur, que les*

EPISTRE.

bienfaits dont je suis redevable à votre illustre Famille. A peine avois-je atteint l'âge de dix-neuf ans , lorsque feu M. le Marquis de Puyzieulx votre oncle , si célèbre par ses longues & heureuses Négociations , daigna m'initier dans les secretes fonctions de son ministere , & m'instruire des moyens d'y participer sous ses ordres. J'eus le bonheur , pendant sept années entieres , de profiter des leçons d'un si grand maître , qui , ne se bornant à éclairer mon esprit , daigna prendre le soin de former mon cœur , & de le remplir de ces nobles principes d'honneur & de vertu , qui ont toujours brillé dans votre Maison. Je lui dois même , & à toutes les personnes qui la composoient alors , la louable ambition de tenir quelque rang dans la république des Lettres : & je fais gloire de dire que , si j'ai eu quelque succès , & comme négociateur , & comme Auteur dramatique , c'est principalement à leurs instructions que j'en suis redevable. Je me fis un devoir & un honneur d'en informer le Public , lorsque je mis au jour le Curieux impertinent. Ce fut la premiere de mes Comédies , & pour

É P I S T R E.

moi la première occasion de signaler ma reconnaissance. Je pris la liberté de dédier cette Pièce à M. le Marquis de Puyzieulx mon bienfaiteur, & j'ai le bonheur d'orner aujourd'hui de votre nom, MONSEIGNEUR, de ce nom qui m'est & me sera toujours si précieux, un Ouvrage que toutes les instances de mes amis n'auroient pû tirer de mes mains, si je n'avois pas conçu l'espérance de le faire paroître sous vos auspices. C'est un des derniers fruits de mes amusemens & de mon loisir. Heureusement il a paru sur la Scène avec quelque éclat, après avoir essuyé les dégoûts d'une censure précipitée. Le Public, ou plus équitable, ou plus indulgent, a pris ma vieille Muse sous sa protection, & l'a sauvée du cruel affront qu'on lui préparoit. Elle attend de vous, MONSEIGNEUR, ou la même justice, ou la même indulgence. Eh, quelle protection plus déclarée que la vôtre peut-elle espérer? J'ose donc y recourir avec toute la confiance que je dois avoir en vos bontés, & vous témoigner en même temps, si cela m'est possible, toute la joie dont mon cœur s'est senti pénétré, lorsque je vous ai vu suivre

É P I S T R E.

*avec tant de gloire & d'applaudissemens ,
les traces & les exemples de vos Ayeux ,
qui depuis plusieurs siècles s'étoient rendus si
célèbres. Le poste glorieux où votre probité
& vos services vous ont élevé , fut autrefois
confié par LOUIS LE JUSTE
au Marquis de PUYZIEULX , digne fils
du CHANCELLIER DE SILLERY l'un de
vos Ancêtres ; & vous a mis en état de
soutenir tout l'éclat dont ces grands Hom-
mes ont orné votre nom. Permettez donc ,
MONSEIGNEUR , qu'en vous dédiant cet
Ouvrage , je vous rende un hommage pu-
blic ; que je vous supplie de m'honorer tou-
jours de votre bienveillance & de votre
protection , & que je vous renouvelle les
assurances du profond respect avec lequel
je suis ,*

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-
obeissant serviteur ,
DESTOUCHES.

P R É F A C E.



O I C I une Comédie que mes intimes amis, & les excellens Acteurs qui l'ont représentée, ont tirée malgré moi de mon cabinet, où je la tenois renfermée, avec quelques autres Ouvrages de ce genre, composés de temps en temps pour égayer ma solitude. Je ne songeois qu'à m'amuser moi-même ; c'étoit mon unique objet, j'ose le protester, & depuis bien des années je n'avois plus l'ambition de hazarder mes Comédies sur la Scène. Enfin, après une longue résistance, j'ai cédé aux plus vives sollicitations, & peu s'en est fallu que je ne m'en sois repenti. L'Envie, par d'opiniâtres & d'indécentes manœuvres, a tout tenté pour me punir de ma complaisance. Mais le Public, indigné contre elle, a pris ma Comédie sous sa protection, & l'a soutenue au milieu de l'orage. Qu'il me permette donc de lui en témoigner ma vive & respectueuse reconnoissance. Ses bontés pour moi me font plus d'honneur, qu'un succès qui ne m'auroit point été disputé, & raniment le desir que j'ai toujours eu de lui plaire. J'aurois peut-être encore la foiblesse d'y succomber ; mais le danger auquel je viens d'échapper, redouble ma timidité. Il n'est permis qu'à la jeunesse d'être ambitieuse & té-

P R E' F A C E.

méraire. La fortune se plaît autant à la favoriser , qu'à dégrader ses vieux courtisans , s'ils n'ont pas la prudence de sortir de la carrière , lorsqu'ils doivent sentir que leurs forces s'épuisent.

Quoique je ne doute point que la même caballe qui s'est si vivement & si vainement agitée , pour faire échouer cette Comédie sur le théâtre , ne renouvelle ses efforts pour en dégoûter les Lecteurs , j'espère de ceux-ci plus d'indulgence encore qu'aux Représentations , parce qu'ils pourront juger de mon Ouvrage sans être distraits , par tous les artifices que des gens appostés ont mis en usage , pour détourner & fatiguer l'attention des Spectateurs , principalement aux endroits qui rendoient l'intérêt plus vif , & qui pouvoient arriver jusqu'au cœur ; car la caballe étoit bien instruite. Mais le Cabinet est un tribunal infailible , où ni amis , ni ennemis n'ont aucune influence. L'équité seule y préside : c'est d'elle seule que j'ose espérer la confirmation de mon succès.

Ce n'est pas que j'aye la témérité de présumer que cette Pièce soit à l'abri de toute censure ; je ne sai que trop qu'on en peut faire une très-bonne critique. Et quel est , quel fut & quel sera jamais l'Ouvrage exempt de défauts ? L'Ouvrage qui en a le moins est le meilleur. Moins de défauts que de beautés , c'est l'unique gloire où tout Auteur doit aspirer. L'esprit humain ne peut , sans témérité , prétendre à la

P R E F A C E.

perfection , & je m'en crois plus éloigné qu'aucun autre.

Si quelque réflexion peut m'être favorable auprès des Spectateurs & des Lecteurs, c'est que j'ai toujours ambitionné de leur être utile en les amusant. Bien-loin d'avoir jamais profitué mon foible génie, au desir indiscret de leur plaire aux dépens des bonnes mœurs ; j'ai toujours cherché l'art de rendre la Comédie un spectacle digne des honnêtes gens. J'ai fait tous les efforts dont j'étois capable, pour prêter quelque agrément à l'austère morale, mais me souvenant toujours qu'elle n'étoit goûtée, que lorsqu'elle sortoit nécessairement du sujet, & qu'elle n'étoit point un ornement superflu, qui ne peut produire que l'impatience & l'ennui.

Car il ne suffit pas de faire des portraits odieux ou ridicules, & d'en prendre occasion de moraliser, il faut que le sujet & les caracteres des personnages, fassent naître imperceptiblement cette occasion, & que l'art sache si bien ménager l'amour propre, qu'il ne lui donne pas un juste sujet de se révolter, quand on paroît l'attaquer trop ouvertement, & de dessein prémédité.

De tout ce que je viens de dire, il résulte une vérité constante, que je puis soutenir contre les plus sévères ennemis des Spectacles ; c'est que la Comédie loin d'être aussi dangereuse qu'ils se l'imaginent, est capable de les

P R E F A C E.

corriger eux-mêmes de leur injuste préjugé ; lorsqu'elle suit inviolablement son premier objet. Car enfin quel est-il , ou quel doit-il être ? De corriger les mœurs. Mais c'est en faisant rire qu'elle donne des leçons. Est-ce là le moyen d'instruire ? Sans doute ; & rien ne doit empêcher de croire qu'une saine morale , débitée avec enjouement , peut produire un effet aussi salutaire , que celle qui prend un air sévère & un ton sérieux. Pour rendre l'homme meilleur & plus sage , qu'importe de quel moyen on se serve , pourvû qu'il soit innocent & utile ?

J'avoue que la Comédie peut corrompre les mœurs , quand sa gayeté dégénere en licence , ce qui ne lui est arrivé que trop souvent. Mais il ne faut s'en prendre qu'aux Auteurs dangereux , qui lui font perdre son objet de vûe , pour rendre son enjouement pernicieux ; c'est contre eux que la vertu doit sévir , & non contre un art qui peut contribuer innocemment à combattre le vice & le ridicule. Pour moi , je ne l'ai jamais étudié ni pratiqué qu'à ce dessein ; & je ne pourrai jamais croire qu'une pure & saine morale , modérément assaisonnée de bonnes plaisanteries , ou de quelques traits délicatement caustiques , puisse être condamnée par des Juges équitables , qui auront approfondi cette question , sans avoir égard à leurs préjugés.

Je ne dois point finir cette Préface , qui , peut-être , n'est déjà que trop longue , sans

P R E F A C E.

avertir le Public qu'en faisant imprimer cette Pièce, j'y ai rétabli quelques endroits que j'avois cru devoir sacrifier à l'impatience des Spectateurs. Ce n'est ni pour la contredire, ni pour la blâmer, que j'ose revendiquer ces vers retranchés; mais je ne puis m'empêcher de croire qu'ils n'ennuieront point à la lecture; c'est une épreuve que j'ai faite depuis long-temps. J'étois jaloux principalement de l'éloge que le Marquis fait de son épouse, pour corriger sa fille par un exemple présent. J'avoue qu'un mari qui donne tant de louanges à sa femme, peut aujourd'hui paroître un peu ridicule. Mais qui sait si ce nouveau phénomène n'aura pas son utilité, & s'il n'est pas permis, pour l'avantage du Public, d'imiter quelquefois le grand Corneille, en peignant les hommes, non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils doivent être? Je me flatte qu'on voudra bien, en ce cas-ci du moins, me permettre cette liberté; & si on la condamne, je n'en rougirai point. Est-ce moi qui dois avoir honte, de ce que la peinture des mœurs de nos peres, est devenue fastidieuse?

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier
une Comédie , qui a pour titre : *La Force du
Naturel* , & je crois que le Public lira avec plaisir ce
nouvel ouvrage d'un Auteur qu'il a toujours honoré
d'une estime particuliere. Ce 3 Mars 1750.

CREBILLON.

Le Privilège est aux Oeuvres de M. Desfouches.

Fautes à corriger.

Page 4. de la Préface , ligne 19 sur eux que la vertu
doit sévir , & non sur un art , lisez contre eux
que la vertu doit sévir , & non contre un art.

Page 32. Vers 16. Et tout supputé , lisez Et tout bien
supputé.

Page 33. au premier Vers de la Scène II. ôtez ce qui suit ;
Je n'ose me flatter , & commencez la Scène par
ces mots , Ah , ah ! &c.

Page 35. ligne 26. Est un corps sans ame , lisez Est
un beau corps sans ame.

Page 45. ligne 2. tous mes efforts , lisez tout mon
effort.

Page 115. ligne 25. Et puisque tu n'as pû , lisez
Puisque tu n'as pas pû.

LA FORCE
DU NATUREL,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES, ET EN VERS.

A C T E U R S.

LE MARQUIS D'ORONVILLE.

LA MARQUISE.

JULIE, crue fille du marquis.

MATHURINE, fermière d'Oronville.

BABET, crue fille de Mathurine.

LE COMTE D'ORONVILLE, parent du marquis.

GUÉRAULT, intendant du marquis.

LISETTE, femme-de-chambre de la marquise.

LOUISON, femme-de-chambre de Julie.

UN LAQUAIS.

La scène est à Paris, chez le marquis.



LA FORCE DU NATUREL. COMÉDIE.

ACTE PREMIER. SCENE PREMIERE.

LISETTE, LOUISON.

LISETTE à Louison qui entre après elle.

LOUISON!

LOUISON.

Quoi, ma chere?

LISETTE.

Où peut être Julie?

LOUISON.

Elle est dans le jardin ; elle aime à la folie

A ij

4 LA FORCE DU NATUREL;

Le grand air, la verdure, & les lieux écartés.
Toujours sombre, rêveuse.

L I S E T T E.

Et brutale.

L O U I S O N

Ecoutez;

Vous n'avez pas grand tort de parler ainsi d'elle.
Elle a l'esprit brillant, elle est jeune, assez belle;
Mais ses tons, ses façons, soutiennent mal son rang :
Et je ne comprends pas, qu'étant d'un si beau sang,
Elle ait l'humeur si dure, & si peu revenante.

L I S E T T E.

A polir son esprit, Madame se tourmente;
Mais elle a beau prêcher, ses soins n'ont nul effet.

L O U I S O N,

Monsieur fait-il cela?

L I S E T T E.

Pas encor tout-à-fait.

On tâche à lui cacher les défauts de sa fille.
Comme il n'a plus de fils, cette noble famille
Est réduite à Julie, en qui je ne vois rien
Qui soit digne d'un sort aussi beau que le sien.
Mais, dites-moi, ma chère, aime-t-elle le Comte?

L O U I S O N.

J'ai tout lieu d'en douter; & quelquefois j'ai honte
Du peu d'égards qu'elle a pour ce jeune seigneur,
Tout aimable qu'il est.

L I S E T T E.

Auroit-elle le cœur

COMÉDIE

Prévenu pour quelqu'autre ?

LOUISON.

Elle ne voit personne ;

Que l'intendant.

LISETTE.

Guérault ?

LOUISON.

Guérault ; & je m'étonne

De leur intelligence. Ils se parlent souvent.

LISETTE.

C'est qu'elle aime à causer. Elle sort du couvent ;

Avec d'honnêtes gens elle est embarrassée ;

Plus libre avec Guérault...

LOUISON.

Hum ! J'ai dans la pensée

Qu'elle a du goût pour lui.

LISETTE.

Fi ! Je ne le crois pas ;

LOUISON.

Mais enfin...

LISETTE.

Il faudroit qu'elle eût le cœur bien bas ;

LOUISON.

C'est le seul cependant qui la rend moins farouche ;

Et qui tire des mots gracieux de sa bouche.

LISETTE.

Mais oui ; je me rappelle...

LOUISON.

Oh ! Je les épierai ;

A iij

6 LA FORCE DU NATUREL,

Et, si le fait est vrai, je le découvrirai.

L I S E T T E.

Vous êtes bien maligne !

L O U I S O N.

Eh, ne taxons personne.

Vous qui me critiquez, vous n'êtes pas trop bonne.

L I S E T T E.

Je ne m'en pique pas ; mais, du moins, je ne croi
Que sur de bons témoins, ou sur ce que je voi.

L O U I S O N.

Vous passez cependant pour être soupçonneuse.

L I S E T T E.

C'est mon foible, il est vrai.

L O U I S O N.

Moi, je suis curieuse ;

Et je me satisfais ; car l'adresse est mon fort.

L I S E T T E.

Julie aimer Guérault ! Ou vous lui faites tort ;
Ou sa foiblesse iroit jusqu'à l'extravagance.

L O U I S O N.

Elle se sent si peu de sa haute naissance ;
Que ce ne seroit pas un trait si merveilleux.

L I S E T T E.

Il est vrai que Guérault est un présomptueux.

L O U I S O N.

Un insolent.

L I S E T T E.

Un fat.

COMÉDIE.

2

LOUISON.

Un fou qui croit qu'on l'aime
Si-tôt qu'on l'envisage.

LISETTE.

Ah ! Le voici lui-même.

Au bruit de son éloge, il vient fort à propos.

LOUISON.

Oui. N'en auroit-il point entendu quelques mots ?
Qu'il a l'air agité !

LISETTE.

Mais c'est ce qui me semble !

Il est pâle, défait, & l'on diroit qu'il tremble.

LOUISON.

Au moins, sur mes soupçons, gardez bien le secret.

LISETTE.

Ne craignez de ma part aucun mot indiscret.

SCENE II.

GUÉRAULT, LISETTE, LOUISON.

LISETTE.

C'Est vous, Monsieur Guérault ?

GUÉRAULT.

Eh, oui, c'est moi, ma bonne.

LISETTE.

Vous êtes bien rêveur !

A iii]

8 LA FORCE DU NATUREL ;

GUÉRAULT *à part.*

Est-ce qu'elle en soupçonne
Le sujet ? Que je crains son esprit pénétrant !

LOUISON.

Regardez-nous du moins. Votre air indifférent
Nous offense.

GUÉRAULT.

Eh , morbleu , laissez-moi , je vous prie ;
Je ne suis point en train d'entendre raillerie.

L I S E T T E .

Nous nous flattons qu'un jour vous aurez le loisir
De nous parler. Adieu.

[Elles sortent en faisant des révérences.]

GUÉRAULT.

Vous me faites plaisir.

LOUISON.

Comptez sur nos respects.

[Elles l'impatientent à force de révérences.]

S C E N E I I I .

GUÉRAULT *seul.*

B On couple de femelles !
Dans toute la maison je ne crains rien tant qu'elles :
Mais aujourd'hui , sur-tout , elles me font trembler .
Je crois que tout m'observe , & que tout va parler .

COMÉDIE.

Comment devant Monsieur oserai-je paroître ?
Qu'ai-je fait ? Epouser la fille de mon maître !
Par un lien secret , téméraire , imprudent ,
J'ai donc pû l'allier à son cher intendant !
Sa fille l'a voulu , pouvois-je m'en défendre ?
Ah ! Que je payerai cher l'honneur d'être son gendre ,
S'il apprend le mystère , avant qu'un prompt départ
Nous ait mis à couvert ! Que je cours grand hasard
D'expier en public un crime impardonnable
Chez des gens d'un grand nom , & d'un rang respectable !

Moi gendre d'un marquis ! On est bien malheureux
D'avoir trop de mérite ! Où fuirons-nous tous deux
Ma folle épouse & moi ? Quelle retraite obscure
Pourra nous préserver de sinistre aventure ?

SCENE IV.

JULIE, GUÉRAULT.

JULIE.

Comment ? Tout seul ici ? Je crois que vous rê-
viez.

GUÉRAULT.

Oui. Je révois qu'enfin nous voilà mariés.

JULIE.

Vous en repentez-vous ?

10 LA FORCE DU NATUREL ;
GUÉRAULT.

Je suis comblé de gloire,

Mais que deviendrons-nous , si l'on fait notre histoire ?

JULIE.

Comment la sauroit-on ? Il étoit si matin
Lorsque , pour m'échaper , j'ai gagné le jardin ;
Que tout dormoit céans. Tout y dormoit encore,
Lorsque je suis rentrée au lever de l'aurore ;
Et je suis parvenue à mon appartement
Avec tant de bonheur , & si secrètement ,
Que ma femme-de-chambre ignore ma sortie.
Nous ne pouvions pas mieux faire notre partie.
Nous n'avons pour témoins , que ton frere & ta sœur,
Et que ton vieux parent , qui de notre bonheur
Ne révéleront pas le dangereux mystere ;
Ils sont intéressés comme nous à se taire ;
Avec nous ils fuiront au Pais étranger ,
Et notre prompt départ nous sauve de danger.
Ils vont nous préparer une sûre retraite.
Notre félicité sera bientôt parfaite.

GUÉRAULT.

Mais ils ne seront prêts que dans six ou sept jours.
Je suis épouvanté du péril que je cours ;
Car ce terme est bien long.

JULIE.

Mais je cours , de me semble ;
Même danger que vous ; cependant ...

GUÉRAULT.

Si je tremble ;

C'est beaucoup moins pour moi que pour vous. Votre
humeur

Impatiente & brusque , à présent me fait peur :
Vous êtes trop sincère , & parfois indiscrete.

JULIE.

Le péril où je suis me rendra plus secrette.

GUÉRAULT.

Ménagez votre mere.

JULIE.

Elle ne m'aime point ;

Ni mon pere non plus.

GUÉRAULT.

Ils ont tort en ce point.

Mais je pense qu'au fond c'est un peu votre faute.

Madame dit souvent que vous êtes trop haute ,

Que vous ne lui marquez aucun attachement.

JULIE.

Elle me contredit , me gronde à tout moment ;

Comme je goûte peu sa prudente morale ,

Dieu fait de quels beaux noms sa bouche me régale ;

Mon pere , toujours grave & toujours sérieux ,

Ne m'honore jamais d'un regard gracieux ;

Quand il me dit un mot , c'est d'un ton fier & rude ;

Servantes & valets , tous prennent l'habitude

De me contrecarer , d'oser trouver mauvais

Et tout ce que je dis , & tout ce que je fais.

Par tout le monde ici je me vois maltraitée ;

Et vous êtes le seul qui m'ayez respectée ,

12 LA FORCE DU NATUREL ;

Aussi m'avez-vous plû. Vous voilà mon époux ;
Et je veux me venger en fuyant avec vous ;
D'autant plus , qu'on prétend que j'épouse un jeune
homme

Doucereux courtisan , dont l'air poli m'affomme ;
Qui , loin de m'amuser , me fait mourir d'ennui
Par ses tendres sermons tout aussi plats que lui.
Je le brusque sans cesse , au lieu de lui complaire ;
Et ce procédé-là me brouille avec ma mere.
On me gronde pour lui ; mais , dès que je le voi ,
J'en use à son égard comme on fait avec moi :
S'il me pique souvent , il sent la repartie.

GUÉRAULT.

Vous ne lui témoignez que trop d'antipathie.
Mais , pendant quelques jours , traitez-le poliment.
Pour ôter tout soupçon de notre engagement ,
Je vais feindre d'aimer une jeune innocente ,
Qu'à propos pour cela le hazard me présente ;
Notre fermiere ici doit l'amener tantôt :
C'est sa mere , elle est riche.

JULIE.

Oui. Mais , Monsieur Guérault ;
Cette fille est fort belle , à ce que j'entens dire.

GUÉRAULT.

Belle réflexion ! Elle me feroit rire
Si j'étois de sang froid. Mais je tremble de peur
Qu'on ne nous trouve ensemble. Au revoir. Quel
malheur !

Je ne puis échaper aux yeux de votre mere.

JULIE.

Oh! Je n'ai pas peur, moi. Sortez; laissez-moi faire;

SCENE V.

LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE.
Où cherchoit-il ici?

JULIE.

Je ne sai; mais je croi

Qu'il y cherchoit mon pere. Il n'a trouvé que moi;
Et s'en est retourné.

LA MARQUISE.

Toute la matinée,

Qu'avez-vous fait?

JULIE.

Eh, mais... Je me suis promené

Dans le jardin.

LA MARQUISE.

Pourquoi ne venir pas me voir

Tous les matins? C'est là votre premier devoir.

Rien ne peut vous contraindre à cette complaisance;

Et l'on doit peu compter sur votre obéissance,

En exigeant de vous une civilité.

JULIE.

Madame, c'est que j'aime à vivre en liberté.

14 LA FORCE DU NATUREL;

LA MARQUISE.

La liberté sied mal aux filles de votre âge.

JULIE.

Si les façons rendoient une fille plus sage...

LA MARQUISE.

Elles prouvent du moins que l'on fait obéir.

JULIE.

Mon humeur y répugne, & me les fait haïr.

LA MARQUISE.

Belle humeur !

JULIE.

Je croyois que mon pere & ma mere

Voudroient bien qu'avec eux je fusse familiere,

Et me dispenseroient d'un air trop circonspect.

LA MARQUISE.

Est-ce que l'amitié dispense du respect ?

Une fille bien née aisément s'humilie,

Ou, du moins, son humeur se contraint & se plie

En présence de ceux dont elle tient le jour ;

Mais leur bonté pour vous ne trouve aucun retour.

Loin de les en payer par la moindre caresse,

Vous êtes insensible à toute leur tendresse.

Votre grossiereté nous fatigue à mourir ;

Et sept ans de couvent, loin de vous en guérir,

Semblent avoir produit un effet tout contraire,

Jusqu'au point, que sans moi qui retiens votre
pere,

Il vous eût au couvent renvoyée aujourd'hui,

Parce que vous n'avez nulle amitié pour lui.

C O M É D I E. 15

Vous ne lui présentez qu'un air maussade & rude.
 On ne peut vous ôter la mauvaise habitude
 De brusquer tout le monde en des termes si bas,
 Que des gens du commun ne s'en serviroient pas.
 Vous démentez en tout une haute naissance.
 Nous méditons pour vous une illustre alliance;
 Et nous vous destinons un jeune homme charmant;
 A qui vous ne marquez que de l'éloignement :
 Loin de gagner son cœur, vous le glacez sans cesse ;
 En lui parlant toujours avec impolitesse.
 Sa naissance & son rang n'attirent nul égard ;
 A peine daignez-vous l'honorer d'un regard.
 D'où provient, dites-moi, cet étrange caprice,
 Et cette répugnance à lui rendre justice ?
 En quoi vous déplaît-il ? Ne me déguisez rien.

JULIE,

Ce que je vous dirai, c'est que son entretien
 M'ennuie.

LA MARQUISE.

Et pourquoi donc ?

JULIE.

Au lieu d'aimer, il prêche ;

Il prétend que je suis d'une humeur trop revêche ;
 Que je ne prens point l'air des filles de mon rang ;
 Que je suis trop unie ; & qu'un illustre sang
 Doit être soutenu par de belles manieres ,
 Qui donnent un air doux aux femmes les plus fieres :
 Que ma beauté sans grace est peu propre à toucher.
 Ensuite, il veut m'apprendre à parler, à marcher,

16 LA FORCE DU NATUREL,

A faire l'agréable , à ranger ma coëffure ,
Et, de la tête aux pieds , corriger ma figure :
Car , bien-loin de chercher à me complaire en tout ,
C'est moi , si je l'en crois , qui dois suivre son goût ,
Ses avis , ses leçons , dont il est si prodigue ,
Que je n'en saurois plus supporter la fatigue.
Est-ce ainsi qu'on inspire un tendre attachement ?
Tout franc , si ce sont là les façons d'un amant ,
J'étois bien dans l'erreur. Je croyois au contraire ;
Qu'il approuvoit , louoit , & ne cherchoit qu'à plaire ;
Mais celui qu'on me donne , au lieu de s'en piquer ,
Comme dans les Romans , je l'ai vû pratiquer
Et , comme , à mon avis , cela doit toujours être ,
Me gouverne d'avance , & prend des tons de maître.

LA MARQUISE.

Vous vous trompez , ma fille ; il veut vous réformer :
Plus il y fait d'effort , plus vous devez l'aimer.
Corriger nos défauts avec un soin extrême ,
C'est le plus sûr moyen de prouver qu'on nous aime ;

JULIE.

Oh ! Ce n'est pas par-là qu'on me gagne le cœur.
Quiconque veut m'aimer , doit aimer mon humeur.
Si le Comte me veut , il faut qu'on le prévienne
Que j'ai ma volonté , tout comme il a la sienne.

LA MARQUISE.

Quel esprit ! Quel travers ! Tenez-vous ce discours
Au comte d'Oronville ?

JULIE.

Oui , vraiment , tous les jours.
Comme

Comme il est pour m'avoir...

LA MARQUISE.

Pour m'avoir ! Le beau terme !

JULIE *d'un air impatient.*

Qu'il soit beau, qu'il soit laid...

LA MARQUISE.

D'un ton encor plus ferme.

JULIE.

Je voudrois bien parler en termes éloquens.

Puisque le Comte en moi trouve des airs choquans ;

Que ne s'attache-t-il à quelqu'autre personne ?

Je suis franche, il m'en blâme ; & moi , cela m'étonne.

Les cœurs les plus ouverts sont toujours les meilleurs :

S'il pense le contraire, il peut chercher ailleurs.

LA MARQUISE.

Ciel ! Est-ce là ma fille ? A seize ans ; à cet âge

Vous osez me tenir un si hardi langage ?

JULIE.

Vous dire ma pensée, est-ce vous offenser ?

LA MARQUISE.

Avant que de la dire, apprenez à penser.

JULIE.

Mais je crois penser juste.

LA MARQUISE.

Avec quelle arrogance

Elle soutient sa thèse ! Eh, quoi ? Votre naissance ;

Tous les soins que l'on prend pour vous former le cœur,

N'en pourront adoucir la dureré, l'aigreur ?

18 LA FORCE DU NATUREL ;

Quel naturel sauvage ! Etonnant caractère !
Du même sang que moi , fille d'un si bon pere ;
Ne respirez-vous donc que pour nous affliger ?
Par les plus sûrs moyens on veut vous corriger ;
Instruction , douceur , rigueur , rien ne vous change ;

JULIE.

Qu'ai-je donc , après tout , qui vous paroisse étrange ?
Parce que je suis vraie , & veux l'être toujours ;
Que je méprise l'art de farder les discours ;
Que je hais les façons ; & que , bien-loin de feindre ;
Avec qui que ce soit je ne puis me contraindre ;
Parce que je n'ai pas ce petit air coquet
Des femmes du bel air , & leur joli caquet ;
Et que j'ai le malheur , en mes simples manieres ,
De ne pas ressembler à tant de minaudieres ,
On ne voit rien en moi qui ne soit à blâmer ,
Et chacun , à l'envi , cherche à me réformer ?
Et moi , j'aimerois mieux vivre dans un village ,
Que dans votre beau monde , en un tel esclavage.

LA MARQUISE.

Le naturel me plaît tout aussi-bien qu'à vous ,
Pourvu qu'il soit poli , gracieux , tendre & doux.

JULIE.

Etre toujours sans fard , voilà ma politesse.

LA MARQUISE.

Le fard est moins choquant que votre air de rudesse ?
Tout le monde s'en plaint.

JULIE.

Et tout le monde a tort.

L A M A R Q U I S E.

Quoi , vous ne ferez pas sur vous le moindre effort ?

J U L I E.

Rien ne me coûte plus , que de me contrefaire.

L A M A R Q U I S E.

Ma fille , oubliez-vous que je suis votre mere ?

Que l'amour , le respect vous tiennent sous mes loix ?

J U L I E *lui faisant une courte révérence.*

Non , Madame ; je sai tout ce que je vous dois :

Mais , avec tout cela , je ne puis me refondre.

L A M A R Q U I S E.

Tout ce qu'elle me dit ne sert qu'à me confondre.

Vous avez de l'esprit , & des traits de beauté ,

De grands biens , un grand nom ; mais votre dureté ,

Votre humeur & vos tons , votre esprit inflexible ,

Vont former contre vous un préjugé terrible.

Vous ne voulez donc point vivre avec un époux ?

J U L I E *en souriant.*

Je ne dis pas cela.

L A M A R Q U I S E.

Comment le pourrez-vous ?

Il faudra donc changer d'humeur & de maniere ;

Pour les gens d'un haut rang vous êtes trop grossiere.

A la cour , à la ville on n'ose vous montrer ,

Quoiqu'aux plus hauts partis vous puissiez aspirer.

J U L I E.

Un homme de mon goût , au fond d'une province ,

De quelque rang qu'il fût , me plairoit mieux qu'un

prince.

20 LA FORCE DU NATUREL.

La campagne est pour moi plus belle que la Cour;
Et je voudrois pouvoir y fixer mon séjour.

LA MARQUISE.

Quelle bassesse d'ame ! Esprit gauche, indocile,
Que vous ressemblez mal au Marquis d'Oronville !
Il a perdu ses fils : Faut-il donc qu'aujourd'hui ,
Il ne nous reste rien qui soit digne de lui !
Il entre avec le Comte : au moins en sa présence
Imposez quelque gêne à votre suffisance.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,
JULIE, LE COMTE.

LE MARQUIS *au Comte.*

Venez mon cher cousin , il faut nous arranger,
Et conclure. Sans vous je serois en danger
De voir périr mon nom ; & je veux que ma fille
Fasse en vous épousant revivre ma famille,
Et vous mette en état de soutenir un nom
Qui depuis si long-temps s'est acquis du renom.

[*à la Marquise.*]

Eh bien, Madame, enfin en êtes-vous contente ?
La trouvez-vous plus douce , & plus obéissante ?

LA MARQUISE.

Tout ira bien , Monsieur.

COMÉDIE.

21

LE MARQUIS.

J'en suis ravi.

LA MARQUISE

Mes soins

Produiront leur effet. Je l'espère du moins.

LE MARQUIS.

A suivre vos leçons s'est-elle résolue ?

LA MARQUISE.

Je m'en flatte.

LE MARQUIS.

Ainsi donc notre affaire est conclue ;

Cher Comte : Vous serez mon unique héritier.

Ma fille, avec Monsieur je vais vous marier ;

Songez à mériter un homme de sa sorte :

C'est principalement à quoi je vous exhorte :

Il est de notre sang, il est de nos amis.

LA MARQUISE *au Marquis.*

Vous serez satisfait, je me le suis promis.

LE MARQUIS *à Julie.*

Pour vous dire en deux mots tout ce que je souhaite ;

Imitez votre mere, & vous serez parfaite.

LA MARQUISE *en souriant.*

Parfaite ! -

LE MARQUIS

Oui, Madame, & je vous le soutiens.

LA MARQUISE.

Ah ! Que vos sentimens sont différens des miens !

LE MARQUIS.

Vous avez tort. Depuis vingt ans de mariage,

22 LA FORCE DU NATUREL ;

Mon cœur à vos vertus rend un secret hommage ;
Avec beaucoup d'esprit vous n'avez point d'humeur ;
Rien ne sçauroit aigrir votre extrême douceur.
De mes égaremens bien loin d'être en colere ,
Vous n'avez point cessé de chercher à me plaire.
Par les plus tendres soins toujours me prévenir ,
Toujours vers la vertu me faire revenir.
Sans me rien reprocher , sans user d'autres armes ,
Que du plus tendre accueil , & toujours plein de
charmes ;
Voilà vos procédés à l'égard d'un Epoux
Qui ne doit désormais respirer que pour vous.
Puis-je vous en marquer trop de reconnoissance ?
LAMARQUISE *lui prenant la main d'un air attendri.*
Eh , Monsieur !

LE MARQUIS.

Vainement vous m'imposez silence ;
Je dois parler de vous comme j'ai fait ici.
Bel exemple , ma fille ! En agissant ainsi
Vous deviendrez aimable , & vous serez heureuse.
Car ce n'est pas assez que d'être vertueuse ,
La vertu la plus rare a besoin d'ornement ,
Et la douceur sur-tout , la pare infiniment.
M'entendez-vous , ma fille ?

JULIE.

Ah ! mon Pere , à merveille.

LE MARQUIS.

Fort bien ; mais ferez-vous ce que je vous conseille ?

JULIE *d'un air impatienté.*

Où ,

COMÉDIE.

23

LA MARQUISE.

Je vous le promets.

LE MARQUIS à *Julie*.

Prennez-y garde au moins.

LA MARQUISE.

Monsieur le Comte & moi nous mettons tous nos
soins

A purger son esprit de ce qu'il a de rude.

N'ayez plus sur cela la moindre inquiétude.

LE MARQUIS.

Sans adieu donc. Je sors & reviens à l'instant.

[à *Julie*.]

Ecoutez , profitez , & je serai content.

SCENE VII.

LA MARQUISE, JULIE,

LE COMTE.

LA MARQUISE à *Julie*.

Pour vous , vous le voyez , je me suis obligée ;
Ma promesse par vous doit être dégagee.

LE COMTE à *la Marquise*.

Vous venez toutes deux d'avoir un entretien,

Madame, espérez-vous ?

LA MARQUISE.

Oui , j'en augure bien.

24 LA FORCE DU NATUREL ;

Je l'ai déterminée à changer de langage,
D'humeur , & de façons. Elle est encore d'un âge
A perfectionner son esprit , sa raison.
Je viens de lui donner une utile leçon ;
Elle va vous prouver ainsi que je l'espère ,
Qu'elle veut se former un nouveau caractère.
Comte , votre intérêt est d'appuyer mes soins.
Je veux que vous puissiez lui parler sans témoins.
Expliquez-vous tous deux ; je pourrois la contraindre ,
Vous êtes prudent , sage , & je n'ai rien à craindre.

S C E N E V I I I .

JULIE , LE COMTE.

LE COMTE.

Vous voilà donc changée ?

JULIE.

Oh ! mon dieu , tout-à-fait.

LE COMTE.

Tout de bon ?

JULIE *souriant*.

Tout de bon.

LE COMTE.

Il faut en voir l'effet.

JULIE.

Voyez , voyez.

LE COMTE.

LE COMTE.

Je fais que vous êtes sincère.

JULIE.

Quelquefois un peu trop, & jusqu'à vous déplaire.

LE COMTE.

Il est vrai: Car souvent cette sincérité

Est beaucoup plus humeur qu'exacte vérité.

JULIE.

Cette distinction me paroît raffinée.

LE COMTE.

Elle est juste. Passons. Vous m'êtes destinée.

JULIE.

Oui.

LE COMTE.

Mais qu'en pensez-vous?

JULIE.

Ce que j'en pense? Rien.

LE COMTE.

Belle explication! Est-ce là le moyen

De nous entendre? Eh quoi, toujours fière & farou-
che?

JULIE.

Voilà déjà, Monsieur qui va prendre la mouche,

LE COMTE *en riant*.

Cette phrase est fort noble.

JULIE *brusquement*.

Eh bien, tournez-la mieux.

LE COMTE.

Cet on n'est pas d'accord avec de si beaux yeux.

26 LA FORCE DU NATUREL ;

Vos traits figurent mal avec votre génie.

Il effarouchera la bonne compagnie.

JULIE *avec un souris amer.*

La bonne Compagnie ! Eh qui sont ces gens-là ?

LE COMTE *levant les épaules.*

Plaisante question ! Vous ignorez cela ?

Des gens du meilleur air , c'est l'élixir , l'élite ;

Bien-tôt vous en ferez l'aimable prosélite.

JULIE.

J'en doute fort.

LE COMTE.

Pourquoi ?

JULIE.

Dans peu vous le saurez ;

LE COMTE.

Ecoutez mes avis , & vous y primerez.

JULIE.

En êtes-vous ?

LE COMTE.

Mais oui ; pour moi délicieuse

JULIE.

La bonne Compagnie est donc bien ennuyeuse.

LE COMTE *lui faisant la révérence.*

Je ne m'attendois pas à ce doux compliment.

Vous pourriez me parler un peu plus poliment ;

JULIE.

Je vous l'ai dit cent fois je suis naïve & franche :

En tout cas, vous pouvez prendre votre revanche ;

COMÉDIE.

27

LE COMTE.

Vous le mériteriez ; mais il faut respecter
Votre sexe.

JULIE.

Eh non , non , vous pouvez m'imiter.
Point de façons , Monsieur, tout compliment me blesse,

LE COMTE.

Appellez-vous façons , la simple politesse ,
Le bon ton , le bon air ?

JULIE.

Mérite peu réel.
Il faut se présenter dans tout son naturel.
Pour moi , je ne sçaurois résister à sa force ;
Il m'entraîne toujours.

LE COMTE.

On doit faire divorce
Avec le naturel , s'il n'est pas gracieux.

JULIE.

Le mien vous déplaît donc ?

LE COMTE.

Certainement.

JULIE.

Tant mieux,
Choisir , peser ses mots , toujours être arrangée ,
Quelle fadeur !

LE COMTE.

Vraiment vous voilà bien changée ,
Madame votre Mere a fort bien operé.

28. LA FORCE DU NATUREL ;
JULIE.

Vous voyez.

LE COMTE.

Oui , je vois. Je suis désespéré.

JULIE.

Et de quoi , s'il vous plaît ?

LE COMTE.

De votre répugnance.

A soutenir l'éclat d'une haute naissance.

Que dira-t-on de vous ?

JULIE.

Tout ce que l'on voudra.

LE COMTE.

Si vous ne changez point , le monde vous fuira ,

Je vous en avertis.

JULIE.

Moi , je fuirai le monde.

LE COMTE *à part.*

Quel esprit intraitable ! Eh quoi , plus je le sonde ,

Moins je vois d'apparence à pouvoir l'adoucir.

Voyons si les douceurs y pourront réussir.

JULIE.

Vous rêvez !

LE COMTE.

Il est vrai. Votre humeur m'épouvante.

Ne pourrai-je vous rendre un peu plus attrayante ?

Eh , pour l'amour de moi , faites-vous un effort.

Faudra-t'il qu'avec vous j'essuye un triste sort ,

Vous qui m'inspireriez la plus ardente flamme

Si vous vouliez ? Songez que vous serez ma femme ;
Que mon bonheur dépend de vos façons d'agir ;
Qu'à toute heure pour vous il me faudra rougir.

JULIE *fièrement.*

Vous ne rougirez point , Monsieur , je vous assure ;
Et je vous sauverai cette triste aventure.

LE COMTE *d'un air joyeux.*

Vous réformerez donc vos manières , vos tons ?
Et vous profiterez de mes tendres leçons ?

JULIE.

Point du tout.

LE COMTE.

Point du tout ? Faites-moi donc comprendre
Par quel autre moyen

JULIE.

Non , je veux vous surprendre ,
Vous & mes chers Parens.

LE COMTE.

Ah que vous me charmez !
Mais dites-moi du moins

JULIE.

Quoi donc ?

LE COMTE.

Si vous m'aimez ?

JULIE.

Ah ! ne me pressez pas sur cette circonstance.

LE COMTE.

Pourquoi non , je vous prie ? Etes-vous en balance ?

36 LA FORCE DU NATUREL ;

JULIE.

Non ; mais vous me jettez dans un grand embarras :
Je voudrois vous aimer ; & je ne le puis pas.

LE COMTE.

Et vous m'épouserez ?

JULIE.

On prétend m'y contraindre

LE COMTE.

Mais encore une fois répondez-moi sans feindre.

JULIE.

Oh , je ne feins jamais , vous le voyez.

LE COMTE.

Pourquoi

Vous sentez-vous un fond d'aversion pour moi ?

JULIE.

Parce que vous osez me reprendre sans cesse.

Je ne puis supporter votre délicatesse ,

Ni vos raffinemens , ni vos tons absolus.

LE COMTE.

Si je vous aimois moins

JULIE.

Et bien ne m'aimez plus.

LE COMTE.

Peut-on à cet excès être dure , impolie !

On veut faire de vous une fille accomplie

JULIE.

Oui , selon votre goût. Pour moi , selon le mien ;

Je suis assez parfaite , il ne me manque rien.

COMÉDIE.

31

LE COMTE.

Pour la figure, on peut vous donner des louanges
Mais vos tons, vos façons me semblent bien étranges,
Et vous avez grand tort de vous en applaudir.

JULIE.

Encor ? De vos sermons vous venez m'étourdir ?
Il faut donc achever de me faire connoître.
Telle je suis, Monsieur, & telle je veux être,
Et telle je serai quand je vivrois mille ans.
Ainsi ne prêchez plus, vous perdez votre temps ;
Bon jour, bon soir, adieu.

(Elle sort.)

SCENE IX.

LE COMTE *seul.*

L'Aimable Créature !

L'épouser c'est vouloir se mettre à la torture,
A de pareils tourmens s'expose qui voudra ;
Si le Marquis m'estime il m'en dispensera.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GUERAUT *seul.*

L'Indiscrete Julie, incapable de feindre,
 Avec son prétendu n'a donc pu se contraindre.
 Ne pouvant plus souffrir ses hauteurs, ses mépris,
 Le Comte alloit s'en plaindre à Monsieur le Marquis :
 Quel bonheur que Madame ait su, par sa prudence,
 Suspendre le dépit d'un Amant qu'on offense !
 Morbleu que diroit-il s'il étoit informé
 Que c'est moi qui l'efface, & que je suis aimé !
 J'en triomphe en tremblant ; enfin j'aime en Julie
 Ce caractère franc qui la rend impoëie.
 Avec les beaux dehors un bon cœur va de pair,
 Et les grands sentimens valent bien le bon air.
 Son goût est singulier puisqu'elle me préfere
 A l'Amant qu'on lui donne, & qui devoit lui plaire.
 A-t-elle si grand tort ? Est-ce la qualité
 Qui rend un homme aimable ? Et, tout supputé,
 Je crois qu'on peut m'aimer comme si j'étois Comte.
 Nous sommes immolés à la mauvaise honte
 Nous autres gens de rien : mais un cœur généreux
 Se donne au vrai mérite, & non pas aux ayeux.

J'éprouve dans Julie un cœur de cette sorte ;
 Sur ses réflexions sa passion l'emporte.
 Elle me rend justice ; & pour la délivrer
 D'un état qu'elle hait , je vais tout préparer ,
 M'y voilà résolu : mais ma reconnoissance ,
 Toute vive qu'elle est , exige la prudence ;
 Et pour ne point agir ni trop tard ni trop tôt.
 Chut ! Voici le Patron.

S C E N E I I.

LE MARQUIS, GUERAULT.

LE MARQUIS.

AH, ah ! C'est vous , Guérault ;
 Que voulez-vous ?

GUERAULT.

Monfieur , je venoïs pour vous dire
 Que nous avons des fonds qui pourront vous fuffire.
 Pour les frais de la nôce : ils font chez moi tout prêts ;
 Et de plus , nous allons toucher de l'argent frais ,
 Dix mille francs comptant ;

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GUERAULT.

Nouvelle preuve

De mes foins.

C. v.

34 LA FORCE DU NATUREL,

LE MARQUIS.

D'où nous vient cet argent?

GUER'AULT.

De la veuve

Du Fermier d'Oronville ; elle vient d'arriver

Avec Babet sa fille , & je vais les trouver.

LE MARQUIS *s'arrêtant.*

Qu'elles viennent ici : je veux voir cette fille ,

On me l'a tant vantée

GUER'AULT.

Elle est vraiment gentille.

Oh la jolie enfant !

LE MARQUIS.

Vous vous passionnez.

En parlant d'elle !

GUER'AULT.

Ah ! Oui.

LE MARQUIS.

Comment ! Vous m'étonnez.

GUER'AULT

Ce sont les plus beaux yeux ! C'est la plus belle

bouche

LE MARQUIS.

A ce que je puis voir son mérite vous touche.

Eh qu'est donc devenu ce goût si délicat ?

Car , soit dit entre nous , vous êtes un peu fat.

GUER'AULT.

Monsieur

LE MARQUIS.

Vous vous croyez un homme incomparable ;
N'est-il pas vrai ?

GUE'RAULT.

Ma foi, je suis assez passable ;

LE MARQUIS.

Sans doute, & vous serez adoré de Babet.

GUE'RAULT.

Qu'elle m'adore ou non, je crois que c'est mon fait ;

LE MARQUIS.

Vous voulez devenir gendre d'une Fermière ?

GUE'RAULT.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous qui vous piquez d'avoir l'ame si fière ;

Vous ? Une Payfanne allume vos ardeurs ?

GUE'RAULT.

J'en rougis ; mais, Monsieur, elle a du bien d'ailleurs ;

LE MARQUIS.

Ah ! Pour un Intendant cette raison est forte ;

Et c'est là proprement l'objet qui vous transporte ;

Avouez-le.

GUE'RAULT.

Monsieur, cela ne gâte rien....

L'amour ne nourrit pas. Une femme sans b'

Est un beau corps sans ame.

LE MARQUIS.

Excellente maxime ;

Et très-digne de vous. La tendresse, l'estime

36 LA FORCE DU NATUREL,

Emeuvent votre cœur sans pouvoir l'entraîner,
Et ce n'est que l'argent qui le peut enchaîner.
Statuer que sans bien nul objet n'est sortable,
C'est faire de l'Amour un Dieu très-raisonnable.

GUE'RAULT.

Mon cœur vous paroît bas ; mais il n'est qu'é trop haut.

S C E N E III.

UN LAQUAIS , LE MARQUIS ,
GUE'RAULT.

LE MARQUIS *au Laquais.*

Q U'est-ce ?

LE LAQUAIS.

Monsieur , je viens dire à Monsieur Guérault
Qu'on le demande.

LE MARQUIS.

Et qui ?

LE LAQUAIS.

C'est, je crois, la Fermière

D'Oronville,

LE MARQUIS *au Laquais.*

Qu'elle entre.

G U É R A U L T .

Elle est bien familière,

Et même impertinente : un pareil entretien

LE MARQUIS.

Je connois ses façons , cela ne me fait rien.

Et je sçais m'amuser d'une humeur naturelle.

(*Au Laquais.*)

Est-elle seule ?

LE LAQUAIS.

Non, sa fille est avec elle.

LE MARQUIS.

Et bien, fais-les entrer.

LE LAQUAIS *allant à la porte.*

Avancez toutes deux.

GUÉRAULT *à part.*

Que diantre leur veut-il ? Il est bien curieux.

S C E N E I V.

MATHURINE, BABET, LE MAR-
QUIS, GUÉRAULT.

MATHURINE *au Marquis en lui faisant
une courte révérence*

C'Est vous, mon bon Seigneur ! Je suis votre ser-
vante.

Allons, venez Babet.

BABET.

Je n'ose.

LE MARQUIS *à Guérault.*

Elle est charmante.

MATHURINE *à Babet.*

Faites la révérence à Monseigneur.

38 LA FORCE DU NATUREL;
LE MARQUIS.

Comment

Elle la fait très-bien , & très modestement.

Oh , qu'elle a l'air décent ! Quelle figure aimable !

MATHURINE.

Dame , je n'ons rien plaint pour la rendre agriable ;

Je l'ons mise au Couvent pendant sept ans entiers ;

Et comme j'ons perdus deux petits héritiers ,

Il ne me reste plus que cette criature.

J'en veux faire une Dame.

LE MARQUIS.

Elle est d'une figure

A pouvoir y prétendre.

MATHURINE.

Oui ; c'est ce qu'au Couvent

Des Messieurs tout dorés l'y disoient fort souvent.

Ça n'est pas étonnant, elle étoit bien plus belle,

Car je l'acoutrions comme une Demoiselle :

Je l'y faisions apprendre à chanter , à danser ;

Mais comme à la parfin je n'ai pû me passer

Plus long-tems de l'avoir , je l'en ons retirée ;

Et selon notre état je l'avons racoutrée.

Oh , queu chagrin pour elle ! Elle a pensè mourir.

Les garçons de cheux nous ne pouvoient pas souffrir

Qu'alle fût au Village habillée à la mode ;

Et défunt mon Mari , qui n'étoit pas quemode ,

Parce qu'ils s'en gaussioient , nous en gaussioit aussi ,

Car.....

LE MARQUIS.

Vous voilà donc veuve ?

MATHURINE *faisant une courte révérence
en souriant.*

Oui , Monsieur , Dieu merci.

LE MARQUIS.

Dieu merci ! Vous aviez un bon mari , me semble ,

MATHURINE.

Oui ; mais j'avions toujours quelque castille ensemble ,
Il étoit si hargneux , si brutal , si jaloux !

LE MARQUIS.

De son côté , souvent il se plaignoit de vous .

Vous aviez , disoit-il , l'humeur accariâtre ,

Il vous trouvoit toujours rétive , opiniâtre ,

Brusque , contrariante , & mutine surtout .

MATHURINE.

Pargué je l'y disois son fait de bout en bout .

Il se fâchoit par fois de ce que j'étois franche ;

Mais , quand il me gourmoit , je prenois ma revanche

(En faisant la révérence.)

Ne faisois-je pas bien , Monseigneur ?

LE MARQUIS.

Ah , très-bien ,

MATHURINE.

J'aurois plutôt crevé que de l'y passer rien .

Moi , gâter un Mari ! Je ne suis pas si bête .

LE MARQUIS.

Et Babet promet-elle une aussi bonne tête ?

Elle n'en a pas l'air .

MATHURINE.

C'est un pauvre mouton ,

40 LA FORCE DU NATUREL ;

Je crois que de sa vie, elle ne dira non.

A force de douceur elle est comme une sotte.

D'abord on la croiroit une franche idiote ,

Car a rougit d'un rien , quoi qu'elle ait de l'esprit

Quand elle est en himeur de jaser un petit :

Mais ça n'est pas souvent. Les garçons du Village

Se plaignons tous à moi de ce qu'elle est trop sage ;

Elle les chasse tous , & ne peut les souffrir.

Quand quelqu'un d'eux la suit , a se met à courir

Faut voir. Comme a n'est pas d'une himeur villa-
geoise ,

Il faut qu'a se résoude à devenir Bourgeoise.

LE MARQUIS.

Mon Intendant m'a dit que vous la lui donniez.

MATHURINE.

Mais , oui ; ça se feroit si vous y consentiez.

LE MARQUIS.

Babet y paroît-elle incliner ?

MATHURINE.

Que je meure

Si j'en puis rien sçavoir ; quand j'en parle elle pleure ;

Et ne me répond rien.

LE MARQUIS.

Jevais sonder son cœur :

Babet, aimez-vous bien Guérault ?

B A B E T *faisant la révérence.*

Non , Monseigneur.

LE MARQUIS *en riant.*

La réponse est sans fard.

GUÉRAULT.

La Babet est bien bête !

MATHURINE à *Babet*.

Je veux que vous l'aimiez , je l'ai mis dans ma tête.

B A B E T.

Votre tête & la mienne ont si peu de rapport ;
Qu'il n'est pas fort aisé de les mettre d'accord.
Je sçais que le respect m'oblige à vous complaire :
Mais je sens à vos loix mon cœur un peu contraire.
J'ignore s'il ne doit qu'à l'éducation
Les mouvemens secrets d'un peu d'ambition ,
Ou s'il les a reçûs de la seule nature ;
Mais il préféreroit une retraite obscure
A tout autre parti qui ne rempliroit pas
Les souhaits que ce cœur ose former tout bas.
Voilà sincèrement le fond de ma pensée.

G U E R A U L T.

Ma belle , un peu trop haut votre ame s'est placée ;
C'est bien assez pour elle , ou du moins , je le croi ,
Qu'on vous fasse épouser un homme tel que moi.

B A B E T.

Je ne le croyois pas.

G U E R A U L T.

Vous aviez tort , ma bonne.

MATHURINE.

Eh, qu'elle ait tort ou non , suffit que je l'ordonne.

B A B E T à *Mathurine*.

Eh ! Laissez-moi le temps d'obtenir de mon cœur
Ce que vous m'ordonnez,

42 LA FORCE DU NATUREL;

GUÉRAULT *au Marquis.*

La plaisante hauteur!

Elle est folle.

LE MARQUIS.

Elle est sage & répond à merveille;

GUÉRAULT.

Monsieur, conseillez-lui.....

LE MARQUIS.

Moi, que je lui conseille

De vous épouser? Non. Dès qu'elle le voudra,

J'y donnerai les mains autant qu'il vous plaira;

(à Babet.)

Il faut qu'elle décide. Ah ça, foyez sincère;

Voulez-vous l'épouser?

BABET.

Obéïr à ma Mere;

C'est tout ce que je puis; c'est ce que je ferai;

Mais, qu'il m'en coutera! Je crois que j'en mourrai.

GUÉRAULT.

Oh que non.

LE MARQUIS.

Sa douleur, ses pleurs me percent l'ame.

MATHURINE *à Babet.*

Le Monsieur vous déplaît?

BABET.

Oui, ma mere.

MATHURINE.

Tredame

GUÉRAULT *se donnant des airs.*

Elle est dégoutée.

MATHURINE.

Oui ; mais , je veux moi . . .

LE MARQUIS.

Tout doux.

Ce Mariage-ci ne dépend plus de vous.

MATHURINE.

Et de qui donc ?

LE MARQUIS.

De moi ; car j'en fais mon affaire ;

Et prétends en ceci lui tenir lieu de Pere.

BABET *au Marquis.*

J'implore à vos genoux votre protection.

LE MARQUIS.

Ah ! je vous la promets. Mon inclination ,

La pitié ; tout m'y porte.

BABET *se levant avec transport.*

Ah que je suis ravie !

Vos bontés , Monseigneur , vont me sauver la vie.

LE MARQUIS *lui prenant les mains d'un air attendri.*

Pauvre enfant !

GUÉRAULT *à part.*

Le vieux fou.

BABET *au Marquis*

Daignez-vous approuver

Que je baise la main qui veut bien me sauver ?

LE MARQUIS.

Non , ma chere Babet , souffrez que je vous baise.

D ij.

B A B E T *lui tendant les bras.*

Hélas de tout mon cœur.

G U É R A U L T.

La poulette est bien aise.

Ah, Monsieur, j'attendois plus de bonté de vous.

Votre pauvre Intendant va devenir jaloux.

L E M A R Q U I S.

Tantôt nous traiterons à fond cette matière.

Comptez, & recevez l'argent de ma Fermière;

Donnez-lui sa quittance, & venez promptement

Me rejoindre tous trois à mon appartement.

Ne pleurez plus, Babet; vous n'avez rien à craindre;

Et personne céans n'oseroit vous contraindre;

(En se retirant.)

Quel seroit mon bonheur si le sort moins cruel,

Eût placé dans ma fille un si beau naturel.

S C E N E . V.

MATHURINE, BABET, GUERAULT.

M A T H U R I N E *à Guérault.***I**L n'est donc pas content de Julie?

G U É R A U L T.

Oh vraiment,

Si nous voulons l'en croire, elle fait son tourment;

Madame, je le fai, n'en est pas plus contente.

Elle, de son côté, se plaint qu'on la tourmente,
Et pour la consoler je fais tous mes efforts;
Elle me fait pitié!

MATHURINE.

Moi, je crois qu'elle a tort;

Je connois son humeur, a ne peut se contraindre;
Monseigneur & Madame ont raison de s'en plaindre;
Et je som'eux & moi but à but sur cela,
Car j'ai bien à souffrir de cette idole là;
Elle est si délicatte, & si grande liseuse,
Qu'elle ne veut rien faire, & que j'en suis honteuse.
Vous m'en délivriez, & voilà Monseigneur
Qui met empêchement : ça me blesse le cœur.
Comment ferons-je donc?

GUERAULT.

C'est ce qui m'embarasse :

Si j'épouse Babet, il m'ôtera ma place,
Et je serai chassé sans délai ni répit.

MATHURINE *se carrant*.

Morguëne, épousez-moi pour lui faire dépit.

GUERAULT.

Moy, vous épouser?

MATHURINE.

Oui. Je suis encor jolie.

Laissez cette morveuse.

BABET *à Guérault*.

Eh, je vous en supplie :

Ma mere, en verité, vous convient mieux que moi.

46 LA FORCE DU NATUREL;
GUERAULT.

Mieux que vous ?

MATHURINE.

Cent fois mieux.

GUERAULT.

Vous badinez, - je crois.

N'avez-vous que seize ans ?

MATHURINE.

Et quand j'en aurois trente.

Qu'est-ce que ça vous fait ?

GUERAULT.

Oh rien.

MATHURINE.

Alle est charmante.

A ce que chacun dit , mais bon , ça ne fait rien ,

Moi , je suis propre à tout.

BABET *à Mathurine.*

Donnez-lui votre bien ;

Et le mien par dessus ; moi je serai ravié

De passer au Couvent le reste de ma vie :

Assurez-moi ma dot , c'est tout ce que je veux.

GUERAULT.

Mais ce n'est qu'avec vous que je puis être heureux.

BABET *d'un ton fier.*

Vous ne le seriez pas , Monsieur , je vous l'assure.

GUERAULT.

Vous n'avez donc pas bien remarqué ma figure ?

Je suis bien fait au moins. L'air noble , de beaux traits ;

encor de la jeunesse , & le teint vif & frais.

Telle qui vous vaut bien , & tout au moins , ma belle,
Ne me dédaigne pas.

B A B E T.

Laissez-moi donc pour elle;
Votre mérite encor n'a pas frappé mes yeux.

G U E R A U L T.

Diable , vous le prenez d'un ton bien précieux !
Voyez la Païsanne ! Elle fait la Princesse.

M A T H U R I N E.

Voilà ce que chacun lui reproche sans cesse.
Elle a le cœur si haut que c'est une piquié.
Moi , je ne suis pas fière , & j'ai de l'amiquié ;
De l'estime pour vous.

G U É R A U L T *d'un air méprisant* :

Ah ! trop d'honneur , Madame !

M A T H U R I N E.

Vous ne trouverez pas une meilleure femme.
Je suis d'une douceur !

G U E R A U L T.

Oui , défunt votre époux.

Me l'a dit mille fois en se louant de vous.

M A T H U R I N E.

Touchez là.

G U E R A U L T.

Ventrebleu , laissons les fariboles,
Nous perdons notre temps en de vaines paroles.

M A T H U R I N E.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

48 LA FORCE DU NATUREL,
GUERAULT.

En deux mots, terminez,
M'accordez-vous Babet ?

MATHURINE.

Oui, c'est pour votre nez.
Monseigneur ne veut pas.

GUERAULT.

Je fais par quelle voye
J'aurai son agrément.

MATHURINE.

J'en ai bien de la joye.
On vous en donnera des filles de seize ans ,
Et qui , si vous saviez

GUERAULT.

Quoi ?

MATHURINE.

Suffit, je m'entends.

GUERAULT.

Expliquez-vous du moins.

MATHURINE.

Je m'entends bien , vous dis-je ;
Et je sens queuque fois que tout mon sang se fige
Quand je songe

GUERAULT *vivement.*

Songez autant qu'il vous plaira ,
Mais Babet m'est promise , elle m'époufera.

MATHURINE *encore plus vivement.*
Pu tôt que ça se fit , je me tuerois moi-même ;

(à Babet)

[à Babet en l'embrassant.]

Voyez l'homme important ! Au fond, Babet, je t'aime,
Et tu me fais piqué Je ne sai qui me tient

GUERAULT à Mathurine.

Paix, paix, contraignez-vous , Monsieur le Comte
vient.

BABET à Guérault.

Quel est ce beau Monsieur ?

GUERAULT.

C'est l'amant de Julie.

SCENE VI.

LE COMTE, BABET, MATHURINE,
GUERAULT.

LE COMTE *au fond du Théâtre regardant
Babet. Il parle à Guérault.*

EST-ce là cette enfant qu'on trouve si jolie ?

Le Marquis m'en a dit tant de bien , que j'accours
Pour savoir si l'effet répond à son discours.

C'est elle assurément , Guérault ?

GUERAULT.

C'est elle-même.

LE COMTE *s'approchant peu à peu.*

Je vois qu'on m'a dit vrai , Babet.

BABET.

Quoi ?

50. LA FORCE DU NATUREL;
LE COMTE.

Qu'on vous aime

Aussitôt qu'on vous voit.

B A B E T *faisant une révérence gracieuse.*

Ah! Monsieur!

LE COMTE.

Que d'appas!

Que de graces!

B A B E T.

Monsieur.....

LE COMTE.

Non je ne comprends pas

Qu'un objet si touchant soit sorti du Village.

G U E' R A U L T

Elle n'en a, Monsieur, ni l'air, ni le langage.

LE COMTE à Babet.

Est-ce vous que j'ai vûe autrefois au couvent

Où ma sœur demeroit?

B A B E T.

Vous y veniez souvent.

LE COMTE.

C'est vous que j'admirois, que je trouvois charmante.

Quel habit à mes yeux aujourd'hui vous présente?

B A B E T.

C'est l'habit que mon sort m'oblige de porter,

LE COMTE.

Le sort à cet excès peut-il vous maltraiter?

B A B E T.

Je me borne à l'état où le Ciel m'a fait naître.

LE COMTE.

En cet état mon cœur ne peut vous méconnoître.

GUÉRAULT.

Vous pouvez l'admirer , mais tenez-vous-en là ;

S'il vous plaît , & pour cause.

LE COMTE.

Et pourquoi donc cela ?

GUÉRAULT.

Vous voyez ma future.

LE COMTE.

Elle ?

GUÉRAULT.

Elle : Je m'en flatte.

LE COMTE.

A ces traits , je lui crois l'ame trop délicate

Pour se donner à vous.

GUÉRAULT

Cependant peu s'en faut.

BABET *bas à Mathurine.*

Ah ! Que ce Monsieur-là n'est-il Monsieur Guérault ;

Maman !

MATHURINE *bas à Babet.*

Tu le voudrais ?

BABET *à part.*

Que je suis malheureuse !

MATHURINE *bas à Babet.*

Comment donc ! Tout d'un coup t'en deviens amoureuse ?

52 LA FORCE DU NATUREL;
LE COMTE.

Que vous dit-elle?

MATHURINE.

Ah! rien.

LE COMTE.

Mais encor?

BABET *vivement.*

Rien du tout.

MATHURINE.

(*Babet lui fait des signes.*)

A me dit seulement Si j'allois jusqu'au bout
(*à part.*)

Vous ririez. La friponne ! A n'est pas dégoûtée.

BABET *bas à Mathurine.*

Paix donc !

MATHURINE.

Chut !

GUE'RAULT *au Comte.*

Des grandeurs la belle est entêtée

A ce qu'il me paroît. Eh , de grace , sortez.

LE COMTE *fierement.*

Pourquoi?

GUERAULT.

Je la mitonne , & vous me la gâtez.

Epargnez un futur,

LE COMTE.

L'affaire est donc conclue?

A l'épouser , Babet , êtes-vous résolue ?

GUERAULT.

En pouvez-vous douter?

LE COMTE.

Oui j'en doute, & bien fort.

Adorable Babet, dites-moi si j'ai tort?

B A B E T.

Monsieur, voici ma mere, elle est sage & prudente;

Elle pense pour moi: je suis obéissante;

Ou du moins je dois l'être, & ne dois décider

Que sur ce qu'il lui plaît de me persuader.

LE COMTE.

Mais vous avez un cœur; il vous parle sans doute?

B A B E T.

A mon âge, Monsieur, sied-il bien qu'on l'écoute?

Je dois me défier de tout ce qu'il me dit.

LE COMTE.

O Ciel! Que de beauté, de sagesse, & d'esprit!

[*Il veut baiser la main de Babet, & Guérault l'en empêche.*]

Ah divine Babet!

GUERAULT.

Tout doux, je vous supplie,

Vous oubliez ici que vous aimez Julie.

LE COMTE.

Que je l'oublie ou non, c'est mon affaire.

GUERAULT.

Oui;

Mais de ces attraits-là je vous vois éblouï;

Quoiqu'ils me soient promis,

34 LA FORCE DU NATUREL;

MATHURINE à *Guerault*.

Bon, promis, je m'en moque.

GUERAULT à *Mathurine*.

Où, j'ai votre parole.

MATHURINE.

Eh bien je la révoque;

LE COMTE à *Mathurine*.

Je vous en fais bon gré.

GUERAULT.

Nous verrons.

LE COMTE.

Taisez-vous.

[à *Mathurine*.]

Il faut que de ma main Babet prenne un époux.

Reposez-vous sur moi du soin de cette affaire.

Le Marquis vous, dit-il, lui tenir lieu de Père;

Moi, comme votre ami, je le seconderai,

[à *Babet*.]

Et j'ose me flatter que vous m'en ferez gré.

B A B E T.

De grace, modérez ces bontés prévenantes.....

GUERAULT.

[la contrefaisant.]

Quelle belle déjà trouve un peu séduisantes.

B A B E T.

Non; elles ne pourroient assurer mon bonheur;

Si l'on donnoit ma main sans consulter mon cœur,

LE COMTE.

Vous l'écouteriez donc?

B A B E T.

S'il étoit téméraire

Je saurois le soumettre à la raison sévère ;
 Pour ne point l'exposer à cette extrémité ,
 Il vaut mieux le laisser dans sa tranquillité.

L E C O M T E.

J'aurai peine à souffrir qu'il demeure tranquille.

B A B E T.

Moi , je veux lui sauver un tourment inutile.

L E C O M T E

Inutile ! Est-il biens , est-il condition ?

B A B E T.

Un Couvent est l'objet de son ambition.

Il s'y borne.

G U E R A U L T *apercevant Julie.*

Voici votre future Epouse :

Si vous continuez , vous la rendrez jalouse

Comme moi : Que Babet aura l'air triomphant !

S C E N E V I I .

JULIE , MATHURINE , BABET , LE
 COMTE , GUERAULT.

JULIE *accourant les bras ouverts ;*

EH , bonjour , ma nourrice.

MATHURINE.

Eh , bonjour , mon enfant

E iiii

56 LA FORCE DU NATUREL ;

Embrassez-moi donc bien. Comme la voilà brave !

JULIE *tristement.*

Sous des habits pompeux vous voyez une esclave :

Mon sort seroit plus doux chez un bon roturier.

Mais, qu'est donc devenu mon pere nourricier ?

MATHURINE *d'un air guai.*

Il est mort.

JULIE *d'un air affligé.*

Il est mort ! Ah que j'en suis fachée !

Mais vous n'en êtes pas extrêmement touchée,

Je pense.

MATHURINE.

Mon Dieu non.

JULIE.

Non , nourrice ! Eh , pourquoi ?

C'étoit un si bon homme , il m'aimoit tant !

MATHURINE.

Pour moi

Je ne l'aimois pas trop.

JULIE.

Vous aviez tort , ma chere ;

Il vous aimoit aussi.

MATHURINE.

Je n'y saurois que faire.

Il étoit devenu si foible , si dolent

JULIE.

Il avoit du bon sens , & le cœur excellent.

MATHURINE.

Quelquefois,

JULIE.

Il ne m'a jamais abandonnée.

MATHURINE.

Qu'est-ce que ça me fait?

JULIE.

Cinq ou six fois l'année

Ce pauvre homme venoit au Couvent où j'étois,

Pour apprendre de moi comment je me portois.

Il me donnoit toujours des conseils salutaires.

MATHURINE *d'un air impatienté.*

Il auroit bien mieux fait de soigner ses affaires.

JULIE.

Je vois qu'on vous déplaît en vous parlant de lui.

Depuis quand êtes-vous à Paris?

MATHURINE.

D'aujourd'hui.

Je suis avec Babet.

JULIE *d'un air dédaigneux.*

Ah! Te voilà, ma bonne?

MATHURINE.

Monseigneur le Marquis la trouve bien mignonne.

JULIE *considérant Babet.*

Elle n'est pas trop mal. Cela fait-il parler?

LE COMTE.

Oui madame, & se taire.

JULIE.

Elle veut s'en aller;

Je crois. Reste, ma bonne, & dis-moi, je te prie;

(Babet prend un air fier & indigné.)

Deux ou trois mots. Oh, oh! Tu fais la rencherie

58 LA FORCE DU NATUREL;
MATHURINE.

Morguenne, a n'a pas tort.

JULIE.

Pourquoi?

MATHURINE.

Je le fai bien,

Quand on l'y parle mal, alle ne répond rien.

JULIE *brusquement.*

Faut-il tant de façons avec des Villageoises?

MATHURINE.

Tout doux, mon petit cœur, a vaut bien vos Bourgeoises.

JULIE *d'un ton rude.*

Nourrice, vous prenez un ton bien échauffé.

MATHURINE.

C'est que j'aime Babet.

JULIE *en souriant.*

Guérault s'en est coëffé

Il l'épouse, dit-on, j'en apprends la nouvelle

Qui m'a bien divertie.

MATHURINE.

Est-il trop bon pour elle?

JULIE.

Assurément trop bon.

MATHURINE.

A n'en veut point pourtant;

JULIE *d'un ton fier.*

Elle n'en veut point?

Non.

JULIE à Babet *fièrement.*

Qu'a-t-il de rebutant ?

BABET.

Rien. Je ne l'aime pas.

JULIE *dédaigneusement.*

Vous êtes délicate.

Il vous fait trop d'honneur. Qui peut vous rendre *in*grate ?

N'est-il pas bien aimable ?

(Guérault s'étale & se donne des airs.)

BABET.

Il peut l'être en effet.

Je voudrois comme vous penser sur son sujet ;

Mais de nos sentimens c'est le cœur qui dispose ;

Et non la volonté.

JULIE.

Ho, ho ! Comme elle cause !

Vous avez de l'esprit. Je pense comme vous.

Nous devrions trancher sur le choix d'un époux ;

Et non pas nos parens , dont l'ordre tyrannique

Selon leur bon plaisir veut toujours qu'on s'explique ;

(Elle regarde dédaigneusement le Comte.)

On ne doit , en effet , consulter que son cœur.

S'engager malgré lui , c'est un très-grand malheur ;

GUÉRAULT à Julie.

Vous plaidez contre moi ?

60 LA FORCE DU NATUREL;

JULIE.

Non, vous devez lui plaire;

LE COMTE à Julie.

Madame, je m'en vais chez Monsieur votre pere.

Voulez-vous y venir?

(Il veut lui donner la main.)

JULIE.

Non pas pour aujourd'hui.

LE COMTE.

Babet, il m'a prié de vous mener chez lui;

Suivez-moi toutes deux, je vais vous y conduire.

S C E N E V I I I.

JULIE, GUE'RAULT.

JULIE *après avoir regardé si l'on n'écoute point.*

P Rositons de l'instant, j'ai deux mots à te dire.
Sais-tu que j'ai promis de lui donner la main?

GUE'RAULT.

Au Comte?

JULIE.

Oui vraiment, & cela dès demain.

GUERAULT.

Morbleu! Qu'avez-vous fait?

JULIE.

Tout ce qu'il falloit faire!

Si j'avois balancé, ce soir même ma mere

M'eût pour long-temps encor remenée au Couvent,
J'étois perdue.

GUER'AULT.

O ciel !

JULIE.

Allons donc en avant.

Fuyons.

GUER'AULT.

C'est fort bien dit ; mais où , je vous supplie ?

JULIE.

J'ai ma Nourrice ici qui m'aime à la folie ;
Quoique prompte & brutale , elle a l'esprit discret ;
Il faudra l'informer de notre Hymen secret ,
Afin qu'elle consente à nous cacher chez elle
Jusqu'à notre départ.

GUER'AULT.

Pour peu qu'elle chancelle . . .

JULIE.

Son cœur est tout à moi , n'ayez aucun souci.

GUER'AULT.

Mais devant tant de gens comment sortir d'ici ?

JULIE.

Je me déguiserai , comptez sur mon adresse.

GUER'AULT.

Nous en avons besoin comme de hardiesse,
Au reste j'ai des fonds qui nous meneront loin.

JULIE.

Et moi des diamans pour fournir au besoin.

62 LA FORCE DU NATUREL;
GUER'AULT.

D'ailleurs , en tout Pays mes talens à mon âge
Qui n'est pas avancé , soutiendront le ménage.
Courez , préparez-vous pour notre prompt départ.
Mais hâtons-nous pourtant sans rien mettre au hazard;
Nous devons redouter la moindre étourderie.
Tantôt sous le berceau rendez-vous , je vous prie,
Là , nous acheverons de nous bien concerter.
Il faut prendre son temps quand on veut déserter.
Songez que

JULIE.

Je n'ai pas besoin que l'on m'instruise;
Nous sortirons ce soir.

GUER'AULT.

Que l'Amour nous conduise.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE , LISETTE.

LA MARQUISE.

O Uoi , sérieusement , il en est amoureux ?

LISETTE.

Il dit qu'à l'épouser il borne tous ses vœux.

LA MARQUISE.

Tu m'étonnes. Guérault qui se croit adorable ,
Et pour une Princesse un parti très-fortable ,
Car il est vain & fat au suprême degré ,
Peut trouver en Babet une épouse à son gré ?

LISETTE.

Oui vraiment. Ma surprise est égale à la vôtre ;
Car je le soupçonnois d'être amoureux d'une autre ;
Et d'écouter son cœur moins que sa vanité :
Mais il est de Babet , tellement entêté ,
Qu'il l'avoit demandée à sa folle de Mere ,
Qui , par un sot orgueil consentoit à l'affaire ,
Car elle est vaine aussi. Babet , à son avis ,
Parce qu'elle est très-riche , est digne d'un Marquis ;
A peine un Intendant peut-il être son gendre.
Jusqu'à lui , néanmoins , elle daignoit descendre ,

64 LA FORCE DU NATUREL ;
Et tout étoit conclu : mais , Monsieur votre époux
A rompu le marché.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc ?

L I S E T T E.

Entre-nous

Je crois qu'il est épris de la petite fille.

LA MARQUISE.

Voilà de tes soupçons.

L I S E T T E.

On dit qu'elle est gentille.

Et Monsieur le Marquis est un franc libetin ,
Qui lance encore souvent un regard bien mutin.

LA MARQUISE.

Il est sage à présent.

L I S E T T E.

Bien folle qui s'y fie !

Ce n'est pas moi du moins , je vous le certifie.

LA MARQUISE *en riant.*

» T'en auroit-il conté ?

L I S E T T E.

Point du tout ; en tout cas

» J'ose bien vous jurer qu'il y perdrait ses pas.

LA MARQUISE.

» Ah ! je n'en doute point.

L I S E T T E.

Je suis un peu coquette ,

» Car toute femme l'est.

LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Oh, doucement , Lisette.

L I S E T T E.

- » Exceptez vous , s'entend , dont l'austere vertu ;
- » Contre les mœurs du temps a si bien combatu.
- » Mais quoique je fois vive , & par fois un peu folle ;
- » Dès quel'on m'en dit trop , je coupe la parole ,
- » Et sçais prendre d'abord un air si sérieux ,
- » Qu'au plus hardi mortel je fais baisser les yeux.
- » Si Monsieur le Marquis m'avoit mise à l'épreuve ;
- » De ce que je vous dis , il auroit vû la preuve ,
- » Tout mon maître qu'il est , je l'aurois relancé.....
- » Mais à sonder mon cœur il n'a jamais pensé.

LA MARQUISE.

- » Crois qu'il en est de même à l'égard de toute autre.

L I S E T T E.

- » Sur cela , mon avis est différent du vôtre.

LA MARQUISE.

- » Et ce n'est qu'un effet de ta méchanceté.

L I S E T T E.

- » On ne m'accuse pas d'avoir trop de bonté ;
- » J'en demeure d'accord : mais , si je suis maligne ;
- » C'est que j'ai l'œil perçant , & qu'un rien lui désigne
- » Ce qu'on veut lui cacher avec le plus grand soin.
- » Il me feroit passer pour sorciere au besoin.
- » Car je devine un fait dès que je l'étudie.

LA MARQUISE.

- » Quel fruit en tires-tu ?

66 LA FORCE DU NATUREL ;

L I S E T T E.

Quel fruit ? La Comédie.

» Car il n'est point pour moi de passe-temps plus doux
» Que de pouvoir souvent rire aux dépens des foux.

L A M A R Q U I S E.

», Loin d'en rire, Lisette, il faut pleurer leurs fautes.

L I S E T T E.

», Oh, je n'aspire pas à des vertus si hautes ;
», Je vole terre à terre & vais mon petit train.

L A M A R Q U I S E.

» Notre pauvre Intendant s'est mis en bonne main ;
», S'il t'a porté sa plainte.

L I S E T T E.

Oui, son ame dolente

», Vient de faire de moi sa chere confidente.

L A M A R Q U I S E.

», Dieu fait comme sa peine excite ta pitié !

L I S E T T E.

», J'aime à voir, je l'avoue, un fat humilié.
», J'en rirois de bon cœur ; mais son triste martire
», Vous touche de trop près pour que j'en puisse rire ;
Et pour votre intérêt je vous prie instamment
D'empêcher que Monsieur ne mette empêchement
Au bonheur de Guérault, sa plainte m'a touchée,
Parce que je vous suis tellement attachée,
Ce que je n'ai jamais mieux senti qu'aujourd'hui ;
Que pour l'amour de vous, & nullement de lui,
Je voudrois vous sauver l'aventure cruelle,
D'essuyer, céans même, une scène nouvelle.

Le cas seroit pour vous doublement outrageant.
 Vous savez que Monsieur a le cœur voltigeant.

LA MARQUISE.

Après quelques écarts, il s'est fixé, Lisette.

LISETTE.

Bon, bon!

LA MARQUISE *en souriant*;

Si je l'en crois, il me trouve parfaite;

Et prétend désormais ne vivre que pour moi.

LISETTE.

Comptez sur sa parole.

LA MARQUISE.

Il est de bonne foi;

Son cœur est tout ouvert.

LISETTE.

Toutes tant que nous sommes;

Nous devons peu vanter la bonne foi des hommes.

Je n'en ai jamais vû que de faux, que d'ingrats.

Pardon si je m'emporte.

LA MARQUISE.

Oh, tant que tu voudras

Tu peux pester contr'eux.

LISETTE.

Pour en dire la rage

J'ai de bonne raisons, & cela me soulage.

LA MARQUISE.

A la bonne heure; mais respecte mon mari.

Quoique toujours mon cœur l'ait tendrement chéri;

A ses égaremens j'étois accoutumée,

Et loin que contre lui je fusse gendarmée,

68 LA FORCE DU NATUREL ;

J'ai toujours sans murmure attendu son retour ,
Et l'amitié , l'estime , ont payé mon amour.

L I S E T T E.

Oui , chacun vous admire ; & moi je vous condamne !
Aurez-vous des égards pour une Païssanne ,
Qu'il aime sous vos yeux , & devant ses valets ?
Eh , régalez-la-moi de quelques bons soufflets.

L A M A R Q U I S E.

Je dois le respecter jusques dans ce qu'il aime.

L I S E T T E.

Oh ! Quand j'entens cela , je suis hors de moi-même !
Peut-on penser ainsi ?

L A M A R Q U I S E.

Je pense comme il faut.

L I S E T T E.

Vous ne voulez donc point servir Monsieur Guérault ?

L A M A R Q U I S E.

Qui m'en empêcheroit ?

L I S E T T E.

La crainte de déplaire

A Monsieur le Marquis. Vous craignez sa colere.

L A M A R Q U I S E.

Non , je ne la crains point : Je suis sûre de lui ;
Et s'il paroît encor s'égarer aujourd'hui ,
Ce n'est que par bonté , par un motif honnête.

L I S E T T E.

A votre place , moi , j'aurois martel en tête :
Les plaintes de Guérault me tourmenteroient fort :

COMÉDIE.

69

LA MARQUISE.

Quand il auroit raison, j'aurois toujours grand tort;

LISETTE.

Comment, vous auriez tort, si l'on vous déshonore;

De faire du fracas ?

LA MARQUISE.

Oui ; j'aurois tort encore.

LISETTE.

Oh ! Je perds patience. Et si, par grand hasard ;

Vous alliez l'imiter ?

LA MARQUISE *en riant.*

Ce feroit un peu tard.

LISETTE.

Croyez-vous que Monsieur auroit la complaisance

De respecter vos goûts ?

LA MARQUISE.

Grande est la différence.

Graces à nos maris, nous avons le malheur ;

Si nous nous égarons, de blesser leur honneur :

Leurs infidélités, à ce qu'ils nous font croire,

Sans nous déshonorer, ne tournent qu'à leur gloire ;

Si bien que violer de reciproques nœuds,

C'est un crime pour nous, c'est un honneur pour eux.

LISETTE.

» Comme ils sont les plus forts, les loix sont leur ouvrage,

» Et tiennent notre sexe en un dur esclavage.

» Si nous avions du cœur, si nous nous entendions ;

» Ma foi, ce seroit nous qui les gouvernerions.

70 LA FORCE DU NATUREL;

Comment, vous souffrirez, sans dire une parole;
Qu'on s'amourache ici d'une petite idole!

LA MARQUISE.

Je n'en suis point jalouse.

L I S E T T E.

Oh, je le suis pour vous!

Et si j'osois...

LA MARQUISE.

Tais-toi, le Marquis vient à nous;

L I S E T T E.

Voyons ce qu'il dira, j'en suis très-curieuse.

LA MARQUISE.

Ecoute sans rien dire, & sois respectueuse.

S C E N E I I.

LE MARQUIS, LA MARQUISE;
L I S E T T E.

M LE MARQUIS.
Adame, savez-vous ce qui se passe ici!

L I S E T T E *à part.*

Que trop!

LE MARQUIS.

Je suis charmé; vous le serez aussi.

LA MARQUISE.

Et de quoi donc, Monsieur?

LE MARQUIS.

D'une jeune personne

Dont le premier aspect plaît autant qu'il étonne.
Plus on la voit, l'entend, plus on en est touché.
Sans pouvoir s'en défendre, on s'y sent attaché.
Ses graces, son esprit, sa beauté, tout enchante;
Et par sa modestie encor plus attrayante,
Elle se fait du moins aussi fort estimer,
Que ses traits séduisans engagent à l'aimer.
La nature souvent a des jeux bien bizarres!
Un villageois produit tous les dons les plus rares;
Moi, vivant à la Cour, & dans un très-beau rang,
Je produis une fille indigne de mon sang,
Belle sans agrémens, arrogante, grossiere;
Et la pauvre Babet, fille d'une fermiere,
Avec l'air le plus noble, a l'esprit si poli,
Qu'elle offre en sa personne un objet accompli.

LA MARQUISE.

A vous dire le vrai, la peinture est charmante;
Cette fille, en effet, doit être séduisante,
Car vous exagérez vivement ses appas.

LE MARQUIS.

Madame, croyez-moi, je n'exagere pas;
Tout ce que je vous dis, est la vérité même!
Vous aimerez Babet tout autant que je l'aime.

LA MARQUISE *avec un souris gracieux.*
Vous l'aimez donc, Monsieur?

LE MARQUIS.

Elle me fait pitié;

72 LA FORCE DU NATUREL;

Et je me sens pour elle une tendre amitié.

L I S E T T E *bas à la Marquise.*

Une tendre amitié ! Cette phrase est touchante.

L A M A R Q U I S E *bas à Lisette.*

Tais-toi donc.

L I S E T T E *à part.*

De sa femme il fait sa confidente.

L A M A R Q U I S E.

Elle vous fait pitié, dites-vous ? Eh, pourquoi ?

L E M A R Q U I S.

C'est que la pauvre enfant s'est adressée à moi,
Pour rompre le projet qu'avoit formé sa mere,
Qui vouloit la donner à mon homme-d'affaire.

L A M A R Q U I S E.

Il me semble, pour moi, qu'il lui faisoit honneur.

L E M A R Q U I S.

Mais pour ce mariage elle avoit tant d'horreur,
Que j'en ai sur le champ détourné cette femme.

L I S E T T E *bas à la Marquise.*

Oui, pour garder Babet... Bon pied, bon œil, Ma-
dame.

L A M A R Q U I S E.

Guérault m'a fait prier de vous parler pour lui ;
Souffrez qu'auprès de vous je lui serve d'appui.
Rendez-vous favorable à ma vive priere.

Raccommodez cet homme avec votre fermiere.

L E M A R Q U I S.

Mais cela ne se peut.

LA MARQUISE.

Et pourquoi, s'il vous plaît,

Monsieur?

LE MARQUIS.

C'est qu'à Babet je prens tant d'intérêt ;

Que je veux lui sauver une douleur mortelle.

Oui, de son désespoir je souffrirois plus qu'elle.

Loin d'avoir pour Guérault la moindre passion,

Je sai qu'il est l'objet de son aversion.

LA MARQUISE.

Et d'où le savez-vous ?

LE MARQUIS.

D'elle-même.

LA MARQUISE.

J'admire

Que sur vos sentimens elle ait pris tant d'empire.

LE MARQUIS.

Je ne m'en cache point, elle a touché mon cœur.

LISETTE *faisant quelque pas
pour sortir, dit bas à la
Marquise.*

Je vais jurer pour vous, car je suis en fureur.

LE MARQUIS.

Vous souriez, Madame, & gardez le silence !

LISETTE *à demi-voix.*

Nous pouvions nous passer de cette confidence.

LE MARQUIS.

Que dit-elle ?

74 LA FORCE DU NATUREL ;

L I S E T T E.

Moi ? Rien. Je médite tout bas.

LE MARQUIS à *Lisette*.

Non ; méditez tout haut , ne vous contraignez pas.

L I S E T T E.

Mes méditations vous déplairoient.

LE MARQUIS.

Lisette,

Votre petit esprit quelquefois interprète

Les sentimens d'autrui selon vos visions :

Mais trêve , s'il vous plaît , de méditations ,

Ou renfermez-les bien ; c'est moi qui vous en prie ,

Et qui n'entendrois pas aisément raillerie.

L A M A R Q U I S E.

Eh , Riez , comme moi , de son zèle imprudent ;

Qu'il ne soit question que de votre intendant.

Que lui dirai-je enfin ? Car il attend réponse.

Prononcez , s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Hé bien donc , je prononce.

Dûssai-je de *Lisette* exciter le caquet ,

Je défens à Guérault de songer à Babet.

L A M A R Q U I S E.

Cela suffit , Monsieur.

LE MARQUIS.

De plus , je vous conjure

De vouloir la garder près de vous. Soyez sûre

Qu'elle sera soumise à vos commandemens ;

Que vous lui trouverez de nobles sentimens ;

Et, qu'éprouvant qu'elle est aussi sage que belle,
 Vos yeux & votre cœur vous parleront pour elle.

LA MARQUISE.

Ne la connoissant pas, je pourrois en douter ;
 Mais, sur vos volontés, rien ne peut m'arrêter.

LE MARQUIS.

Je vais vous envoyer cette charmante fille ;
 Mais, pour plus de décence, ordonnez qu'on l'habille,

Modestement pourtant. Enfin, elle est à vous :
 Daignez donc l'honorer de l'accueil le plus doux.

LA MARQUISE.

Puisque vous l'exigez, j'y ferai mon possible.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous promets que je serai sensible
 A toutes les bontés que vous lui marquerez ;
 Elle en est vraiment digne, & vous en conviendrez.

SCENE III.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voyez sur quel pied votre époux vous regarde ;

Il fait une maîtresse, & vous la donne en garde.

Il prétend que tout cède à son autorité,

Et que vous vous prêtiez à sa commodité.

G ij

78 LA FORCE DU NATUREL ;

» De son égarement un autre eût fait mystère ,
» Il fait gloire du sien : encor faut-il se taire.
C'est vous pousser à bout.

LA MARQUISE *en riant.*

Ah ! Que de visions !

L I S E T T E.

Condamnez-vous aussi mes méditations ?
Dût Monsieur m'affommer, je ferai du vacarme :
Il remet en nos mains l'idole qui le charme ;
Confiez-m'en le soin, je la gouvernerai :
Vous verrez de quel air je vous l'ajusterai.
Je vais donner le mot à tous vos domestiques ;
Et nous ferons agir tant de sourdes pratiques ,
Que , rebutée enfin , sa douleur la tuera ,
Ou que , malgré Monsieur , elle déguerpira.

LA MARQUISE.

Mais , dis-moi , l'as-tu vûe ? Est-elle si charmante ?

L I S E T T E.

Tout le monde le dit ; mais , sans doute , on augmente.

» Et je me marierois après ce que je voi ?
» Qu'il vienne un prétendant , & qu'il se joue à moi ;
» Si de me demander il ose avoir l'audace ,
» D'abord , de vingt soufflets je lui couvre la face ,

LA MARQUISE *en riant.*

» Mais tu fais éclater des transports furieux.

L I S E T T E.

» C'est que le plus bel homme est un monstre à mes yeux.

LA MARQUISE.

63 Quelque monstre, un beau jour, te tournera la tête.

LISETTE.

» Quand mon cœur fait un pas, aussi-tôt je l'arrête.

» Tous ces galans polis sont d'aimables fripons ;

» Qui deviennent tyrans dès que nous épousons :

» Ils jurent à nos pieds des flammes éternelles.

» Femmes de ces Messieurs, nous cessons d'être belles ;

» Tout ce qui les charmoit disaroit à leurs yeux.

» Ils sont chagrins, bourrus, ennuiés, ennuyeux ;

» La première guenon leur paroitra piquante ;

» Et ce qui n'est point nous, les frappe & les enchante.

» Oui, voilà les maris tels qu'ils sont à présent ;

» Encore exigent-ils un esprit complaisant ;

» Qui jamais ne se plaint, & ne les contrarie.

» Non, je n'y puis penser sans me mettre en furie.

» Les traîtres de maris, qu'ils font de beaux exploits !

LA MARQUISE.

On vient nous interrompre.

LISETTE.

Ah ! Qu'est-ce que je vois !

SCENE IV.

BABET, UN LAQUAIS,
LA MARQUISE, LISETTE.

E BABET *au laquais.*
Est-ce ici ?

LE LAQUAIS.
Justement, c'est Madame.

[*Il sort.*]

SCENE V.

BABET, LA MARQUISE,
LISETTE.

LISETTE *appercevant Babet.*

JE crois...

BABET *à part.*

Le cœur me bat.

LISETTE *à la Marquise.*

Je crois que voici votre belle.

LA MARQUISE *à Lisette.*

Qu'elle approche.

LISETTE *à Babet.*

Venez, avancez, perronelle;

B A B E T *après avoir avancé deux pas,
s'arrête pour considérer la
Marquise, & après un peu
de silence ; elle dit :*

Ah ! Quelle aimable Dame ! A son premier aspect
Je sens naître en mon cœur le trouble & le respect.
A la considérer, je trouve mille charmes ;
Et je ne sai pourquoi je sens couler mes larmes.
Que je suis attendrie !

L I S E T T E *la tirant rudement.*

Avancez, vous dit-on.

B A B E T *à Lisette.*

Eh ! De grace, avec moi prenez un autre ton.
Vous m'effrayez. Je viens parce qu'on m'en l'ordonne.

L I S E T T E *après l'avoir considéré.*
Madame, regardez la petite friponne ;
On vous en avoit fait de fidèles portraits.
Qu'elle a l'air avenant !

L A M A R Q U I S E *après l'avoir regardé
quelque temps.*

O, les aimables traits !

Ah ! Lisette, contre elle apaise ta colere.

[à Babet.]

Approche, mon enfant.

B A B E T.

Je crains de vous déplaire.
Je vois que j'importune, & vais me retirer.

L A M A R Q U I S E *l'arrêtant.*
Non ; laissez-moi le temps de vous considérer.

80 LA FORCE DU NATUREL ;

L I S E T T E *la tournant de son côté.*

Viens , que je te contemple aussi tout à mon aise.
 Dans son joli minois , il n'est trait qui ne plaise.
 Mais cette belle bouche , & ces grands yeux si doux ,
 Pourroient bien vous ravir le cœur de votre époux.

B A B E T *avec transport.*

Me préserve le Ciel de commettre un tel crime !
 Il paroît m'honorer de la plus tendre estime ;
 Du moins il me le dit , & j'aime à le penser :
 Mais , si tant de bonté pouvoit vous offenser ,
 Madame , plus que vous je serois malheureuse.
 J'aimerois mieux mourir , que vous être odieuse.
 J'ai l'honneur de vous voir pour la première fois ,
 Cependant de mon cœur vous entendez la voix :
 Oui , Madame , c'est lui qui parle par ma bouche ;
 Croyez ce qu'il vous dit.

L A M A R Q U I S E *attendrie.*

Oui , ce qu'il dit me touche ;

[à Lisette.]

Son air noble & naïf , & ses tendres accens ,
 Ont un charme secret qui surprend tous mes sens.
 Ces traits...ce son de voix..Mais bon,quelle apparence ?
 Le hasard bien souvent forme une ressemblance.
 Lisette , ne dis plus que je dois la haïr ;
 Mon cœur à cet excès ne pourroit se trahir.

L I S E T T E *regardant Babet.*

La petite sorciere ! Elle a l'art de surprendre.

B A B E T.

Mais , Madame , selon ce que je viens d'entendre ;

On vous a prévenue en parlant contre moi.
De quoi m'accuse-t-on ?

L I S E T T E.

Soyez de bonne foi.

On a dit à Madame...

B A B E T.

Ah ! Qu'ose-t-on lui dire ?

L I S E T T E.

Que vous causiez ici plus d'un tendre martyr.

B A B E T.

J'en suis fâchée.

L I S E T T E.

Enfin , que Monsieur son époux ;

Puisqu'il faut dire tout , est amoureux de vous.

B A B E T.

Amoureux de moi ! Ciel ! Madame , je vous jure

Que jamais on n'a dit de plus noire imposture.

Monseigneur , il est vrai , me parle tendrement ;

Mais , quoique jeune encor , j'avoue ingénument ,

Que je sai distinguer d'une innocente estime ,

Un sentiment trop vif pour être légitime :

Si je le remarquois dans Monsieur votre époux ,

L'honneur sauroit bien-tôt m'exiler de chez vous.

Je suis née , il est vrai , dans la plus basse sphère.

Monseigneur routesfois me traite comme un pere ,

Et n'use à mon égard de son autorité ,

Que pour mettre mon cœur en pleine liberté.

82 LA FORCE DU NATUREL,

[*prenant un ton un peu fier.*]

Ce cœur pense, Madame, avec trop de noblesse,
 Pour qu'on pût le réduire à la moindre bassesse.
 Oui, quoique d'un sang vil, il a trop de hauteur,
 Pour souffrir seulement l'ombre du déshonneur.
 Ce n'est qu'à cet égard qu'on peut me trouver fiere.

Mais je fors du respect. Fille d'une fermiere,
 D'un ton humble & soumis je devois vous parler.
 Excusez ma douleur; laissez-la s'exhaler :
 Malgré vos préjugés, elle se flatte encore
 Que vous ne voulez pas que l'on me déshonore ;
 Que mes pleurs toucheront votre cœur généreux.
 Votre estime, Madame, est l'objet de mes vœux ;
 Et, si j'osois plus loin porter la hardiesse,
 J'ambitionnerois toute votre tendresse :
 Je ne mérite pas que vous m'en honoriez,
 Madame ; mais souffrez que je tombe à vos pieds ;
 Pour obtenir qu'au moins vous soulagiez ma peine ;
 En m'épargnant l'horreur d'encourir votre haine.
 C'est le plus grand malheur que je pusse souffrir ;
 Si vous m'en affligez, il en faudra mourir.

LA MARQUISE.

Pourquoi craignez-vous tant que je ne vous haïsse ?

B A B E T.

Je ne sai : mais pour moi ce seroit un supplice
 Que je sens que mon cœur ne pourroit supporter.

[*regardant tendrement la Marquise.*]

Je vous aime, Madame.

COMÉDIE.
LA MARQUISE.

83

On ne peut résister
A ses tendres regards , ils pénètrent mon ame.
Leve-toi , mon enfant.

B A B E T.

Ah permettez , Madame ;
Qu'avant de me lever je baise cette main ;
Cette main respectable.

LA MARQUISE *lui présentant la main.*

Ah ! Quel cœur inhumain
Ne seroit pas touché d'un mouvement si tendre !
Babet , je t'aime aussi. Qui pourroit s'en deffendre ?
Jette-toi dans mes bras , cher enfant , leve-toi.

B A B E T *l'embrassant.*

Ah ! Que je suis heureuse !

L I S E T T E *pleurant.*

Et je te battois ? moi ?
» Moi te battre ! Ah ! plutôt fusai-je soufflettée
(*à la Marquise.*)

» De tes deux belles mains. Vous êtes enchantée
» De la petite fille , & vous n'avez pas tort
» Viens , ma chere Babet , embrasse-moi bien fort ;

B A B E T.

» De vos bontés pour moi je vous suis obligée.

L I S E T T E.

» Et moi je me repens de t'avoir affligée.

(*à la Marquise.*)

» Je vois que vous allez l'aimer éperduement ;
» Moi , j'en suis déjà folle , & maudit soit qui ment

84 LA FORCE DU NATUREL;

Je veux la rendre encor une fois plus jolie.

LA MARQUISE.

Oui, m'ets-lui le plus beau des habits de Julie.

Qu'elle soit magnifique.

B A B E T.

Ah ! c'est trop de bonté.

L I S E T T E.

Fiez-vous sur mon zele & ma dextérité.

B A B E T.

Non ; un de vos habits me suffira, Lisette.

Pour un plus haut état le Ciel ne m'a point faite.

C'est bien assez pour moi de monter jusqu'à vous.

L I S E T T E.

Tu ne m'imposes pas par ton petit air doux.

Madame a prononcé, tu seras magnifique.

B A B E T.

Madame, voulez-vous que votre domestique

Egale votre fille en somptuosité ?

J'aurai sous ses habits un air trop emprunté.

L I S E T T E.

Friponne, tu m'as l'air de les porter mieux qu'elle.

LA MARQUISE.

Cela n'est que trop vrai. Réflexion cruelle !

Ah ! Si ma fille avoit tes graces, ta douceur ;

Tes nobles sentimens, quel seroit mon bonheur !

Tu me fais voir en tout une fille accomplie.

Que n'est-elle Babet, & que n'es-tu Julie !

B A B E T.

Je ne mérite pas que vous fassiez ces vœux ;

Pour peu que vous m'aimiez , mon sort est trop heureux.

LA MARQUISE.

Va , je sens que pour toi , je ne saurois trop faire.

BABET.

Ni moi , pour mériter le bonheur de vous plaire.

LA MARQUISE.

Avec combien d'esprit elle orne sa douceur !

Lisette , emmène-là.

LISETTE *la prenant sous le bras.*

Venez mon petit cœur.

SCENE VI.

LA MARQUISE *seule.*

AH! Que mal-à-propos on m'auroit allarmée!
D'où vient que tout à coup cette enfant m'a charmée?

Jamais je n'ai senti de plus tendre penchant.
Eh ! Qui pourroit tenir à ce regard touchant,
A ce doux son de voix , à ces graces naïves ,
A ces expressions si tendres & si vives ?
Je ne m'étonne plus si votre cœur touché
A cette aimable enfant s'est sitôt attaché ;
Marquis , votre tendresse est innocente & pure ;
Ou du moins de Babet la vertu me l'assure.
Dût-elle me ravir votre cœur précieux ,
Je vais l'offrir encor plus charmante à vos yeux.

S C E N E V I I.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *entrant d'un air empressé.***V**ous avez vû Babet, qu'en pensez-vous, Marquise ?

LA MARQUISE.

Ce que vous en pensez. J'en suis vraiment éprise,
Et je crois que je l'aime autant que vous l'aimez.
C'est tout dire en deux mots, Monsieur.

LE MARQUIS.

Vous me charmez.

Quoi, sérieusement Babet a su vous plaire ?

LA MARQUISE.

Et peut-on s'empêcher d'aimer son caractère ?
Sa figure, ses tons, ses graces, sa candeur ?

LE MARQUIS.

Parlez-vous tout de bon ?

LA MARQUISE.

Oui, du fond de mon cœur;

Et que jamais de vous je ne sois regardée,
Si jamais on a dit vérité moins fardée.

Je garderai Babet par inclination,
Et mon goût est conforme à votre intention.

LE MARQUIS.

« Comme elle a l'air très-noble, & qu'elle est jeune
« & belle,

» Prenez-la près de vous pour votre Demoiselle.

LA MARQUISE.

» Mais elle ne l'est pas : vous savez de quel sang

» Elle sort.

LE MARQUIS.

» Le mérite est ce qui fait le rang.

» Les nobles sentimens , la vertu , la sagesse ,

» Ce sont là proprement les titres de noblesse ;

» Elle n'est rien sans eux : ce sont ceux de Babet.

LA MARQUISE.

» Je le sens comme vous ; vous en verrez l'effet ;

Vous n'exigerez rien pour cette fille aimable

Qui ne soit pour mon cœur un soin très-agréable.

LE MARQUIS *en souriant.*

En dépit de Lysette , ou je me trompe fort.

LA MARQUISE.

Calmez-vous sur cela ; je sai bien qu'elle a tort.

Vous allez voir , Monsieur , si l'ardeur de vous plaire

Ne sera pas toujours ma principale affaire.

Adieu.

SCENE VIII.

LE MARQUIS *la regardant aller.*

Que de vertu , de raison , de douceur !

Et que je suis heureux de sentir mon bonheur !

Fin du troisième Acte.

A C T E IV.

S C E N E P R E M I E R E.

G U E' R A U L T *seul.*

V Oilà , graces au Ciel, mes mesures bien prises ;
Elles sauront nous mettre à couvert des surprises ;
D'ailleurs , chacun me croit amoureux de Babet ,
Et m'aide en le croyant à cacher mon secret.
Par là , Julie & moi , peut-être dans une heure ,
Nous pourrons parvenir à changer de demeure.
Par avance , j'ai sù me nantir de sa dot ,
Et l'amour que je sens n'est pas l'amour d'un sot.
L'Amour , quoique son feu nous amuse & nous plaise ;
N'est pas long-temps bien vif , s'il n'est pas à son aise ;
Et les bijoux brillans joints à l'argent comptant ,
L'échaufferont sans cesse , & le rendront constant.
Mon cœur est enflammé , mais il songe au solide ;
Et languiroit bien-tôt si ma caisse étoit vuide.
L'homme sensé , prudent , ne met rien au hazard.
Mais je veux , pour voiler encor mieux mon départ ,
Au sujet de Babet interroger Lisette ;
Demander si Madame en est fort inquiète ,

Et

Et si sa jalousie a bien fait du fracas.

Nous nous échapperons pendant tout leur tracas.

SCÈNE II.

JULIE, GUÉRAULT.

JULIE *d'un air empressé &
mystérieux accourant.*

EH vite un mot.

GUÉRAULT.

De quoi s'agit-il donc, ma charmante ?

JULIE *lui remettant un
écrain.*

Voici des Diamans que l'Amour te présente.

Cette provision au Pays Etranger

Pourra nous mener loin, car tu fais ménager.

Moi, haïssant le faste, aimant la vie obscure,

Bornée à nos moyens, je sçaurai, j'en suis sûre,

Te donner tout sujet de ne point regretter

Le poste lucratif que je te fais quitter.

GUÉRAULT.

Vous, comptez sur mon cœur & sur mon industrie.

De plus j'ai de l'argent.

JULIE.

Mais au moins, je te prie,

N'emportons que celui qui t'appartient.

90 LA FORCE DU NATUREL,
GUE'RAULT.

Pourquoi ?

L'argent de votre pere est à vous.

JULIE.

Je le croi.

Maiston honneur m'est cher, & je veux que mon pere
N'ait à te reprocher qu'un amour téméraire,
Que mon enlèvement avec moi concerté,
Et rien contre l'honneur & la fidélité.

GUE'RAULT.

Au fond, j'aime à vous voir cette délicatesse.
J'allois être fripon par excès de tendresse.
La crainte de vous voir un jour dans le besoin,
Par dessus le scrupule avoit porté mon soin :
Mais, plus digne de vous, adoptant vos maximes,
Je ne me chargerai que de fonds légitimes.
Mon Registre arrêté dès ce soir, fera foi
Que mon argent comptant est sûrement à moi.
Je vais remettre en caisse une assez bonne somme,
Et rends grace à l'amour qui me laisse honnête
homme....

Mais avec la Fermiere êtes-vous bien d'accord?
Veut-elle nous cacher ?

JULIE.

Je n'en fais rien encor.

Elle est dehors.

GUE'RAULT.

Tant pis.

JULIE.

J'attends l'instant propice,
 Pour l'engager sous main à nous rendre service,
 Et je compte sur elle.

GUER'AULT.

On vient, séparons-nous;
 Je vais continuer mon Rôle de Jaloux,
 Et voici justement la femelle maligne
 Que j'avois mise en œuvre. Elle sourit ! Bon signe.

SCENE III.

LISETTE, GUER'AULT.

LISETTE *à part.*

V Oici notre Amoureux. Comme il va soupirer !
 Je veux me délecter à le désespérer.

GUER'AULT.

Bonjour. Voudriez-vous me mener chez Madame ?

LISETTE.

Cela ne se peut pas. Qu'y cherchez-vous ?

GUER'AULT.

Ma femme.

LISETTE.

Votre femme ! Etes-vous marié ?

GUER'AULT.

Peut s'en faut.

Et Madame, je crois, achevera bien-tôt.

H ij

92 LA FORCE DU NATUREL ;
L I S E T T E.

Elle a parlé pour vous.

G U É R A U L T.

Bon. Je conclus, Lisette,

Que l'affaire est finie.

L I S E T T E.

Oui, votre affaire est faite.

G U É R A U L T.

Tout de bon ?

L I S E T T E.

Sans retour, on vous défend tout net,
Une fois pour toujours, de songer à Babet.

G U É R A U L T.

Que me dites-vous là ?

L I S E T T E.

La chose la plus sûre

Qu'on ait dite jamais. Voulez-vous que j'en jure ?
Vous n'avez qu'à parler.

G U É R A U L T.

Mais, Madame, je croi,

En est au désespoir.

L I S E T T E.

Elle ? Pas plus que moi.

Ai-je l'air affligé ?

G U É R A U L T.

Pas beaucoup.

L I S E T T E.

Ma Maîtresse

Ne l'a pas davantage. Elle chérit, caresse,

Habille richement cet objet gracieux
Que vous avez tâché de lui rendre odieux.

GUÉRAULT.

Ce que je vous ai dit ne la rend pas jalouse ?

L I S E T T E.

Un esprit de travers assez souvent se blouïse :
Or , on vous croit l'esprit de cette trempe-là.
Voyez donc ce qu'on peut conclure de cela.

GUÉRAULT.

Mon esprit est fort droit.

L I S E T T E.

Nous le croyons très-gauche.

GUÉRAULT.

Je ne vous ai tracé qu'une légère ébauche
De tout ce que j'ai vû. Si vous sâviez

L I S E T T E.

Chanson;

Ira-t'on se brouiller sur un petit soupçon ?
Mais un fait très-constant , que je tiens de Madame ;
C'est que jamais Babet ne sera votre femme :
Sur cet article-là , tout le monde est d'accord.
Ayez donc la bonté de vous faire un effort ,
Pour éteindre au plutôt le feu qui vous dévore ;
Car , quoique je vous aime , & que je vous honore ,
Je vous dirai trois mots dont il vous souviendra ;
C'est qu'en cas de rechûte , on vous relevera.

GUÉRAULT.

La phrase est équivoque.

94 LA FORCE DU NATUREL ;

L I S E T T E.

Oh ! Vous allez m'entendre.

Par ordre très exprès je viens de vous défendre

De rechercher Babet : mais si vous persistez ,

Monfieur fera les faits que vous m'avez contez ,

Afin que vos rapports reçoivent leur salaire.

Monfieur m'entend-il mieux ?

G U É R A U L T.

Oui ; cette phrafe eft claire.

Quand on parle fi bien , j'entens à demi mot.

L I S E T T E.

Votre efprit fe redrefle.

G U É R A U L T *à part.*

On me prend pour un sot ;

Mais ils verront bien-tôt que fi j'en ai la mine

Je n'en ai pas le jeu.

L I S E T T E *à part.*

Le pauvre homme rumine

Cela me divertit.

G U É R A U L T *à part.*

Je ris de fon erreur.

L I S E T T E.

Vous voilà bien fâché.

G U É R A U L T *faignant de pleurer.*

Vous me percez le cœur.

L I S E T T E *faignant de s'attendrir.*

Hélas ! Me chargez-vous de deux mots de réponse ?

G U É R A U L T *sanglottant.*

Dites donc qu'à Babet pour jamais je renonce.

L I S E T T E *feignant de pleurer encore plus fort.*

Vous me faites pitié.

G U É R A U L T.

Le bon cœur ! je m'en vais ;

Tâcher de réparer la perte que je fais.

L I S E T T E.

Cela vous est facile , avec tant de mérite.

G U É R A U L T.

(à part.)

Vous pensez juste , au moins. Au fond , l'affront m'irrite.

Allons trouver Julie ; & suivons notre plan.

L I S E T T E *lui faisant une profonde révérence.*

Monfieur , votre servante.

G U É R A U L T *d'un air important.*

Adieu , ma pauvre enfant.

S C E N E I V.

L I S E T T E *feule.*

LE fat ! je lui devois cette petite scène.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il mérite ma haine.

Il ne m'a jamais dit un seul mot de douceur ,

Et veut être traité comme un petit Seigneur.

Je déteste les gens qui s'en font trop accroire ,

Et me fais un plaisir de rabattre leur gloire.

S C E N E V.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.
GUérault, ne sort-il pas d'avec vous ?

LISETTE.

Justement.

Et je viens de lui faire un fâcheux compliment,

LE MARQUIS.

Sur quoi donc ?

LISETTE.

Sur Babet. Madame lui fait dire

Qu'il peut porter ailleurs son douloureux martyre ;

Que vous mettez obstacle à ses prétentions ,

Et qu'elle se soumet à vos intentions.

LE MARQUIS.

En est-il bien fâché ?

LISETTE *d'un air gai,*

Cela le désespère ,

Il en perdra l'esprit.

LE MARQUIS.

Je n'y sçaurois que faire.

Je ne le croyois pas amoureux à ce point.

LISETTE *en riant.*

Le dépit le suffoque , il n'en reviendra point.

LE

LE MARQUIS.

Cela vous réjouit?

L I S E T T E.

Je n'en suis pas fâchée ,
Et comme je vous suis vivement attachée ,
J'aime bien mieux vous voir heureux & satisfait ;
Que si vous vous forciez à lui céder Babet.

LE MARQUIS *prenant son sérieux.*

A la lui céder ! Moi ? Que voulez-vous me dire ?

L I S E T T E.

Madame vous devine , elle n'en fait que rire ,
Et moi , j'en ris aussi , comme vous jugez bien.
Aimez tout à votre aise , on ne vous dira rien.
Même en cas de besoin fidelle Confidente . . .
Je pourrai vous prouver.

LE MARQUIS.

Sortez , impertinente.

Vous voulez me sonder , & je vous vois venir.
Sur le champ mon courroux devoit vous en punir.
Je veux bien ménager votre bonne Maîtresse ;
Je sens , je vois pour vous jusqu'où va sa foiblesse ;
Mais n'y revenez plus , ou vous pourrez sentir
Qu'on ne se joue à moi que pour s'en repentir.

L I S E T T E *à part.*

Ma pénétration échauffe sa cervelle
Je vais faire ma paix en lui montrant sa Belle :

SCENE VI.

LE MARQUIS *seul.*

JE n'ai vû de mes jours un si méchant esprit.
 La Marquise le fait , & rien ne la guérit
 De sa prévention pour cette créature
 Que la paix , l'union mettent à la torture.
 Peut-elle lui passer un semblable défaut ?
 Mais au fond , j'ai pitié de ce pauvre Guérault
 Si contre lui Babet étoit moins prévenue ,
 Je n'arrêteroïs plus une affaire conclue.
 Ne ferois-je pas mieux de les raccommoder ?
 Qu'on appelle Guérault. Oui , je m'en vais l'aider
 A devenir heureux si Babet veut m'en croire ,
 Mais voici mon cousin. Il a l'humeur bien noire ,
 Ce me semble.

SCENE VII.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE *à part.*
Grand Dieu que je suis étonné !
 LE MARQUIS.

Qu'avez-vous , mon cousin ? Vous êtes consterné !

LE COMTE *à part.*

Je n'ose ni parler , ni garder le silence.

De ses fougueux transports je crains la violence ;

(*haut.*)

Promettez-moi , Marquis , & faites-moi serment ,

Que vous triompherez du premier mouvement.

LE MARQUIS.

Pourquoi ce préambule ?

LE COMTE.

Il est trop nécessaire.

Je vais vous révéler une cruelle affaire.

LE MARQUIS *d'un air ému.*

Et de quoi s'agit-il ?

LE COMTE.

Je suis désespéré.

Jusques à ce moment vous avez ignoré ,

Et que n'est-il permis de vous cacher encore

Un secret qui m'effraye , & qui vous déshonore ?

Mais il faut y mettre ordre , & vous mettre en état ,

De prévenir ici le plus fâcheux éclat.

M'écouter de sang froid , ce seroit un prodige.

Marquis , sur votre honneur , jurez-moi , je l'exige ,

Que bien loin d'écouter un violent transport ,

Vous ferez sur vous-même un généreux effort ,

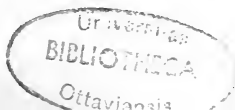
Afin d'approfondir , sans éclat , un mystère

Qui demande le calme , & la bonté d'un pere.

LE MARQUIS.

D'un pere ! Se peut-il ?

I ij



100 LA FORCE DU NATUREL ;
LE COMTE.

Déjà tant de chaleur ;

LE MARQUIS.

Non. Je vous donne ici ma parole d'honneur
Que je soumettrai tout aux loix de la prudence ;
Qu'allez-vous donc m'apprendre ?

LE COMTE.

Un fait sans vraisemblance ;

Et qui n'est que trop vrai.

LE MARQUIS.

Parlez donc au plutôt.

LE COMTE.

L'indiscrette Julie idolâtre Guérault.

LE MARQUIS.

Guérault ?

LE COMTE.

Et ce qui doit vous étonner encore ;
C'est qu'il est très-certain qu'en secret il l'adore ;
Et que cet insolent ne feint d'aimer Babet ,
Qu'afin de vous cacher son horrible projet ,
Il veut déshonorer votre illustre famille ,
En enlevant d'ici dès ce soir votre fille.

LE MARQUIS *furieux.*

Mon Intendant former un semblable dessein !
Le perfide à l'instant va périr de ma main.

LE COMTE *l'arrêtant.*

Eh quoi ! Vous oubliez déjà votre parole ?

LE MARQUIS *d'un sang froid étouffé.*
J'ai tort. A mon serment ma colere s'immole.

Comment est-on instruit de ce complot affreux ?

LE COMTE.

Tantôt, dans le jardin, ils conféroient tous deux ;
La jeune Louison, Suivante de Julie ,
Qui déjà soupçonnoit leur étrange folie ,
Derrière le berceau se glissant en secret ,
A , sans en perdre un mot , entendu leur projet ;
Et comme je rentrois , m'a conté cette histoire
Que pendant très-long-temps j'ai refusé de croire ;
Mais elle m'a si bien détaillé son récit ,
Qu'elle m'a convaincu de ce qu'elle m'a dit.
Julie est résolue , & Guérault craint & tremble.
Ils attendent la nuit pour s'évader ensemble ;
Lui coufu , chargé d'or , elle de ses bijoux.
Ils vont directement en sortant de chez vous ,
Jusqu'auprès d'Oronville , où chez votre Fermière
Ils se tiendront cachés cette semaine entière ,
Comptant se mettre ensuite à l'abri du danger ,
En se sauvant tous deux en Pays étranger.
Voilà ce que j'ai su par cette jeune fille.

LE MARQUIS.

Je m'en vais la trouver. Cachons à ma famille ;
Surtout à la Marquise , un complot aussi noir
Qui pourroit lui causer un affreux désespoir.
Comte , reposez-vous sur ma sage conduite ;
Je vais agir sous main pour prévenir leur fuite ;
Après quoi , je prendrai mon Intendant à part ,
Pour le féliciter sur son prochain départ ,

102 LA FORCE DU NATUREL;

Le tout sans nul éclat, je vous le jure encore.

Ami, ne craignez plus que je vous déshonore

En pressant un Hymen que nous avions conclu.

Vous aurez tous mes biens, c'est un point résolu;

Mais comptez que Julie au Couvent transportée,

Y finira ses jours fille, & déshéritée.

LE COMTE.

Marquis, si vous avez pour moi quelque amitié;

De cette infortunée ayez quelque pitié.

LE MARQUIS.

Je calme mes transports, c'est ce que je puis faire.

Déformais je suis Juge, & je ne suis plus Perc.

S C E N E V I I I.

LISSETTE, LE MARQUIS;

LE COMTE.

LE MARQUIS à Lisette, d'un ton brusque.
Q Ue voulez-vous?

LISSETTE.

Monfieur, je venois pour favoir

Si vous étiez ici. Je veux vous faire voir

La charmante Babet dans fa riche parure.

Vous ferez enchanté de fa noble figure.

LE MARQUIS brusquement;

Nous verrons. De ce pas allez dire à Guérault

Que je veux lui parler, & qu'il vienne au plutôt.

LISSETTE.

Monfieur, il est forti, mais il a dit au Suisse

Qu'il alloit revenir.

LE MARQUIS.

Eh bien, qu'on l'avertisse
Dès qu'il sera rentré, que j'ai besoin de lui.

L I S E T T E.

Il n'a fait que sortir & rentrer aujourd'hui.

LE MARQUIS *regardant le*
Comte.

Fort bien.

L I S E T T E.

Il faut qu'il ait quelque importante affaire.

LE MARQUIS *d'un ton sévère.*
Que fait ma fille ?

L I S E T T E.

Elle est chez Madame sa mere.

LE MARQUIS *au Comte, à part.*

Je ne veux point la voir. Son aspect odieux

Exciteroit en moi des transports furieux.

A son lâche projet mon cœur est si sensible,

Qu'un effort de raison me seroit impossible.

(à Lisette.)

Dites à Louison, sans perdre un seul moment,

Qu'elle vienne au plutôt dans mon appartement,

Que je l'y vais attendre.

L I S E T T E.

Et Babet ?

LE MARQUIS *brusquement.*

Partez vite.

Comte, pour un moment il faut que je vous quitte ;

Vous savez trop pourquoi.

LE COMTE.

Sans doute, & je vous plains.

SCENE IX.

LE COMTE *seul.*

Puisse-t-il surmonter les transports que je crains.
Mais que vois-je ?

SCENE X.

BABET *vêtue magnifiquement;*

LE COMTE.

LE COMTE.

AH, Babet ! Ah que de nouveaux charmes !
Quoi ? Vous êtes si belle, & vous versez des larmes !

BABET.

Oui, je pleure de voir qu'on me déguise ainsi.
C'est se moquer de moi. . . . Mais n'est-il pas ici ?

LE COMTE.

Qui ?

BABET.

Monseigneur. Je viens par ordre de Madame
Me présenter à lui.

LE COMTE *à part.*

La candeur de son ame

Est peinte dans ses tons, dans ses yeux, dans ses traits ;
Dans tout ce qu'elle dit. Est-il quelques attraits
Qu'on puisse comparer à cet air de décence ?
Qu'elle méritoit bien une haute naissance !

B A B E T *d'un air inquiet.*

Lisette ne vient point ! Elle m'avoit promis
De venir avec moi chez Monsieur le Marquis.

LE COMTE.

Elle va revenir ; cessez d'être inquiète.

B A B E T *voulant s'en aller.*

Permettez

LE COMTE *la retenant.*

Ne peut-on vous parler sans Lisette ?

B A B E T *voulant toujours sortir.*

Je vais trouver ma Mere.

LE COMTE *la retenant encore.*

Eh ! Vous suis-je suspect ?

Comptez que j'ai pour vous le plus profond respect ;

B A B E T.

Vous ne m'en devez point, & c'est ce qui m'allarme.

LE COMTE.

Votre Pudeur m'impose autant qu'elle me charme.

B A B E T.

Puis-je vous imposer étant d'un si bas rang ?

LE COMTE.

Je vous respecte autant que le plus noble sang.

J'honore, j'aime en vous votre seule personne.

Mais ne répondez rien !

B A B E T.

Ce langage m'étonne.

LE C O M T E.

Pourquoi?

B A B E T.

Vous oubliez votre rang & le mien.

De grâce , terminons un pareil entretien.

LE C O M T E.

Eh quoi , tant de fierté?

B A B E T.

Non , je ne suis pas fière;

Je songe que je suis fille d'une Fermière.

Devez-vous me parler ? Dois-je vous écouter ?

J'accepte votre estime ; & pour la mériter ,

Monsieur , je dois vous fuir avec un soin extrême.

LE C O M T E.

Ah , cruelle ! Me fuir parce que je vous aime ?

Car il faut l'avouer , mon cœur brûle pour vous.

B A B E T.

Pour moi ? Vous m'offensez.

LE C O M T E.

Quel injuste courroux !

Mon amour vous offense !

B A B E T.

Un cœur tel que le votre

Doit-il toucher le mien ? Sont-ils faits l'un pour l'autre ?

Non. Vous m'outrageriez en osant présumer

Que pour gagner mon cœur il suffit de m'aimer.

Il est ambitieux; mais il est raisonnable;
Et plus d'égalité vous rendroit plus aimable.

LE COMTE.

Que je hais maintenant le rang où je suis né!

B A B E T.

Pour une autre que moi vous êtes destiné.

Quoi, Monsieur, vous m'aimez prêt d'épouser Julie?

Ah! Laissez-moi sortir.

LE COMTE.

Un mot, je vous supplie:

Sachez que maintenant, je suis maître de moi,

Le pere de Julie a dégagé ma foi.

B A B E T.

Ah! Que m'apprenez-vous!

LE COMTE.

Des raisons de famille

Font qu'il ne songe plus à me donner sa fille,

Et tous deux de concert & mutuellement

Nous voilà délivrés de notre engagement.

Je puis donc vous aimer sans vous faire une offense.

B A B E T.

Si votre liberté rehaussait ma naissance!.....

LE COMTE.

Eh bien, m'aimeriez-vous? Répondez-moi, Babet;

Laissez-moi m'en flatter, & je suis satisfait

B A B E T.

Pourquoi supposerois-je un bonheur impossible?

LE COMTE.

Mais à l'ambition soyez du moins sensible.

108 LA FORCE DU NATUREL ;

Ne souhaitez-vous pas un rang plus élevé ?

B A B E T.

Souvent contre mon sort mon cœur s'est soulevé ;

Jel'avoue ; & , s'il faut achever de le dire ,

Pour un plus haut état je le sens qui soupire

Pour lui plus que jamais il auroit des appas.

LE COMTE.

Je vous entends, Babet.

B A B E T.

Non , ne m'entendez pas.

LE COMTE.

Je vous entends , vous dis-je , & suis ravi de croire . . .

B A B E T.

Comte , ne croyez rien ; il y va de ma gloire.

LE COMTE.

Ah ! Loin de l'offenser

B A B E T.

Ma mere vient , je croi ;

Oui , c'est elle.

S C E N E X I.

MATHURINE , BABET , LE COMTE.

MATHURINE *considerant Babet.*

EH , bon Dieu , mon enfant , est-ce toi ?

B A B E T.

Oui , ma chere Maman , je suis toujours la même ;

Toujours ayant pour vous une tendresse extrême.

MATHURINE.

Oh je n'en doute point. Que d'enjolivemens !
Or dessus, or dessous. Comment ? Des diamans !
Ta tête en est farcie ! Oh, qu'alle a bonne grace !
Mais tu ne me dis mot ! Vien donc que je t'embrasse.
M'aime-tu toujours bien ?

B A B E T.

Je vous l'ai dit, Maman.

MATHURINE.

Par ma foi, Monseigneur gâtera mon enfant.
Que dira-t-on de nous ? Avec son biau plumage
A va faire enrager tous les coqs du village.
Et puis, à nos dépens, on jaféra, Dieu fait,

L E C O M T E.

Ne vous allarmez point, on garde ici Babet.

MATHURINE.

Ma pauvre fille Hélas, qu'eu pitié qu'on me l'ôte !
Tu laisses ta Maman ?

B A B E T.

Mais ce n'est pas ma faute ;
Madame veut m'avoir.

MATHURINE.

Madame t'aime aussi ?

Morgué, que j'ai mal fait de t'amener ici !

L E C O M T E.

Pourquoi donc ?

MATHURINE.

Oh ! Pourquoi. Cela me perce l'ame ;
Je crains... Voici Julie.

110 LA FORCE DU NATUREL;
B A B E T.

Ah ! je cours chez Madame,
Je recevrais ici de mauvais complimens.

(Elle sort avec le Comte.)

S C E N E X I I.

JULIE , MATHURINE.

JULIE.
J E voudrais vous parler pendant quelques momens,
Je viens de m'échapper pour vous joindre Nourrice,
Et pour vous demander un important service.

MATHURINE.

De quoi s'agit-il donc ?

JULIE.

Du repos de mes jours,
Je ne puis l'affurer que par votre secours.

MATHURINE.

Diantre ! L'affaire est donc de grande conséquence !

JULIE.

Sans doute. Jurez-moi de garder le silence.

MATHURINE.

Je le jure.

JULIE.

Un seul mot me perdrait sans retour :

MATHURINE.

Ouais ! N'est-ce point ici quelque intrigue d'amour ?

JULIE.

Hélas oui.

COMÉDIE. III

MATHURINE.

Comment oui ? Vous êtes amoureuse ?

JULIE.

Oui, Nourrice, & sans vous je serai malheureuse.

Mais vous m'aimez toujours.

MATHURINE.

Que trop pour mon repos..

Mais là, contez-moi donc votre affaire en deux mots.

JULIE *après avoir un peu rêvé.*

On veut me marier ; vous le savez, ma chere,

Et même dès demain, ce qui me désespere.

MATHURINE.

Est-ce un si grand malheur ?

JULIE.

Oui, ç'en est un pour moi.

On me donne le Comte & je le hais.

MATHURINE.

Pourquoi

Vous déplaît-il si fort ?

JULIE.

C'est que j'en aime un autre ;

Et je crois que mon choix auroit été le vôtre.

C'est un homme d'esprit, d'une charmante humeur.....

D'un caractère enfin que j'aime à la fureur.

MATHURINE.

Eh qu'en dit votre pere ?

JULIE.

Il n'en fait rien, ma bonne,

Et je n'ai déclaré mon amour à personne.

MATHURINE.

La rusée ! Et cet homme est-il de qualité ?
Est-ce un Marquis ? Un Duc ?

JULIE.

Fi donc.

MATHURINE.

Ma volonté

Est que vous épousiez quelque homme d'importance.

JULIE.

» Moi, je hais tous les gens d'une haute naissance.
» Un homme qui me plaît, est un prince à mes yeux ;
» Le mérite tient lieu des plus nobles ayeux.
» Enfin, « Celui que j'aime est un homme ordinaire ;
De qui l'unique titre est le don de me plaire,

MATHURINE.

Vous voulez l'épouser ?

JULIE.

Oui, nourrice, si bien...

Vous frémissez !

MATHURINE.

Hélas !

JULIE.

Je ne dirai plus rien.

MATHURINE.

Vous m'en avez trop dit pour finir là l'histoire.
Je veux savoir le reste.

JULIE.

Il n'est pas à ma gloire ;

Mais il est sans remède : &, quoi que vous disiez...

MATHURINE.

MATHURINE.

Morgué, je vais gager qu'ils se sont mariés.

JULIE.

Oui, nourrice, en secret.

MATHURINE.

Voilà de bel ouvrage!

Et je ne ferons pas casser ce mariage?

Mordienne, il le fera. Je vais voir Monseigneur.

JULIE *l'arrêtant.*

Vous voulez donc ma mort?

MATHURINE.

Sa mort! A me fait peur.

JULIE.

Si vous me trahissez...

MATHURINE.

Hé bien?

JULIE.

Je suis perdue.

MATHURINE.

La çarvelle me tourne; & je suis confondue.

JULIE.

Ayez pitié de moi, j'embrasse vos genoux;

Et souffrez que ce soir nous nous sauvions chez vous.

MATHURINE.

Cheux moi, bon Dieu!

JULIE.

Comptez sur ma reconnoissance.

Nous avons des bijoux, de l'or en abondance;

Nous vous en donnerons tout ce que vous voudrez.

114 LA FORCE DU NATUREL;

[*Mathurine tire son mouchoir.*]

Nourrice, qu'avez-vous?

MATHURINE.

Leve-toi.

JULIE.

Vous pleurez!

MATHURINE.

Ce n'est pas sans raison que je suis en détresse.

J'ai perdu tout le fruit de ma folle tendresse.

Mais quel est ce mari? Dis-le-moi maintenant.

JULIE *d'un air timide & embarrassé.*

Vous connoissez Guérault.

MATHURINE *d'un ton furieux.*

C'est un impertinent.

JULIE *d'un ton fier & sec.*

Nourrice, parlez mieux; c'est un fort galant homme.

MATHURINE.

Comment? Ce biau mari, c'est Guérault qu'il se nomme?

JULIE.

Lui-même.

MATHURINE.

Ah, le fripon! Il recherchoit Babet.

JULIE.

C'étoit pour mieux cacher l'engagement secret

Qui me rend son épouse.

MATHURINE.

Oh, la dévargondée!

Qu'alle a fait un biau tour! Qu'a m'a bian secondée!

A quoi sert la bonté de notre bon Seigneur,
Pour une écarvillée, & pour un mauvais cœur ?

JULIE *fierement.*

Mais... vous vous oubliez.

MATHURINE.

Indigne ! Je m'oublie !

Il faut être Babet, quand on n'est pas Julie.

Va, Babet tu veux être, & Babet tu feras.

JULIE.

Je ne vous entens point.

MATHURINE.

Bientôt tu m'entendras.

Mon maître t'a placée en sa noble famille,

Mais il ne savoit pas... qu'il y plaçoit ma fille.

JULIE.

Moi, votre fille ?

MATHURINE.

Oui. Celle qu'il croit Babet,

Est son enfant.

JULIE *d'un air joyeux.*

Ah, Ciel !

MATHURINE.

Et je meurs de regret

D'avoir trahi pour toi mon maître & ma maîtresse,

Et puisque tu n'as pû mériter leur tendresse :

Ton lâche engagement les auroit diffamés.

Mais tu n'es pas leur fille.

JULIE *avec transport.*

Ah ! Que vous me charmez !

LA FORCE DU NATUREL,

MATHURINE.

Tu veux être la mienne ?

JULIE.

Au plutôt.

MATHURINE.

Ame basse !

JULIE.

Preuve que je le suis, & vous me ferez grace.

MATHURINE *parlant vite.*

Tu vas voir que tu l'es. Pendant que Monseigneur

Dans les pais lointains étoit ambassadeur,

Sa femme l'alli joindre, & me laissi Julie

Qui n'avoit que deux mois. Madame étant partie,

Il me vint dans l'esprit de changer nos enfans.

J'alli porter sa fille à l'un de mes parens,

Pour qu'il la fit nourrir, croyant qu'a fût la mienne.

Madame, à son retour, te reçut pour la sienne,

Prit soin de t'élever, puis te mit au couvent,

Où défunt mon mari t'alloit voir si souvent ;

Car il s'apparçut bian que je t'avois changée.

Il voulut me trahir, mais je fis l'enragée,

Et le menaci tant qu'il gardit le secret,

Et que le pauvre sot en est mort de regret.

Hé bien, es-tu contente ?

JULIE.

Enchantée.

MATHURINE.

A parliste !

Quoi, tu te réjouis quand tu dois être triste ?

JULIE.

Ce qui doit m'affliger, fait ma félicité.

MATHURINE.

Devenir paysanne ! O quelle lâcheté !

JULIE.

Je faisois chez les Grands une sotte figure ;
Ma mere. On tâche en vain de changer la nature.
Reprenez votre fille.

MATHURINE.

Ah ! Que proposes-tu ?

JULIE.

Je n'ai pas le cœur haut, mais j'ai de la vertu.
Je veux rendre Babet à son pere, à sa mere.

MATHURINE.

Mais tu me perdras, moi, si tu dis le mystere.

JULIE.

Ne vous effrayez point ; je m'y prendrai si bien ;
Que je leur dirai tout sans que vous risquiez rien.

MATHURINE.

Hé bien, fais, mon enfant. Au fonds, tu me soulages.
Je sentoie dans mon cœur de grands remu-ménages :
Mais tu m'en fais piqué.

JULIE.

C'est sans nullé raison.

J'aime mieux vivre en paix dans ma pauvre maison ;
Libre, aimant mon mari, ma véritable mere,
Que dans ce riche hôtel où je suis étrangere.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JULIE *seule en habit de Paisanne.*

E Nfin, j'ai pris le nom & l'habit de Babet.
 Monseigneur le Marquis va savoir le secret,
 Et par-là, j'obtiendrai le pardon de ma mère.
 Ah ! qu'il sera ravi de n'être plus mon pere !
 Mais je veux devant lui me réjouir aussi,
 De n'être plus sa fille, & de sortir d'ici.
 Fades brimborions, ridicule parure,
 Vous n'aurez plus l'honneur de farder ma figure,
 Je n'aurai plus besoin de termes éloquens,
 Et mes discours naïfs ne seront plus choquans ;
 Dans mon vrai naturel je suis déjà rentrée,
 Et c'est de lui tout seul que je serai parée.
 Adieu tous les grands airs, adieu monde poli,
 Qui voulois me forcer à prendre un nouveau pli,
 D'un Bourgeois tout uni je vais être la femme,
 Je renonce à l'honneur d'être une grande Dame,
 Personnage brillant que mon cœur ingénu,
 Et mon goût trop rustique auroient mal soutenu.
 Etre ce que l'on est, jamais ne se contraindre,
 C'est la seule grandeur où je brûlois d'atteindre ;

M'y voilà parvenue. Ah ! pauvre Vérité !
 On te prend pour rudesse & pour grossièreté ,
 Tu me rendois maussade , allons donc au Village ;
 Où l'on n'a point encore oublié ton langage.
 Je ne vois point Guérault ! où puis-je le trouver ?
 Il ne fait point encor ce qui vient d'arriver ,
 Et prépare en tremblant notre fuite secrète.
 Mais loin qu'aucun péril trouble notre retraite ,
 Nous partirons sans crainte & sans témérité ,
 Criant à haute voix : vive la liberté.

SCENE II.

JULIE , LISETTE.

LISETTE.

JE vous cherchois par-tout ; Est-ce vous ?

JULIE.

Oui , moi-même.

LISETTE.

Et pourquoi cet habit ?

JULIE.

C'est parce que je l'aime.

LISETTE.

Vous avez le goût noble.

JULIE.

Oui , je l'ai, Viens au fait.

Que veux-tu ?

120 LA FORCE DU NATUREL,
L I S E T T E.

Vous saurez que l'Oncle de Babet
Demande à vous parler.

JULIE.

J'y cours.

L I S E T T E.

De quelle affaire?

S'agit-il donc?

JULIE.

Bien-tôt tu sauras le mystère.

L I S E T T E.

Vous suivrai-je?

JULIE.

Non, non, reste ici.

L I S E T T E.

Par ma foi,

J'en fais que penser de tout ce que je voi.

(*Julie sort.*)

S C E N E I I I.

LE MARQUIS, LISETTE.

L I S E T T E.

Permettez un moment que je vous entretienne.

LE MARQUIS.

Si Guérault est rentré, va lui dire qu'il vienne.

SCÈNE

S C E N E IV.

LE MARQUIS *seul.*

Pour calmer mes transports, je fais ce que je puis ;
 J'ai peine à retenir la fureur où je suis ;
 Fille indigne de nous ! opprobre de ta race !
 J'ai perdu mes deux fils, tu combles ma disgrâce !
 Le Comte, vainement ne s'est point alarmé,
 Ton forfait odieux n'est que trop confirmé.
 Mais Guérault ne vient point. Eh, de quel front le
 traître

Osera-t-il encore envisager son maître ?
 Pourrai-je balancer à lui percer le cœur ?
 J'y sens mon bras tout prêt. Ciel ! retiens ma fureur !
 Tu vois jusqu'où m'emporte une douleur extrême ;
 Daigne en ce triste instant me sauver de moi-même ;
 Mais quelqu'un vient, je pense. A la fin le voici.

S C E N E V.

GUÉRAULT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS à Guérault *qui se tient à la porte.*

Entrez.
 GUÉRAULT *approchant pas à pas.*

(à part.)

Quel ton il prend ! J'en ai le cœur transi.

Serions-nous découverts ?

Tom: VI.

L

122 LA FORCE DU NATUREL ;
LE MARQUIS.

Ah , c'est donc vous , beau Sire !

GUE'RAULT à part.

Je tremble.

LE MARQUIS.

Approchez donc. J'ai deux mots à vous dire.

Nous avons quelques faits ensemble à discuter.

GUE'RAULT.

Mon Registre est tout prêt , vous plaît-il l'arrêter ?

LE MARQUIS *jettant son Registre en furie.*

Il n'est point question d'arrêter un Registre.

Et je vais vous parler sur un autre chapitre :

Chapitre intéressant , & qui vous surprendra.

GUE'RAULT.

Monsieur , nous traiterons celui qu'il vous plaira :

(il dit pendant que le Marquis se promene à grands pas.)

Hélas ! la foudre gronde & va crever la nue !

Fuyons.

LE MARQUIS.

Tout doux , la nuit n'est pas encor venue ;

Et vous avez du temps.

GUÉRAULT à part.

Ah ! Quels affreux regards !

LE MARQUIS.

Hé bien , vous partez donc ?

GUE'RAULT.

Qui ? Moi , Monsieur , je pars ?

LE MARQUIS.

Selon ce qu'on m'a dit , vous allez en campagne ,

Vous menez avec vous une jeune compagne ;

Est-ce assez vous en dire, & m'entendez-vous bien?

GUE'RAULT.

J'entens que vous parlez; mais je n'y comprends rien.

LE MARQUIS.

Vous ne comprenez pas ce que je veux vous dire?

GUE'RAULT.

Monsieur à mes dépens, quelqu'un a voulu rire;

Et vous a fait de moi quelque mauvais récit.

LE MARQUIS.

Ce qu'on m'a rapporté, c'est vous qui l'avez dit.

GUE'RAULT.

Où donc?

LE MARQUIS.

Sous le berceau. Louison.....

GUÉRAULT *à part.*

La coquine!

LE MARQUIS.

Entendoit vos discours; elle a l'oreille fine,

Et comme vous voyez, elle a tout entendu.

GUE'RAULT.

Si son rapport est vrai, je veux être pendu.

LE MARQUIS *d'un ton sévère.*

Eh bien vous le ferez, si j'ai la patience

D'attendre qu'un Arrêt confirme la Sentence.

GUE'RAULT.

Je nie, & je nierai.

LE MARQUIS.

Ah, tu nieras, fripon!

Avoue, ou tu périras; n'espère aucun pardon.

(Il tire l'épée.)

L ij

124 LA FORCE DU NATUREL;
GUERAULT.

Je suis mort ! Au secours !

LE MARQUIS.

Si quelque cri t'échappe ;

Si tu fais un seul pas , scélérat , je te frappe.

Quoi ! Tu veux te sauver ?

S C E N E. V I.

JULIE, LE MARQUIS,
GUERAULT.

JULIE *accourt & retient le bras du Marquis.*

H Élas , que faites-vous ?

Moudriez-vous , Monsieur , poignarder mon époux ?

LE MARQUIS.

Ton époux ? M'aborder avec cette impudence !

Dans cet habit !

JULIE *le tenant toujours.*

Il est conforme à ma naissance.

(*Mathurine paroît à la porte.*)

LE MARQUIS.

Infâme. Il est conforme à ton lâche dessein.

Un serment indiscret veut retenir ma main :

Mais ton sang va laver l'honneur de ma famille.

[*Il se dégage de Julie & veut la frapper*]

GUERAULT *se jette à lui , le retient & dit*
à Julie.

Fuyez.

SCENE VII.

LE MARQUIS, JULIE, GUE'RAULT,
MATHURINE.

MATHURINE *accourt en criant.*

EH, Monseigneur, ne tuez pas ma fille.
LE MARQUIS.

Ta fille!

MATHURINE.

Oui, Monseigneur, ayez pitié de nous.
Épargnez mon enfant, elle n'est plus à vous.

LE MARQUIS.

Se pourroit-il, ô Ciel....

JULIE *se jettant à ses pieds.*
Lisez cette écriture,

Et vous en serez sûr,

LE MARQUIS *après avoir ouvert la lettre*
que Julie lui présente.

Ah!.... C'est la signature
De défunt mon Fermier, quel mystere est-ce là?

GUÉRAULT *jettant les yeux*
sur la lettre.

En effet, je connois cette écriture-là?

JULIE *au Marquis.*

C'est à moi qu'on écrit cette importante lettre,
Mon Oncle, en ce moment, vient de me la remettre.
I. iiij

126 LA FORCE DU NATUREL ;

Je l'ai lue avec joye , & j'ai couru d'abord
Pour mettre sous vos yeux ce fidelle rapport.

LE MARQUIS *lisant avec émotion.*

A MADEMOISELLE JULIE D'ORONVILLE.

*Votre oncle vous dira que vous êtes ma fille.
Ne souffrez plus qu'on trompe une illustre famille ,
Car Babet est Julie , & vous êtes Babet.
Je meurs , & le remords m'arrache ce secret.
Vous-même , à Monseigneur , révélez le mystere ;
Et demandez pardon pour votre pauvre mere.
Dois-je croire , grand Dieu , ce que je lis ici ?*

JULIE.

Mon pere vous l'atteste , & vous écrit aussi ,
Les preuves de ce fait sont jointes à sa lettre ,
Son frere en est chargé. Si vous voulez permettre
Qu'il se présente à vous , il vous les remettra.
Ma mere est en présence & vous confirmera

MATHURINE *pleurant.*

Oui , oui , voici ma fille , & Babet est la vôtre ;
Je reprends celle-ci , vous devez garder l'autre.

LE MARQUIS.

O Ciel ! Vit-on jamais un tel événement !
Et mon bonheur va-t-il égaler mon tourment ?
Quoi , c'est vous qui venez vous dégrader vous-même ?

JULIE.

En vous rendant heureux , mon bonheur est extrême ;
Et l'habit que j'ai pris a dû vous préparer
A ce que cet écrit vient de vous déclarer.

LE MARQUIS à *Julie*.

Ta générosité redouble ma surprise.

Se peut-il qu'à ton sort tu sois si tôt soumise ?

Tu te perds de sang froid en faisant mon bonheur ?

Je veux par mes bienfaits réparer.....

JULIE.

Monseigneur ;

Pardonnez à ma mere , & je suis trop heureuse.

LE MARQUIS.

Je ne te croyois pas l'ame si vertueuse ;

Tu me fais ma leçon & je t'en dois l'effet.

La grace de ta mere est le moindre bienfait

Que tu doives attendre.

JULIE.

Il me suffit. Ma mere ,

Jettez-vous à ses pieds.

LE MARQUIS à *Mathurine*.

Eh , levez-vous.

MATHURINE à genoux.

J'espere

Que vous oublierez.

LE MARQUIS.

Oui

MATHURINE.

Hélas ! mon bon Seigneur ,

Si je vous ai trompé , c'est que j'ai trop bon cœur.

GUÉRAULT à *Mathurine*.

Votre bon cœur m'a fait une affaire cruelle.

LE MARQUIS.

Excusez les fureurs d'une douleur mortelle

J'en rougis à vos yeux.

GUE'RAULT.

Moi , de plus de six mois

Je n'en serai remis.

LE MARQUIS.

Vous convenez , je crois ,

Que vous faisiez tous deux une horrible folie.

Venez. Courons chercher ma nouvelle Julie.

A son nouvel état je veux la préparer ,

Et suis impatient de le lui déclarer.

SCENE VIII.

LE MARQUIS , JULIE , MATHURINE ,
GUE'RAULT , BABET.

BABET *accourant d'un air effaré.*

AH! Monseigneur, de grace embrassez ma dé-
fense ,

Où je vais essuyer la plus cruelle offense.

LE MARQUIS.

De qui donc ?

BABET *courant à Mathurine.*

Ah, voici ma mere heureusement.

Maman, emmenez-moi dès ce même moment.

MATHURINE.

Eh pourquoi, mon enfant ?

B A B E T.

Pourquoi ? Monsieur le Comte

Veut me faire mourir de frayeur & de honte.

L E M A R Q U I S.

Eh, comment, s'il vous plaît ?

B A B E T.

Il prétend m'épouser ;

Et ne se borne pas à me le proposer ;

Parce que je résiste à son dessein bifare,

Il semble maintenant que son esprit s'égare,

Ses transports vont plus loin qu'on ne peut le penser ;

Et d'un enlèvement il m'ose menacer.

L E M A R Q U I S *en souriant.*

D'un enlèvement ?

B A B E T.

Oui. Ciel ! Je vous vois sourire !

Et vous aussi, je crois.

M A T H U R I N E.

Eh, ce qu'on va te dire

Te fera rire aussi.

B A B E T

Moi, ma mere ?

M A T H U R I N E.

Oui, mon cœur.

Vien. De toute ta force embrasse Monseigneur.

L E M A R Q U I S *l'embrassant.*

Chere enfant, qu'en vos bras mon transport se déploie ;

Rendez graces au Ciel, & partagez ma joie.

SCENE DERNIERE.
LES ACTEURS PRÉCÉDENS;
LA MARQUISE, LE COMTE.

LE MARQUIS.

M On cher Comte , est-il vrai que vous aimez
Babet ?

LE COMTE.

Je l'aime éperdument.

LE MARQUIS.

Mon bonheur est parfait.

Malgré vous , vous ferez revivre ma famille ;

En épousant Babet , vous épousez ma fille.

LE COMTE.

Sa fille !

LA MARQUISE.

Juste Ciel !

BABET.

Aurois-je ce bonheur ?

LE MARQUIS.

Oui , oui , ma chere enfant ; il vous faisoit l'honneur

De s'abaisser pour vous. Votre illustre naissance

Vous rend digne à présent d'une illustre alliance.

BABET.

J'ose encore en douter.

LE MARQUIS.

C'est sans aucun sujet ;

Car vous êtes Julie.

JULIE d'un air riant , paroissant tout-à-coup :

Et moi , je suis Babet.

LA MARQUISE.

Vous, Babet ! Vous, ma fille ! Ah, cela peut-il être !

JULIE.

Madame, à cet habit vous pouvez me connoître :

C'est celui de Babet, par conséquent le mien.

Je vous appartenais, je ne vous suis plus rien.

Vous aurez le bonheur de n'être plus ma mere ;

[*en montrant Mathurine.*]

Voici la véritable.

LA MARQUISE.

Eh qui ?

JULIE.

Votre Fermiere.

LA MARQUISE.

Quoi, Babet est ma fille ! Ah, puis-je le penser !

LE MARQUIS.

Sans doute, & vous voyez que je puis l'embrasser.

MATHURINE à la Marquise.

Pour vous dire le fin de ma friponnerie...

LE MARQUIS.

Passons sur son récit. Voici notre Julie,

Que le Ciel équitable a remise en nos mains.

De ce que je vous dis, j'ai des garans certains.

Ainsi n'en doutez point. Elle embrassoit son pere ;

Et je vous la remets pour embrasser sa mere.

LE COMTE.

Consentez-vous, Madame, à ma félicité ?

LA MARQUISE.

C'est ce que j'ai toujours ardemment souhaité.

JULIE à Babet.

Je vous cède mon rôle, & vais jouer le vôtre.

132 LA FORCE DU NATUREL ;

Le Ciel, pour en changer, nous forma l'une & l'autre ;
Avant que le mystère eût été révélé ,
Le naturel en nous avoit déjà parlé.

LE MARQUIS à Julie :

Babet, votre courage aussi rare qu'insigne ,
Vous fait perdre un beau rang , mais il vous en rend
digne.

A votre procédé je fais ce que je dois ,
Et vous serez ma fille une seconde fois.

LA MARQUISE.

Et moi , je veux toujours lui tenir lieu de mere ;

JULIE.

Vous me comblez tous deux.

LE MARQUIS à Julie :

Guérault a su vous plaire ;

Etes-vous mariés ? Le fait est-il certain ?

GUÉRAULT.

Le mariage est sûr , quoiqu'un peu clandestin ;

LA MARQUISE.

Ils se sont mariés ?

LE MARQUIS.

Oui. Babet est sa femme ;

LA MARQUISE.

Qu'entens-je !

GUÉRAULT.

Et maintenant Monsieur vaut bien Madame ;

LE MARQUIS.

Jouissez avec nous de ce bienheureux jour ,

Et laissons triompher la nature & l'amour.

E I N.

L'ORPHELIN

D E

LA CHINE, TRAGÉDIE,

Par M. DE VOLTAIRE,

*Représentée pour la première fois à
Paris, le 20 Août 1755.*

Le prix est de trente sols.



A P A R I S;

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire,
rue & à côté de la Comédie Française,
au Parnasse.

M. D C C. L V.

THE JOURNAL

OF

THE

OF

THE

OF

A



A MONSEIGNEUR
LE MARÉCHAL
DUC DE RICHELIEU,
PAIR DE FRANCE,

*Premier Gentilhomme de la Chambre du
Roi, Commandant en Languedoc, l'un
des Quarante de l'Académie.*



E voudrais, Monseigneur, vous
présenter de beau marbre comme
les Génois, & je n'ai que des
figures Chinoises à vous offrir. Ce
petit ouvrage ne paraît pas fait pour vous.
Il n'y a aucun Héros dans cette pièce qui
ait réuni tous les suffrages par les agré-
mens de son esprit, ni qui ait soutenu
une République prête à succomber, ni qui
ait imaginé de renverser une colonne An-
glaise avec quatre canons. Je sens mieux

que personne le peu que je vous offre ; mais tout se pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être , qu'au pied des Alpes , & vis-à-vis des neiges éternelles , où je me suis retiré , & où je devais n'être que Philosophe , j'ai succombé à la vanité d'imprimer que ce qu'il y a eu de plus brillant sur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié ; cependant je n'ai consulté que mon cœur ; il me conduit seul ; il a toujours inspiré mes actions & mes paroles ; il se trompe quelquefois , vous le savez ; mais ce n'est pas après des épreuves si longues. Permettez donc que si cette faible Tragédie peut durer quelque tems après moi , on sache que l'Auteur ne vous a pas été indifférent ; permettez qu'on apprenne que si votre Oncle fonda les beaux Arts en France , vous les avez soutenus dans leur décadence.

L'idée de cette Tragédie me vint , il y a quelque tems , à la lecture de l'*Orphelin de Tchao* , Tragédie Chinoise traduite par le père *Brémare* , qu'on trouve dans le recueil que le père *du Halde* a donné au public. Cette pièce Chinoise fut composée au quatorzième siècle , sous la Dynastie même de *Gengis-Kan*. C'est une nouvelle preuve que les vainqueurs Tartares ne changèrent

point les mœurs de la Nation vaincue ; ils protégèrent tous les Arts établis à la Chine ; ils adoptèrent toutes ses Loix.

Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison & le génie sur la force aveugle & barbare : & les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorsqu'ils ont conquis encore ce grand Empire au commencement du siècle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus : & les deux peuples n'ont formé qu'une Nation gouvernée par les plus anciennes Loix du monde : événement frappant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La Tragédie Chinoise qui porte le nom de l'*Orphelin*, est tirée d'un recueil immense des pièces de Théâtre de cette Nation. Elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet Art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes, & d'établir de ces écoles de morale ; où l'on enseigne la vertu en action & en dialogues. Le Poëme Dramatique ne fut donc longtemps en honneur que dans ce vaste pays de la Chine, séparé & ignoré du reste du Monde, & dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre

cent années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentait des fables de *Pilpay* & de *Lokman*, qui renferment toute la Morale, & qui instruisent en allégories toutes les Nations & tous les siècles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour former l'Art Dramatique: cependant ces Peuples ingénieux ne s'en aviserent jamais. On doit inférer de là, que les Chinois, les Grecs, & les Romains, sont les seuls peuples anciens, qui aient connu le véritable esprit de la société. Rien, en effet, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler, pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit. Aussi nous voyons qu'à peine *Pierre le Grand* eut policé la Russie, & bâti Petersbourg, que les Théâtres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée, & plus nous l'avons vue adopter nos spectacles. Le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le siècle passé, n'étaient pas mis au rang des pays civilisés.

L'*Orphelin de Tchao* est un monument précieux, qui sert plus à faire connaître l'esprit de la Chine que toutes les relations qu'on a faites, & qu'on fera jamais de ce vaste Empire. Il est vrai que cette pièce est toute barbare, en comparaison des bons ouvrages de nos jours; mais aussi c'est un chef d'œuvre, si on le compare à nos pièces du quatorzième siècle. Certainement nos *Troubadours*, notre *Bazoche*, la société des *Enfans sans souci*, & de la *Mère-sotte*, n'approchaient pas de l'Auteur Chinois. Il faut encore remarquer, que cette Pièce est écrite dans la langue des Mandarins, qui n'a point changé, & qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parlait du tems de *Louis XII.* & de *Charles VIII.*

On ne peut comparer l'*Orphelin de Tchao* qu'aux Tragédies Anglaises & Espagnoles du dix-septième siècle, qui ne laissent pas encore de plaire au-delà des Pirenées & de la Mer. L'action de la pièce Chinoise dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monstrueuses de *Shakespéar* & de *Lope de Véga*, qu'on a nommé Tragédies; c'est un entassement d'événemens incroyables. L'ennemi de la Maison de *Tchao* veut d'abord en faire périr le Chef, en lâchant sur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de

l'instinct de découvrir les criminels; comme *Jacques Aimar* parmi nous devinait les voleurs par sa baguette. Ensuite il suppose un ordre de l'Empereur, & envoie à son ennemi *Tchao* une corde, du poison, & un poignard; *Tchao* chante, selon l'usage, & se coupe la gorge, en vertu de l'obéissance que tout homme sur la Terre doit de droit divin à un Empereur de la Chine. Le persécuteur fait mourir trois cens personnes de la Maison de *Tchao*. La Princesse veuve accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la Maison, & qui veut encore faire périr au berceau le seul qui reste. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin que l'Orphelin soit envelopé dans la destruction générale.

On croit lire les mille & une nuit en action & en scènes: mais malgré l'incroyable, il y régné de l'intérêt; & malgré la foule des événemens, tout est de la clarté la plus lumineuse: ce sont là deux grands mérites en tout tems & chez toutes les Nations; & ce mérite manque à beaucoup de nos pièces modernes. Il est vrai que la pièce Chinoise n'a pas d'autres beautés: unité de tems & d'action, développement de senti-

mens , peinture des mœurs , éloquence , raison , passion , tout lui manque ; & cependant , comme je l'ai déjà dit , l'ouvrage est supérieur à tout ce que nous faisons alors.

Comment les Chinois , qui au quatorzième siècle , & si longtemps auparavant , faisaient faire de meilleurs Poèmes Dramatiques que tous les Européens * , sont-ils restés toujours dans l'enfance grossière de l'Art , tandis qu'à force de soins & de tems notre Nation est parvenue à produire environ une douzaine de pièces , qui , si elles ne sont pas parfaites , sont pourtant fort au-dessus de tout ce que le reste de la Terre a jamais produit en ce genre. Les Chinois , comme les autres Asiatiques , sont demeurés aux premiers élémens de la Poësie , de l'Eloquence , de la Physique , de l'Astronomie , de la Peinture , connus par eux si longtemps avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plutôt que les autres Peuples , pour ne faire ensuite aucun progrès. Ils ont ressemblé aux anciens Egyptiens , qui ayant d'abord enseigné les Grecs ,

* Le Père du Halde , tous les Auteurs des lettres édifiantes , tous les voyageurs , ont toujours écrit *Européans* , & ce n'est que depuis quelques années qu'on s'est avisé d'imprimer *Européens*.

finirent par n'être pas capables d'être leurs disciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces Peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permission de leur apporter l'argent de l'Europe, & de venir les instruire, ne savent pas encore à quel point nous leur sommes supérieurs; ils ne sont pas assez avancés, pour oser seulement vouloir nous imiter. Nous avons puisé dans leur Histoire des sujets de Tragédie, & ils ignorent si nous avons une Histoire.

Le célèbre Abbé *Métastasio* a pris pour sujet d'un de ses Poèmes Dramatiques le même sujet à peu près que moi, c'est-à-dire, un Orphelin échappé au carnage de sa Maison, & il a puisé cette aventure dans une Dynastie qui régnait neuf cens ans avant notre Ere.

La Tragédie Chinoise de l'*Orphelin de Tchao* est tout un autre sujet. J'en ai choisi un tout différent encore des deux autres, & qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de *Gengis-Kan*, & j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares & des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs; & cette pein-

ture , qui est un des grands secrets de l'Art , n'est encore qu'un amusement frivole, quand elle n'inspire pas la vertu.

J'ose dire, que depuis la *Henriade* jusqu'à *Zaïre*, & jusqu'à cette pièce Chinoise, bonne, ou mauvaise, tel a été toujours le principe qui m'a inspiré, & que dans l'histoire du siècle de *Louis XIV.* j'ai célébré mon Roi & ma patrie sans flatter ni l'un ni l'autre. C'est dans un tel travail que j'ai consumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un Auteur Chinois, traduit en Espagnol par le célèbre *Navarette*.

« Si tu composes quelque ouvrage, ne le
» montre qu'à tes amis ; crains le public, &
» tes confrères ; car on falsifiera, on empoi-
» sonnera ce que tu auras fait, & on t'im-
» putera ce que tu n'auras pas fait. La ca-
» lomnie, qui a cent trompettes, les fera
» sonner pour te perdre, tandis que la vé-
» rité qui est muette restera auprès de toi. Le
» célèbre *Ming* fut accusé d'avoir mal pensé
» du *Tien* & du *Li*, & de l'Empereur *Vang*.
» On trouva le vieillard moribond qui ache-
» vait le panégyrique de *Vang*, & un hymne
» au *Tien*, & au *Li*, &c.

PERSONNAGES.

GENGIS-KAN, Empereur Tartare.

OCTAR, } Guerriers Tartares.
OSMAN, }

ZAMTI, Mandarin Lettré.

IDAMÉ, femme de Zamti.

ASSÉLI, attachée à Idamé.

ETAN, attaché à Zamti.

*La Scène est dans un Palais des Mandarins
qui tient au Palais Impérial, dans la ville
de Cambalu, aujourd'hui Pé-kin.*



L'ORPHELIN

D E

LA CHINE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IDAMÉ, ASSÉLI.

I D A M É.



E peut-il qu'en ce tems de désolation ,
En ce jour de carnage & de destruction ,
Quand ce Palais sanglant , ouvert à des
Tartares ,

Tombe avec l'Univers sous ces Peuples
barbares ,

Dans cet amas affreux de publiques horreurs ,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs ?

A

2 L'ORPHELIN DE LA CHINE.

A S S E' L I.

Eh , qui n'éprouve , hélas ! dans la perte commune ,
Les tristes sentimens de sa propre infortune ?

Qui de nous vers le Ciel n'élève pas ses cris

Pour les jours d'un époux , ou d'un père , ou d'un fils ?

Dans cette vaste enceinte , au Tartare inconnuë ,

Où le Roi dérobaît à la publique vuë

Ce peuple désarmé de paisibles mortels ,

Interprètes des Loix , Ministres des Autels ,

Vieillards, femmes, enfans, troupeau faible & timide,

Dont n'a point approché cette guerre homicide ,

Nous ignorons encore à quelle atrocité

Le vainqueur insolent porte sa cruauté.

Nous entendons gronder la foudre & les tempêtes.

Le dernier coup approche , & vient fraper nos têtes.

I D A M E'.

O fortune ! ô pouvoir au-dessus de l'humain !

Chère & triste Asséli , fais-tu quelle est la main

Qui du Catai sanglant presse le vaste Empire ,

Et qui s'appesantit sur tout ce qui respire ?

A S S E' L I.

On nomme ce Tyran du nom de Roi des Rois.

C'est ce fier Gengis-Kan , dont les affreux exploits

Font un vaste tombeau de la superbe Asie.

Octar son Lieutenant , déjà dans sa furie ,

Porte au Palais , dit-on , le fer & les flambeaux.

Le Catai passe enfin sous des Maîtres nouveaux.

Cette ville , autrefois Souveraine du monde ,

Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde.

Voilà ce que cent voix , en sanglots superflus ,

Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

I D A M E'.

Sais-tu que ce Tyran de la Terre interdite ,

Sous qui de cet Etat la fin se précipite ,

Ce destructeur des Rois , de leur sang abreuvé ,

Est un Scythe , un soldat , dans la poudre élevé ,

TRAGÉDIE.

Un guerrier vagabond de ces deserts sauvages ,
Climats qu'un Ciel épais ne couvre que d'orages ?
C'est lui qui sur les siens briguant l'autorité ,
Tantôt fort & puissant , tantôt persécuté ,
Vint jadis à tes yeux , dans cette auguste ville ,
Aux portes du Palais demander un azile.
Son nom est Témugin ; c'est t'en apprendre assez.

A S S E' L I.

Quoi ! c'est lui dont les vœux vous furent adressés !
Quoi ! c'est ce fugitif , dont l'amour & l'hommage
A vos parens surpris parurent un outrage !
Lui qui traîne après lui tant de Rois ses suivans ,
Dont le nom seul impose au reste des vivans !

I D A M E'.

C'est lui-même , Asséli : son superbe courage ,
Sa future grandeur brillaient sur son visage.
Tout semblait , je l'avoue , esclave auprès de lui ;
Et lorsque de la Cour il mendiait l'appui ,
Inconnu , fugitif , il ne parlait qu'en maître ,
Il m'aimait ; & mon cœur s'en applaudit peut-être ;
Peut-être qu'en secret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté ,
De plier à nos mœurs cette grandeur sauvage ,
D'instruire à nos vertus son féroce courage ,
Et de le rendre enfin , graces à ces liens ,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût servi l'Etat , qu'il détruit par la guerre :
Un refus a produit les malheurs de la Terre.
De nos Peuples jaloux tu connais la fierté ,
De nos Arts , de nos Loix l'auguste antiquité ,
Une Religion de tout temps épurée ,
De cent siècles de gloire une suite averée ,
Tout nous interdisait dans nos préventions
Une indigne alliance avec les Nations.
Enfin un autre hymen , un plus saint nœud m'engage ;
Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.

A ij

4 *L'ORPHELIN DE LA CHINE,*
Qui l'eût cru, dans ces temps de paix & de bonheur,
Qu'un Scythe méprisé serait notre vainqueur ?
Voilà ce qui m'allarme, & qui me désespère ;
J'ai refusé sa main ; je suis épouse & mère :
Il ne pardonne pas ; il se vit outrager,
Et l'Univers sait trop s'il aime à se venger.
Etrange destinée, & revers incroyable
Est-il possible, ô Dieu ! que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire sans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mene au trépas
A S S E' L I.

Les Coréens, dit-on, rassemblaient une armée ;
Mais nous ne savons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.
I D A M E.

Que cette incertitude augmente mes douleurs !
J'ignore à quel excès parviennent nos misères ;
Si l'Empereur encore au Palais de ses Pères
A trouvé quelque azile, ou quelque défenseur ;
Si la Reine est tombée aux mains de l'oppresseur ;
Si l'un & l'autre touche à son heure fatale.
Hélas ! ce dernier fruit de leur foi conjugale ,
Ce malheureux enfant à nos soins confié,
Excite encor ma crainte, ainsi que ma pitié.
Mon époux au Palais porte un pié téméraire.
Une ombre de respect pour son saint Ministère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui remplissent de sang la terre intimidée,
Ont d'un Dieu cependant conservé quelque idée ;
Tant la Nature même en toute nation
Grava l'Etre suprême, & la Religion.
Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche ;
La crainte est dans mon cœur, & l'espoir dans ma
bouche.
Je me meurs . . .

SCENE II.

IDAME', ZAMTI', ASSÉLI.

IDAME'.

Est-ce vous, époux infortuné ?

Notre sort sans retour est-il déterminé ?

Hélas qu'avez-vous vu ?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.

Le malheur est au comble ; il n'est plus , cet Empire,
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.

De quoi nous a servi d'adorer la vertu !

Nous étions vainement , dans une paix profonde ,

Et les Législateurs & l'exemple du monde.

Vainement par nos Loix l'Univers fut instruit ;

La sagesse n'est rien , la force a tout détruit.

J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée ,

Par des fleuves de sang se frayant une entrée ,

Sur les corps entassés de nos frères mourans ,

Portant partout le glaive , & les feux dévorans.

Ils pénétrèrent en foule à la demeure auguste ,

Où de tous les humains le plus grand , le plus juste ,

D'un front majestueux attendait le trépas ;

La Reine évanouie était entre ses bras.

De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage

Commençait vainement à croître avec leur âge ,

Et qui pouvaient mourir les armes à la main ,

Etaient déjà tombés sous le fer inhumain.

Il restait près de lui ceux dont la tendre enfance

N'avait que la faiblesse & des pleurs pour défense.

6 *L'ORPHELIN DE LA CHINE ,*

On les voyait encore autour de lui pressés,
 Tremblans à ses genoux qu'ils tenaient embrassés,
 J'entre par des détours inconnus au vulgaire ;
 J'approche en frémissant de ce malheureux père ;
 Je vois ces vils humains , ces monstres des deserts ,
 A notre auguste Maître osant donner des fers ,
 Traîner dans son Palais d'une main sanguinaire ,
 Le père , les enfans , & leur mourante mère.
 Le pillage & le meurtre environnaient ces lieux.
 Ce Prince infortuné tourne vers moi les yeux ;
 Il m'appelle , il me dit , dans la langue sacrée ,
 Du Conquérant Tartare & du peuple ignorée ;
Conserve au moins le jour au dernier de mes fils.
 Jugez si mes sermens & mon cœur l'ont promis ;
 Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.
 J'ai senti ranimer ma force languissante ;
 J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglans
 Ont laissé le passage à mes pas chancelans ;
 Soit que dans les fureurs de leur horrible joie ,
 Au pillage acharnés , occupés de leur proie ,
 Leur superbe mépris ait détourné les yeux ;
 Soit que cet ornement d'un Ministre des Cieux ,
 Ce symbole sacré du grand Dieu que j'adore ,
 A la férocité puisse imposer encore ;
 Soit qu'enfin ce grand Dieu, dans ses profonds desseins,
 Pour sauver cet enfant , qu'il a mis dans mes mains ,
 Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage ,
 Ait égaré leur vue , ou suspendu leur rage.

I D A M E'.

Seigneur , il serait tems encor de le sauver :
 Qu'il parte avec mon fils ; je les peux enlever.
 Ne désespérons point , & préparons leur fuite.
 De notre prompt départ qu'Eran ait la conduite :
 Allons vers la Corée , au rivage des mers ,
 Aux lieux où l'Océan ceint ce triste Univers ;
 La terre a des deserts & des antres sauvages ,

Portons-y ces enfans , tandis que les ravages
N'inondent point encor ces aziles sacrés ,
Eloignés des vainqueurs , & peut être ignorés.
Allons , le tems est cher , & la plainte inutile.

Z A M T I.

Hélas ! le fils des Rois n'a pas même un azile !
J'attens les Coréens ; ils viendront , mais trop tard.
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saisissons , s'il se peut , le moment favorable
De mettre en sûreté ce gage inviolable.

S C E N E I I I.

ZAMTI , IDAMÉ , ASSELI , ÉTAN.

Z A M T I.

E Tan , où courez-vous , interdit , consterné ?

I D A M É.

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

E T A N.

Vous êtes observés , la fuite est impossible.
Autour de notre enceinte une garde terrible,
Aux Peuples consternés offre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques & de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'esclavage en silence
Obéit à leurs voix dans cette ville immense.
Chacun reste immobile & de crainte & d'horreur ,
Depuis que sous le glaive est tombé l'Empereur.

Z A M T I.

Il n'est donc plus ?

I D A M É.

O Cieux !

De ce nouveau carnage

Qui pourra retracer l'épouvantable image ,
 Son épouse, ses fils sanglans & déchirés...
 O famille de Dieux sur la terre adorés !
 Que vous dirai je, hélas ? Leurs têtes exposées
 Du vainqueur insolent excitent les risées ;
 Tandis que leurs sujets tremblans de murmurer
 Baissent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
 De nos honteux soldats les alfanges errantes
 A genoux ont jetté leurs armes impuissantes.
 Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis ;
 Lassés de leur victoire & de sang assouvis ,
 Publiant à la fin le terme du carnage ,
 Ont au lieu de la mort annoncé l'esclavage.
 Mais d'un plus grand désastre on nous menace en-
 cor :

On prétend que ce Roi des fiers enfans du Nord ,
 Gengis-Kan, que le Ciel envoya pour détruire ,
 Dont les seuls Lieutenans oppriment cet Empire ,
 Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné ,
 Vient toujours implacable, & toujours indigné ,
 Consommer sa colère, & venger son injure.
 Sa Nation farouche est d'une autre nature
 Que les tristes humains qu'enferment nos remparts.
 Ils habitept des champs, des tentes, & des chars ;
 Il se croiraient gênés dans cette ville immense.
 De nos Arts, de nos Loix la beauté les offense.
 Ces brigands vont changer en d'éternels deserts
 Les murs que si long-tems admira l'Univers,

I D A M E'.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
 Dans mon obscurité j'avais quelque espérance ;
 Je n'en ai plus. Les Cieux, à nous nuire attachés ,
 Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
 Trop heureux les mortels inconnus à leur Maître !

TRAGÉDIE.

ZAMTI.

Les nôtres sont tombés : le juste Ciel peut-être
Voudra pour l'Orphelin signaler son pouvoir.
Veillons sur lui ; voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare ?

IDAMÉ.

O Ciel , prens ma défense

SCENE VI.

ZAMTI , IDAMÉ , ASSÉLI , OCTAR ,
GARDES.

OCTAR.

E Slaves , écoutez ; que votre obéissance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encore un fils du dernier de vos Rois ;
C'est vous qui l'élevez : votre soin téméraire
Nourrit un ennemi , dont il faut se défaire.
Je vous ordonne , au nom du vainqueur des humains,
De mettre sans tarder cet enfant dans mes mains.
Je vais l'attendre : allez , qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez , le sang & le carnage
Vont encore en ces lieux signaler son courroux ,
Et la destruction commencera par vous.
La nuit vient , le jour fuit ; vous , avant qu'il finisse ,
Si vous aimez la vie , allez , qu'on obéisse.



SCENE V.

ZAMTI, IDAME'.

IDAME'.

OU sommes-nous réduits ? ô monstres, ô terreur !
 Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur,
 Et produit des forfaits dont l'ame intimidée
 Jusqu'à ce jour de sang n'avait point eu d'idée.
 Vous ne répondez rien ; vos soupirs élançés
 Au Ciel qui nous accable en vain sont adressés.
 Enfant de tant de Rois , faut-il qu'on sacrifie
 Aux ordres d'un soldat ton innocente vie !

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.

IDAME'.

De quoi lui serviront vos malheureux secours ?
 Qu'importent vos sermens , vos stériles tendresses ?
 Etes-vous en état de tenir vos promesses ?
 N'espérons plus.

ZAMTI.

Ah ! Ciel ! Et quoi, vous voudriez
 Voir du fils de mes Rois les jours sacrifiés ?

IDAME'.

Non , je n'y puis penser sans des torrens de larmes ;
 Et si je n'étais mère , & si dans mes allarmes ,
 Le Ciel me permettait d'abreger un destin
 Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein ,
 Je vous dirais , Mourons ; & lorsque tout succombe ,
 Sur les pas de nos Rois , descendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne sort ,

Qui pourroit redouter & refuser la mort ?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie, & marche au devant d'elle,
Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regrets.

I D A M E'.

Quels sont en me parlant vos sentimens secrets ?
Vous baissez vos regards, vos cheveux se hérissent,
Vous pâlissez, vos yeux de larmes se remplissent ;
Mon cœur répond au vôtre, il sent tous vos tourmens !
Mais que résolvez-vous ?

Z A M T I.

De garder mes sermens.
Après de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

I D A M E'.

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre ?

SCENE VI.

Z A M T I, É T A N.

É T A N.

Seigneur, votre pitié ne peut le conserver.
Ne songez qu'à l'Etat que sa mort peut sauver ;
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse.

Z A M T I.

Oui... je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.
Ecoute : cet Empire est-il cher à tes yeux ?
Reconnais-tu ce Dieu de la Terre & des Cieux,
Ce Dieu que sans mélange annonçaient nos ancêtres,
Méconnu par le Bonze, insulté par nos Maîtres ?

É T A N.

Dans nos communs malheurs il est mon seul apui ;
Je pleure la patrie, & n'espère qu'en lui.

A vj

Z A M T I.

Jure ici par son nom , par sa toute-puissance ,
 Que tu conserveras dans l'éternel silence
 Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
 Jure-moi que tes mains oseront accomplir
 Ce que les intérêts , & les Loix de l'Empire ,
 Mon devoir & mon Dieu , vont par moi te prescrire.

E' T A N.

Je le jure ; & je veux , dans ces murs désolés ,
 Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés ,
 Si trahissant vos vœux , & démentant mon zèle ,
 Ou ma bouche , ou ma main , vous était infidèle.

Z A M T I.

Allons , il ne m'est plus permis de reculer.

E' T A N.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
 Hélas , de tant de maux les atteintes cruelles
 Laisent donc place encore à des larmes nouvelles :

Z A M T I.

On a porté l'arrêt , rien ne peut le changer.

E' T A N.

On presse , & cet enfant qui vous est étranger...

Z A M T I.

Etranger ! Lui , mon Roi !

E' T A N.

Notre Roi fut son père ;

Je le sai , j'en frémis : parlez , que dois-je faire ?

Z A M T I.

On compte ici mes pas ; j'ai peu de liberté.
 Sers-toi de la faveur de ton obscurité.

De ce dépôt sacré tu fais quel est l'azile ;

Tu n'es point observé ; l'accès t'en est facile.

Cachons pour quelque tems cet enfant précieux

Dans le sein des tombeaux bâtis par nos ayeux.

Nous remettrons bientôt au Chef de la Corée

Ce tendre rejetton d'une tige adorée.

Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant , l'objet de leurs terreurs.
Il peut sauver mon Roi. Je prens sur moi le reste.

E T A N.

Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste ?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité ?

Z A M T I.

J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.

E T A N.

Vous , Seigneur ?

Z A M T I.

O nature ! ô devoir tyrannique

E T A N.

Eh bien ?

Z A M T I.

Dans son berceau saisis mon fils unique.

E T A N.

Votre fils !

Z A M T I.

Songe au Roi que tu dois conserver.

Prens mon fils... que son sang... je ne puis achever.

E T A N.

Ah ! que m'ordonnez-vous ?

Z A M T I.

Respecte ma tendresse ;

Respecte mon malheur , & surtout ma faiblesse.

N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré ;

Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

E T A N.

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.

A quel devoir affreux me faut-il satisfaire ?

J'admire avec horreur ce dessein généreux ;

Mais si mon amitié

Z A M T I.

C'en est trop , je le veux.

Je suis père ; & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire ,

14 L'ORPHELIN DE LA CHINE ;
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le sang ; fais taire l'amitié.
Pars.

E' T A N.

Il faut obéir.

Z A M T I.

Laisse-moi par pitié.

SCENE VII.

Z A M T I seul.

J'AI fait taire le sang ! Ah trop malheureux père ,
J'entens trop cette voix si fatale , & si chère.
Ciel , impose silence aux cris de ma douleur !
Mon épouse , mon fils , me déchirent le cœur ,
De ce cœur effrayé cache-moi la blessure !
L'homme est trop faible , hélas , pour dompter la
nature.
Que peut-il par lui-même ? Achèves , soutiens moi ;
Affermis la vertu prête à tomber sans toi.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMTI seul.

ETAN auprès de moi tarde trop à se rendre.
 Il faut que je lui parle, & je crains de l'entendre,
 Je tremble malgré moi de son fatal retour.
 O mon fils, mon cher fils, as-tu perdu le jour ?
 Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice ?
 Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice ;
 Je n'en eus pas la force. En ai-je assez au moins
 Pour apprendre l'effet de mes funestes soins ?
 En ai-je encore assez pour cacher mes allarmes ?

SCENE II.

ZAMTI, ETAN.

ZAMTI.

Viens, ami... je t'entens... je sçai tout par tes larmes.

ETAN.

Votre malheureux fils....

16 L'ORPHELIN DE LA CHINE ;

Z A M T I.

Arrête ; parle-moi

De l'espoir de l'Empire , & du fils de mon Roi :
Est-il en sûreté ?

E' T A N.

Les tombeaux de ses Pères
Cachent à nos Tyrans sa vie & ses misères.
Il vous devra des jours pour souffrir commencés,
Présent fatal peut-être.

Z A M T I.

Il vit : c'en est assez.

O vous , à qui je rends ces services fidèles ,
O mes Rois , pardonnez mes larmes paternelles !

E' T A N.

Osez-vous en ces lieux gémir en liberté ?

Z A M T I.

Où porter ma douleur , & ma calamité ?
Et comment désormais soutenir les approches ;
Le desespoir , les cris , les éternels reproches ,
Les imprécations d'une mère en fureur ?
Encor si nous pouvions prolonger son erreur !

E' T A N.

On a ravi son fils dans sa fatale absence :
A nos cruels vainqueurs on conduit son enfance ;
Et soudain j'ai volé pour donner mes secours
Au fatal Orphelin , dont on poursuit les jours

Z A M T I.

Ah ! du moins , cher Etan , si tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'Empire ;
Que j'ai caché mon fils , qu'il est en sûreté.
Imposons quelque tems à sa crédulité.
Hélas ! la vérité si souvent est cruelle ,
On l'aime ; & les humains sont malheureux par elle !
Allons... Ciel ! elle-même approche de ces lieux ;
La douleur & la mort sont peintes dans ses yeux.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Q'ui-je vû ? Qu'a-t-on fait ? Barbare, est-il possible ?

L'avez-vous commandé, ce sacrifice horrible ?

Non, je ne puis le croire ; & le Ciel irrité

N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté ;

Non, vous ne serez point plus dur & plus barbare

Que la loi du vainqueur, & le fer du Tartare.

Vous pleurez, malheureux !

ZAMTI.

Ah ! pleurez avec moi ;

Mais avec moi songez à sauver votre Roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils !

ZAMTI.

Telle est notre misère :

Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi ! sur toi la nature a si peu de pouvoir !

ZAMTI.

Elle n'en a que trop ; mais moins que mon devoir :

Et je dois plus au sang de mon malheureux Maître,

Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connais point cette horrible vertu.

J'ai vû nos murs en cendre, & ce Trône abattu ;

J'ai pleuré de nos Rois les disgrâces affreuses ;

Mais par quelles fureurs encor plus douloureuses,

18 *L'ORPHELIN DE LA CHINE;*

Veux-tu , de ton épouse avançant le trépas ,
 Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas ?
 Ces Rois ensevelis , disparus dans la poudre ,
 Sont-ils pour toi des Dieux dont tu craignes la foudre ?
 A ces Dieux impuissans , dans la tombe endormis ,
 As-tu fait le serment d'assassiner ton fils ?
 Hélas ! grands , & petits , & sujets , & Monarques ,
 Distingués un moment par de frivoles marques ,
 Égaux par la nature , égaux par le malheur ,
 Tout mortel est chargé de sa propre douleur :
 Sa peine lui suffit , & dans ce grand naufrage ,
 Rassembler nos débris , voilà notre passage.
 Où serais-je , grand Dieu ! si ma crédulité
 Eût tombé dans le piège à mes pas présenté ;
 Auprès du fils des Rois si j'étais demeurée.
 La victime aux bourreaux allait être livrée ;
 Je cessais d'être mère ; & le même couteau
 Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
 Graces à mon amour , inquiète , troublée ,
 A ce fatal berceau l'instinct m'a rapellée ;
 J'ai vû porter mon fils à nos cruels vainqueurs ;
 Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
 Barbare , ils n'ont point eu ta fermeté cruelle !
 J'en ai chargé soudain cette esclave fidelle ,
 Qui soutient de son lait ses misérables jours ,
 Ces jours qui périssaient sans moi , sans mon secours ;
 J'ai conservé le sang du fils & de la mère ,
 Et j'ose dire encor , de son malheureux père.

Z A M T I.

Quoi , mon fils est vivant !

I D A M E.

Oui , rends graces au Ciel ,
 Malgré toi vorable à ton cœur paternel.
 Repens-toi.

Z A M T I.

Dieu des Cieux , pardonnez cette joie ,

Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie !
O ma chère Idamé , ces moments seront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours ;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos Tyrans soupçonneux seront bientôt vengés ;
Nos citoyens tremblans avec nous égorgés
Vont payer de vos soins les efforts inutiles ;
De soldats entourés , nous n'avons plus d'aziles.
Et mon fils qu'au trépas vous croyez arracher ,
A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

I D A M É.

Ah ! cher Epoux , demeure ;
Ecoute-moi , du moins.

Z A M T I.

Hélas !... il faut qu'il meure.

I D A M É.

Qu'il meure ! arrête, tremble, & crains mon désespoir,
Crains sa mère.

Z A M T I.

Je crains de trahir mon devoir.

Abandonnez le vôtre ; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un Conquérant impie.
C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez , il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides,
Allez , ce jour n'est fait que pour des parricides.
Comblez en les horreurs , trahissez à la fois
Et le Ciel , & l'Empire , & le sang de vos Rois.

I D A M É

De mes Rois ! Va , te dis-je, ils n'ont rien à prétendre.
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre.
Va ; le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous ,
Que ces noms si sacrés & de père & d'époux.
La Nature & l'Hymen , voilà les loix premières ,

20 *L'ORPHELIN DE LA CHINE,*

Les devoirs , les liens des Nations entières :
 Ces Loix viennent des Dieux; le reste est des humains.
 Ne me fais point haïr le sang des Souverains :
 Oui , sauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide :
 Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide.
 Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours.
 Loïn de l'abandonner , je vole à son secours.
 Je prens pitié de lui ; prens pitié de toi-même ,
 De ton fils innocent , de sa mère qui t'aime.
 Je ne menace plus : je tombe à tes genoux.
 O père infortuné , cher & cruel époux ,
 Pour qui j'ai méprisé , tu t'en souviens peut-être ;
 Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton Maître ;
 Accorde-moi mon fils , accorde-moi ce sang
 Que le plus pur amour a formé dans mon flanc :
 Et ne résiste point au cri terrible & tendre
 Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre!

Z A M T I.

Ah ! c'est trop abuser du charme & du pouvoir
 Dont la nature & vous combattent mon devoir.
 Trop faible épouse, hélas, si vous pouviez connaître!..

I D A M E.

Je suis faible , oui , pardonne ; une mère doit l'être.
 Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir ,
 Quand il faudra te suivre , & qu'il faudra mourir.
 Cher époux , si tu peux au vainqueur sanguinaire,
 A la place du fils sacrifier la mère ,
 Je suis prête : Idamé ne se plaindra de rien :
 Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

Z A M T I.

Oui , j'en crois ta vertu.



SCENE IV.

ZAMTI, IDAME', OCTAR, GARDES.

OCTAR.

OUoi vpus osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre ?
Soldats, suivez leurs pas , & me répondez d'eux :
Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez : votre Empereur en ces lieux va paraître.
Apportez la victime aux pieds de votre Maître.
Soldats , veillez sur eux.

ZAMTI.

Je suis prêt d'obéir.

Vous aurez cet enfant.

IDAME'

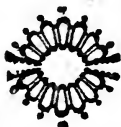
Je ne le puis souffrir.

Non , vous ne l'obtiendrez , cruels , qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.

Voici votre Empereur : ayez soin d'empêcher
Que tous ces vils captifs osent en aprocher.



S C E N E V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN,
Troupe de Guerriers.

G E N G I S.

ON a poussé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive se cache, & que la mort s'arrête.
Je veux que les vaincus respirent désormais.
J'envoyai la terreur, & j'apporte la paix.
La mort du fils des Rois suffit à ma vengeance :
Etouffons dans son sang la fatale semence
Des complots éternels, & des rébellions
Qu'un fantôme de Prince inspire aux Nations.
Sa famille est éteinte, il vit ; il doit la suivre.
Je n'en veux qu'à des Rois, mes sujets doivent vivre.

Cessez de mutiler tous ces grands monumens
Ces prodiges des Arts consacrés par les tems,
Respectez-les : ils sont le prix de mon courage.

Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces Archives de Loix, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile ;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.

Octar, je vous destine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le soleil renaît du sein des eaux.

A un de ses suivans.

Vous dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite,
Soyez de mes décrets le fidèle interprète ;
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils
Des murs de Samarcande aux bords du Tanais.
Sortez : demeure Octar.

S C E N E V I.

G E N G I S , O C T A R.

G E N G I S.

EH bien ! pouvais-tu croire,
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire ?
Je foule aux pieds ce Trône ; & je régne en des lieux,
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette superbe ville,
Où , caché dans la foule , & cherchant un azile ,
J'essuyai les mépris , qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.
On dédaignait un Scythe ; & la honte & l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refusé la main
Sous qui depuis cinq ans tremble le Genre humain.

O C T A R.

Quoi , dans ce haut degré de gloire & de puissance ,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence ,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé !

G E N G I S.

Mon esprit je l'avoue , en fut toujours frappé.
Des affronts attachés à mon humble fortune ,
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faiblesse & d'erreur :
Je crus trouver ici le repos de mon cœur.
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne ;
La gloire le promet , l'amour , dit-on , le donne.
J'en conserve un dépit trop indigne de moi :
Mais au moins je voudrais qu'elle connût son Roi ,

14 *L'ORPHELIN DE LA CHINE,*

Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse;
Qu'à l'aspect des grandeurs qu'elle eût pû partager,
Son désespoir secret servît à me venger.

O C T A R.

Mon oreille, Seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire & de la renommée,
Au bruit des murs fumans renversés sous vos pas;
Et non à ces discours que je ne conçois pas.

G E N G I S.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentimens qu'ici l'on nomme amour;
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée,
Fit une impression que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos stériles champs,
Il n'est point de beauté qui subjugué nos sens.
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
Partageaient l'âpreté de nos mâles courages.
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux:
La tranquille Idamé le portait dans ses yeux:
Ses paroles, ses traits respiraient l'art de plaire:
Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère;
Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable & souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu; mon ame toute entière
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière,
J'ai subjugué le monde, & j'aurais soupiré!
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offensée.
Je bannis sans regret cette lâche pensée.
Une femme sur moi n'aura point ce pouvoir;
Je la veux oublier: je ne veux point la voir;
Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle;
Otar, je vous défens que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des soins plus importans.

Où, je me souviens trop de tant d'égaremens.

SCENE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

LA victime, Seigneur, allait être égorgée ;
 Une garde autour d'elle était déjà rangée.
 Mais un événement, que je n'attendais pas,
 Demande un nouvel ordre, & suspend son trépas :
 Une femme éperdue, & de larmes baignée,
 Arrive, rend les bras à la garde indignée ;
 Et nous surprenant tous par ses cris forcenés,
 Arrêtez, c'est mon fils que vous assassinez.
 C'est mon fils, on vous trompe au choix de la victime.
 Le désespoir affreux, qui parle & qui l'anime,
 Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
 Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
 Tout semblait annoncer, par ce grand caractère,
 Le cri de la nature, & le cœur d'une mère.
 Cependant son époux devant nous appelé,
 Non moins éperdu qu'elle, & non moins accablé,
 Mais sombre & recueilli dans sa douleur funeste,
 De nos Rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reste ;
 Frappez ; voilà le sang que vous me demandez.
 De larmes en parlant ses yeux sont inondés,
 Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie,
 Longtems sans mouvement, sans couleur & sans vie,

26 *L'ORPHELIN DE LA CHINE*,
Ouvrant enfin les yeux d'horreur appesantis,
Dès qu'elle a pû parler a réclamé son fils.
Le mensonge n'a point des douleurs si sincères ;
On ne versa jamais de larmes plus amères.
On doute , on examine , & je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres absolus.

G E N G I S.

Je saurai démêler un pareil artifice ,
Et qui m'a pu tromper est sûr de son supplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler ?
Et veut-on que le sang recommence à couler ?

O C T A R.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'Empereur elle a conduit l'enfance.
Aux enfans de son Maître on s'attache aisément.
Le danger , le malheur ajoute au sentiment.
Le fanatisme alors égale la Nature ;
Et sa douleur si vraie ajoute à l'imposture.
Bientôt de son secret perçant l'obscurité ,
Vos yeux dans cette nuit répandront la clarté.

G E N G I S.

Quelle est donc cette femme ?

O C T A R.

On dit qu'elle est unie
A l'un de ces Lettrés que respectait l'Asie ,
Qui trop énorqueillis du faste de leurs Loix ,
Sur leur vain Tribunal osaient braver cent Rois.
Leur foule est innombrable ; ils sont tous dans les
chaînes ;

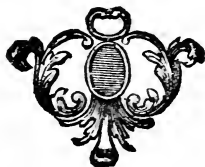
Ils connaîtront enfin des Loix plus souveraines.
Zamti, c'est - là le nom de cet esclave altier ,
Qui veillait sur l'enfant qu'on doit sacrifier.

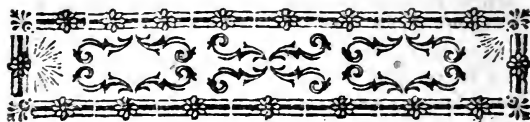
G E N G I S.

Allez interroger ce couple condamnable ;
Tirez la vérité de leur bouche coupable ;
Que nos guerriers surtout , à leur poste fixés ,

Veillent dans tous les lieux où je les ai placés ;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte : on parle de surprise ;
Les Coréens , dit-on , tentent quelque entreprise :
Vers les rives du fleuve on a vû des soldats.
Nous saurons quels mortels s'avancent au trépas ,
Et si l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la Terre.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE I.

GENGIS, OSMAN,
Troupe de Guerriers.

GENGIS.

A-T-on de ces captifs éclairci l'imposture ?
A-t-on connu leur crime , & vengé mon injure ?
Ce fantôme de Prince , à leur garde commis ,
Entre les mains d'Octar est-il enfin remis ?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce sombre mystère.
A l'aspect des tourmens ce Mandarin sévère
Persiste en sa réponse avec tranquillité.
Il semble sur son front porter la vérité.
Son épouse en tremblant nous répond par des larmes.
Sa plainte , sa douleur augmente encor ses charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient surpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de si beau ne frapa notre vue.
Seigneur, le croiriez vous ? Cette femme éperdue
A vos sacrés genoux demande à se jeter.

Que le vainqueur des Rois daigne enfin m'écouter.
Il pourra d'un enfant protéger l'innocence.
Malgré ses cruautés j'espère en sa clémence ;
Puisqu'il est tout-puissant il sera généreux ;
Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux ?
C'est ainsi qu'elle parle ; & j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

G E N G I S.

De ce mystère enfin je dois être éclairci.

(à sa suite.)

Oui , qu'elle vienne ; allez , & qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne pense pas que par de vaines plaintes ,
Des soupirs affectés , & quelques larmes feintes ,
Aux yeux d'un Conquérant on puisse en imposer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent n'abuser.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles ,
Et mon cœur dès longtems s'est affermi contre elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort ,
Et vouloir me tromper , c'est demander la mort.

O S M A N.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

G E N G I S.

Que vois-je ! est-il possible ? ô Ciel , ô destinée !
Ne me trompai-je point ; est-ce un songe , une erreur ?
C'est Idamé ; c'est elle , & mes sens ...



S C E N E I I.

GENGIS, IDAME', OCTAR, OSMAN,
GARDES.

I D A M E'.

AH ! Seigneur,
Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y suis attendue ;
Mais, Seigneur, épargnez un enfant innocent.

G E N G I S.

Rassurez-vous ; sortez de cet effroi pressant . . .
Ma surprise, Madame, est égale à la vôtre . . .
Le destin qui fait tout, nous trompa l'un & l'autre.
Les tems sont bien changés : mais si l'ordre des Cieux,
D'un habitant du Nord méprisable à vos yeux,
A fait un Conquérant, sous qui tremble l'Asie,
Ne craignez rien pour vous ; votre Empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux essuïa Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon Trône, au destin,
Le dernier rejetton d'une race ennemie.
Le repos de l'Etat me demande sa vie.
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.
Votre cœur sur un fils doit être rassuré.
Je le prens sous ma garde.

I D A M E'.

A peine je respire.

G E N G I S.

Mais de la vérité, Madame, il faut m'instruire.
Quel indigne artifice ose-t-on m'opposer ?
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer ?

I D A M E'.

Ah ! des infortunés épargnez la misère.

G E N G I S.

Vous savez si je dois haïr ce téméraire.

I D A M E'.

Vous, Seigneur !

G E N G I S.

J'en dist trop, & plus que je ne veux.

I D A M E'.

Ah ! rendez-moi, Seigneur, un enfant malheureux.

Vous me l'avez promis, sa grace est prononcée.

G E N G I S.

Sa grace est dans vos mains : ma gloire est offensée,

Mes ordres méprisés, mon pouvoir avili ;

En un mot vous savez jusqu'où je suis trahi ;

C'est peu de m'enlever le sang que je demande,

De me désobéir alors que je commande,

Vous êtes dès longtems instruite à m'outrager ;

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois me venger.

Votre époux ! . . . ce seul nom le rend assez coupable.

Quel est donc ce mortel pour vous si respectable,

Qui sous ses loix, Madame, a pû vous captiver ?

Quel est cet insolent qui pense me braver ?

Qu'il vienne.

I D A M E'.

Mon époux vertueux & fidelle,

Objet infortuné de ma douleur mortelle,

Servit son Dieu, son Roi, rendit mes jours heureux.

G E N G I S.

Qui ? . . . lui ? . . . mais depuis quand formâtes-vous
ces nœuds ?

I D A M E'.

Depuis que loin de nous le sort qui vous seconde

Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

G E N G I S.

J'entens, depuis le jour que je fus outragé ;

B iv

32 *L'ORPHELIN DE LA CHINE ;*
Depuis que de vous deux je dus être vengé ;
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCENE III.

GENGIS , OCTAR , OSMAN (*d'un côté ,*)
IDAMÉ , ZAMTI (*de l'autre ,*) Gardes.

GENGIS.

PArle ; as-tu satisfait à ma loi souveraine ?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'Empereur ?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir ; c'en est fait ; oui , Seigneur.

GENGIS.

Tu fais si je punis la fraude & l'insolence ;
Tu fais que rien n'échape aux coups de ma vengeance ;
Que si le fils des Rois par toi m'est enlevé ,
Malgré ton imposture il sera retrouvé ,
Que son trépas certain va suivre ton supplice.
à ses Gardes.

Mais je veux bien le croire. Allez , & qu'on faisisse
L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
Frapez.

ZAMTI.

Malheureux père !

IDAMÉ.

Arrêtez , inhumains.

Ah , Seigneur , est-ce ainsi que la pitié vous presse ?
Est-ce ainsi qu'un vainqueur fait tenir sa promesse ?

GENGIS.

Est-ce ainsi qu'on m'abuse , & qu'on croit me jouer ?
C'en est trop ; écoutez , il faut tout m'avouer.

Sur cet enfant , Madame , expliquez-vous sur l'heure.
Instruisez-moi de tout , répondez , ou qu'il meure.

I D A M E

Eh bien , mon fils l'emporte ; & si dans mon malheur
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Est encore à vos yeux une offense nouvelle ;
S'il faut toujours du sang à votre ame cruelle ,
Frappez ce triste cœur qui cède à son effroi ,
Et sauvez un morrel plus généreux que moi.
Seigneur , il est trop vrai que notre auguste Maître ;
Qui sans vos seuls exploits n'eut point cessé de l'être ,
A remis en mes mains , aux mains de mon époux ,
Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur , assez d'horreurs suivaient votre victoire ;
Assez de cruautés ternissaient tant de gloire.
Dans des fleuves de sang tant d'innocens plongés ,
L'Empereur & sa femme , & cinq fils égorgés ,
Le fer de tous côtés dévastant cet Empire ,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous suffire ;
Un Barbare en ces lieux est venu demander
Ce dépôt précieux , que j'aurais dû garder ,
Ce fils de tant de Rois , notre unique espérance.
A cet ordre terrible , à cette violence ,
Mon époux , inflexible en sa fidélité ,
N'a vu que son devoir , & n'a point hésité.
Il a livré son fils. La Nature outragée
Vainement déchirait son ame partagée ;
Il imposait silence à ses cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce sacrifice affreux.
J'ai dû plus respecter sa fermeté sévère.
Je devais l'imiter ; mais enfin je suis mère.
Mon ame est au-dessous d'un si cruel effort.
Je n'ai pu de mon fils consentir à la mort.
Hélas ! au désespoir que j'ai trop fait paraître ,
Une mère aisément pouvait se reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu ,

34 *L'ORPHELIN DE LA CHINE ;*

Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
L'un n'attend son salut que de son innocence,
Et l'autre est respectable, alors qu'il vous offense.
Ne punissez que moi , qui trahis à la fois
Et l'époux que j'admire , & le sang de mes Rois.
Digne époux , digne objet de toute ma tendresse !
La pitié maternelle est ma seule faiblesse ;
Mon sort suivra le tien , je meurs si tu pérís.
Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

Z A M T I.

Je t'ai tout pardonné ; je n'ai plus à me plaindre ;
Pour le sang de mon Roi je n'ai plus rien à craindre ,
Ses jours sont assurés.

G E N G I S.

Traître , ils ne le font pas ;
Va réparer ton criue , ou subir ton trépas.

Z A M T I.

Le crime est d'obéir à des ordres injustes.
La souveraine voix de mes Maîtres augustes
Du sein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur , & tu n'es pas mon Roi.
Si j'étais ton sujet , je te ferais fidèle.
Arrache-moi la vie , & respecte mon zèle.
Je t'ai livré mon fils , j'ai pû te l'immoler ;
Penses-tu que pour moi je puisse encor trembler ?

G E N G I S.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

I D A M E'.

Ah ! daignez . . .

G E N G I S.

Qu'on l'entraîne.

I D A M E'.

Non , n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel ! qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon Empereur , mon fils , & mon époux ?
Quoi ! votre ame jamais ne peut être amollie !

G E N G I S.

Allez , suivez l'époux à qui le sort vous lie.
Est-ce à vous de prétendre encore à me toucher ?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher ?

I D A M E'.

Ah ! je l'avais prévû ; je n'ai plus d'espérance.

G E N G I S.

Allez , dis-je , Idamé , si jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvait encore entrer ;
Vous sentez quels affronts il faudrait réparer.

S C E N E I V.

G E N G I S , O C T A R.

G E N G I S.

D'Où vient que je gémis ? d'où vient que je
balance ?

Quel Dieu parlait en elle & prenait sa défense ?

Est-il dans les vertus , est-il dans la beauté

Un pouvoir au-dessus de mon autorité ?

Ah ! demeurez , Octar , je me crains , je m'ignore :

Il me faut un ami ; je n'en eus point encore ;

Mon cœur en a besoin.

O C T A R.

Puisqu'il faut vous parler ,

S'il est des ennemis qu'on vous doive immoler ,

Si vous voulez couper d'une race odieuse ,

Dans ses derniers rameaux , la tige dangereuse ,

Précipitez sa perte ; il faut que la rigueur ,

Trop nécessaire apui du Trône d'un vainqueur ,

Frape sans intervalle un coup sûr & rapide.

B vj

36 *L'ORPHELIN DE LA CHINE,*
C'est un torrent qui passe en son cours homicide.
Le tems ramène l'ordre & la tranquillité ;
Le peuple se façonne à la docilité :
De ses premiers malheurs l'image est affaiblie ;
Bientôt il les pardonne , & même il les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang ,
Qu'on ferme avec lenteur & qu'on r'ouvre le flanc ,
Que les jours renaissans ramènent le carnage ,
Le désespoir tient lieu de force & de courage ,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis ,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus soumis.

G E N G I S.

Quoi ! c'est cette Idamé ! quoi ! c'est-là cette esclave !
Quoi ! l'hymen l'a soumise au mortel qui me brave !

O C T A R.

Je conçois que pour elle il n'est point de pitié ;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous , qui vous toucha pour elle ,
Fut d'un feu passager la légère étincelle.
Ses imprudens refus , la colère , & le tems ,
En ont éteint dans vous les restes languissans.
Elle n'est à vos yeux qu'une femme coupable ,
D'un criminel obscur épouse méprisable.

G E N G I S.

Il en sera puni ; je le dois , je le veux :
Ce n'est pas avec lui que je suis généreux.
Moi , laisser respirer un vaincu que j'abhorre !
Un esclave ! un rival !

O C T A R.

Pourquoi vit-il encore ?

Vous êtes tout-puissant , & n'êtes point vengé !

G E N G I S.

Juste Ciel ! à ce point mon cœur serait changé !
C'est ici que ce cœur connaîtrait les allarmes ,
Vaincu par la beauté , désarmé par les larmes ,
Dévorant mon dépit , & mes soupirs honteux !

Moi rival d'un esclave , & d'un esclave heureux !
Je souffre qu'il respire , & cependant on l'aime ;
Je respecte Idamé jusqu'en son époux même :
Je crains de la blesser en enfonçant mes coups
Dans le cœur détesté de cet indigne époux.
Est-il bien vrai que j'aime ? Est-ce moi qui soupire ?
Qu'est-ce donc que l'amour ? A-t-il donc tant d'empire ?

O C T A R.

Je n'appris qu'à combattre , à marcher sous vos loix.
Mes chars & mes coursiers, mes flèches, mon carquois,
Voilà mes passions , & ma seule science.
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence.
Je connais seulement la victoire & nos mœurs ;
Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.
Cette délicatesse importune , étrangère ,
Dément votre fortune & votre caractère.
Et qu'importe pour vous qu'une esclave de plus
Attende en gémissant vos ordres absolus ?

G E N G I S.

Qui connaît mieux que moi jusqu'où va ma puissance !
Je puis , je le fais trop , user de violence.
Mais quel bonheur honteux , cruel , empoisonné ,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné ,
De ne voir en des yeux , dont on sent les atteintes ,
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes ,
Et de ne posséder dans sa funeste ardeur
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur !
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares ,
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
Enfin , il faut tout dire ; Idamé prit sur moi
Un secret ascendant , qui m'imposait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souviennne.
J'en étais indigné ; son ame eût sur la mienne ,
Et sur mon caractère , & sur ma volonté ,
Un empire plus sûr & plus illimité ,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire

38 *L'ORPHELIN DE LA CHINE,*
Sur cent Rois détrônés, accablés de ma gloire.
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chasser de mon esprit ;
Je me rends tout entier à ma grandeur suprême,
Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, & j'aime.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

EH bien, que résoud-elle ? & que m'apprenez-vous ?

OSMAN.

Elle est prête à périr auprès de son époux,
Plutôt que découvrir l'azile impénétrable
Où leurs soins ont caché cet enfant misérable ;
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ses bras.
Il soutient sa constance, il l'exhorte au supplice.
Ils demandent tous deux que la mort les unisse.
Tout un peuple autour d'eux pleure & frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi ?
Ah ! rassurez son ame, & faites-lui connaître
Que ses jours sont sacrés, qu'ils sont chers à son
Maître.
C'en est assez : volez.



S C E N E VI.

G E N G I S , O C T A R .

O C T A R .

Q Uels ordres donnez-vous
Sur cet enfant des Rois qu'on dérobe à nos coups ?

G E N G I S .

Aucun.

O C T A R .

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât son enfance ,

G E N G I S .

Qu'on respecte Idamé. Cher Octar , hâte-toi
De forcer son époux à fléchir sous ma loi.
C'est peu de cet enfant , c'est peu de son supplice ;
Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

O C T A R .

Lui ?

G E N G I S .

Sans doute.

O C T A R .

Seigneur , avez-vous pu penser
Qu'à de tels sentimens il puisse s'abaisser ?
Voulez-vous enhardir son audace funeste ?

G E N G I S .

Je veux qu'Idamé vive : ordonne tout le reste.
Allons.

O C T A R .

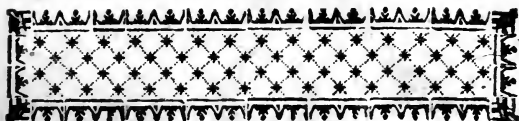
Qu'allez-vous faire ? & quel est votre espoir

40 *L'ORPHELIN DE LA CHINE ;*
 G E N G I S.

De lui parler encor , de l'aimer , de la voir ,
D'être aimé de l'ingrate , ou de me venger d'elle ;
De la punir ; tu vois ma faiblesse nouvelle.
Empôrté , malgré moi , par de contraires vœux ,
Je frémis , & j'ignore encor ce que je veux. .

Fin du troisieme Acte.





A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, Troupe de Guerriers Tartares.

A Infi la liberté, le repos & la paix,
Ce but de mes travaux me fuira pour jamais;
Je ne puis être à moi ! D'aujourd'hui je commence
A sentir tout le poids de ma triste puissance.
Je cherchais Idamé : je ne vois près de moi
Que ces Chefs importuns qui fatiguent leur Roi.

(*A sa suite.*)

Allez ; au pied des murs hâtez-vous de vous rendre ;
L'insolent Coréen ne pourra nous surprendre.
Ils ont proclamé Roi cet enfant malheureux :
Et sa tête à la main je marcherai contre eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéisse ;
J'ai trop de cet enfant différé le supplice.

(*Il reste seul.*)

Allez. Ces soins cruels à mon sort attachés
Gènent trop mes esprits d'un autre soin touchés.
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire,
Que tout pèse à mon cœur en secret tourmenté !
Ah ! je fus plus heureux dans mon obscurité.

*S C E N E II.**G E N G I S, O C T A R.**G E N G I S.*

EH bien, avez vous vû ce Mandarin farouche ?
O C T A R.

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler.
D'un œil d'indifférence il a vu le supplice ;
Il répète les noms de devoir, de justice ;
Il brave la victoire : on dirait que sa voix
Du haut d'un Tribunal nous dicte ici des loix.
Confondez avec lui son épouse rebelle.
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle ;
Et détournez les yeux de ce couple proscrit ,
Qui vous ose braver quand la Terre obéit.

G E N G I S.

Non , je ne reviens point encor de ma surprise.
Quels sont donc ces humains que mon bonheur
maîtrise ?

Quels sont ces sentimens, qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encore, & ne soupçonnions pas ?
A son Roi , qui n'est plus , immolant la nature ,
L'un voit périr son fils sans crainte & sans murmure ,
L'autre pour son époux est prête à s'immoler ;
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je ? si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée & captive ,
Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers.

Je vois que ses travaux ont instruit l'Univers ;
Je vois un peuple antique , industrieux , immense ;
Ses Rois sur la sagesse ont fondé leur puissance ;
De leurs voisins soumis heureux Législateurs ,
Gouvernant sans conquête , & regnant par les mœurs.
Le Ciel ne nous donna que la force en partage.
Nos Arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah ! de quoi m'ont servi tant de succès divers ?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'Univers ?
Nous rougissons de sang le char de la victoire ;
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire.
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus ,
Et vainqueur je voudrais égaler les vaincus.

O C T A R.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faiblesse ?
Quel mérite ont des Arts enfans de la mollesse ,
Qui n'ont pû les sauver des fers & de la mort ?
Le faible est destiné pour servir le plus fort.
Tout cède sur la Terre aux travaux , au courage ;
Mais c'est vous qui cédez , qui scuffrez un outrage ;
Vous qui tendez les mains , malgré votre courroux ,
A je ne sai quels fers inconnus parmi nous ;
Vous qui vous exposez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux passés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés ?
Leur grand cœur s'en indigne , & leurs fronts en rou-
gissent.

Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent.
Je vous parle en leur nom , comme au nom de l'Etat.
Excusez un Tartare , excusez un soldat
Blanchi sous le harnois & dans votre service ,
Qui ne peut supporter un amoureux caprice ,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

G E N G I S.

Que l'on cherche Idamé.

Vous voulez...

G E N G I S.

Obéis.

De ton zèle hardi reprime la rudesse ;
Je veux que mes sujets respectent ma faiblesse.

S C E N E III.

G E N G I S seul.

A Mon sort à la fin je ne puis résister :
Le Ciel me la destine , il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême ?
J'ai fait des malheureux , & je le suis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang ,
Avides de combats , prodigues de leur sang ,
Un seul a-t-il jamais , arrêtant ma pensée ,
Dissipé les chagrins de mon ame oppressée ?
Tant d'Etats subjugués ont-ils rempli mon cœur ?
Ce cœur lassé de tout demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde ,
Et qui me consolât sur le Trône du monde.
Par ses tristes conseils Octar m'a révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés & d'assassins sauvages ,
Disciplinés au meurtre & formés aux ravages.
Ils sont nés pour la guerre , & non pas pour la Cour ;
Je les prens en horreur , en connaissant l'amour.
Qu'ils combattent sous moi , qu'ils meurent à ma
 suite ,
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point.... c'est elle , je la voi.

S C E N E I V.

G E N G I S , I D A M E'.

I D A M E'.

QUoi ! vous voulez jouir encor de mon effroi ?
Ah , Seigneur , épargnez une femme, une mère ;
Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère ?

G E N G I S.

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner.
Votre époux peut se rendre ; on peut lui pardonner ;
J'ai déjà suspendu l'effet de ma vengeance ,
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des Cieux ,
Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux.
Peut-être le destin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur , pour captiver un Maître ;
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort en naissant m'a jetté.
Vous m'entendez ; je régne, & vous pourriez reprendre
Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce en un mot par mes loix est permis ;
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
S'il vous fut odieux , le Trône a quelques charmes ;
Et le bandeau des Rois peut essuyer des larmes.
L'intérêt de l'Etat & de vos citoyens
Vous presse autant que moi de former ces liens.
Ce langage sans doute a de quoi vous surprendre.
Sur les débris fumans des Trônes mis en cendre ,
Le destructeur des Rois dans la poudre oubliés ,
Semblait n'être plus fait pour se voir à vos pieds.
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée ,
Par un rival indigne elle fut usurpée,

46 *L'ORPHELIN DE LA CHINE* ;
Vous la devez , Madame , au vainqueur des humains ;
Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards , & je ne puis comprendre ,
Dans vos yeux interdits , ce que je dois attendre.
Oubliez mon pouvoir , oubliez ma fierté ;
Pesez vos intérêts , parlez en liberté.

I D A M E'.

A tant de changemens tour à tour condamnée ,
Je ne le cèle point , vous m'avez étonnée.
Je vais , si je le peux , reprendre mes esprits ;
Et quand je répondrai , vous serez plus surpris.
Il vous souvient du tems , & de la vie obscure ,
Où le Ciel enfermait votre grandeur future.
L'effroi des Nations n'était que Témugin ;
L'Univers n'était pas , Seigneur , en votre main ;
Elle était pure alors , & me fut présentée.
Apprenez qu'en ce tems je l'aurais acceptée.

G E N G I S.

Ciel ! que m'avez-vous dit ? ô Ciel ! vous m'aime-
riez ?

Vous !

I D A M E'.

J'ai dit que ces vœux que vous me présentiez ;
N'auraient point révolté mon ame assujettie ,
Si les sages mortels , à qui j'ai dû la vie ,
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens sur nous vous savez le pouvoir :
Du Dieu que nous servons , ils sont la vive image ;
Nous leur obéissons en tout tems , à tout âge.
Cet Empire détruit , qui dû être immortel ,
Seigneur , était fondé sur le droit paternel ,
Sur la foi de l'hymen , sur l'honneur , la justice ,
Le respect des sermens ; & s'il faut qu'il périsse ,
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits ,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos destins sont changés , mais le mien ne peut l'être ;

GENGIS.

Quoi ! vous m'auriez aimé !

IDAMÉE.

C'est à vous de connaître,

Que ce serait encore une raison de plus,
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen est un nœud formé par le Ciel même ;
Mon époux m'est sacré ; je dirai plus , je l'aime.
Je le préfère à vous , au Trône , à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu , mais respectez nos mœurs.
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter sur vous cette illustre victoire ,
A braver un vainqueur , à tirer vanité
De ces justes refus qui ne m'ont point courté.
Je remplis mon devoir , & je me rends justice ;
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez ,
Détachez vous d'un cœur qui les a méprisés ;
Et puisqu'il faut toujours qu'Idamée vous implore ,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il serait moins flatté ,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il fait mes sentimens ; Madame , il faut les suivre ;
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAMÉE.

Il en est incapable ; & si dans les tourmens
La douleur égarait ses nobles sentimens ,
Si son ame vaincue avait quelque mollesse ,
Mon devoir & ma foi soutiendraient sa faiblesse.
De son cœur chancelant je deviendrais l'appui ,
En attestant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre , ô Dieux , est-il croyable ?
Quoi ! lorsqu'envers vous - même il s'est rendu
coupable ,

48 *L'ORPHELIN DE LA CHINE*,
Lorsque sa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort !

I D A M E'.

Il eut une vertu, Seigneur, que je révère ;
Il pensait en Héros, je n'agissais qu'en mère.
Et si j'étais injuste assez pour le haïr,
Je me respecte assez pour ne le point trahir.

G E N G I S.

Tout m'étonne dans vous ; mais aussi tout m'outrage.
J'adore avec dépit cet excès de courage.

Je vous aime encor plus, quand vous me résistez.
Vous subjuguez mon cœur, & vous le révoltez.
Redoutez-moi ; sachez que malgré ma faiblesse,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

I D A M E'.

Je sai qu'ici tout tremble, ou périt sous vos coups.
Les Loix vivent encore, & l'emportent sur vous. ,

G E N G I S.

Les Loix ! il n'en est plus : quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée ?

Il n'est ici de Loix que celles de mon cœur,
Celles d'un Souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur.
Les Loix que vous suivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainsi malgré vos cruautés)

Quand tout nous unissait, vos Loix, que je déteste,
Ordonnèrent ma honte, & votre hymen funeste.

Je les anéantis ; je parle, c'est assez ;
Imitez l'Univers, Madame, obéissez.

Vos mœurs que vous vantez, vos usages austères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont con-
traires.

Mes ordres sont donnés ; & votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre Empereur & vous.
Leurs jours me répondront de votre obéissance.

Penfex.

Pensez-y , vous savez jusqu'où va ma vengeance ;
Et songez à quel prix vous pouvez désarmer
Un Maître qui vous aime , & qui rougit d'aimer

SCENE V.

IDAME', ASSÉLI.

IDAME'.

IL me faut donc choisir leur perte ou l'infamie.
O pur sang de mes Rois ! ô moitié de ma vie !
Cher époux , dans mes mains quand je tiens votre
sort ,

Ma voix sans balancer vous condamne à la mort.

A S S É L I.

Ah reprenez plutôt cet empire suprême
Qu'aux beautés , aux vertus attache le Ciel même ;
Ce pouvoir qui soumit ce Scythe furieux
Aux loix de la raison qu'il lisait dans vos yeux ;
Un seul mot quelquefois désarme la colère.
Que ne pouvez - vous point , puisque vous savez
plaire ?

IDAME'.

Dans l'état où je suis , c'est un malheur de plus.

A S S É L I.

Vous seule adouciriez le destin des vaincus.
Dans nos calamités , le Ciel , qui vous seconde ,
Veut vous opposer seule à ce Tyran du monde.
Vous avez vu tantôt son courage irrité
Se dépouiller pour vous de sa férocité.
Il aurait dû cent fois , il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.
Zamti pourtant respire après l'avoir bravé ;

50 *L'ORPHELIN DE LA CHINE,*
A son épouse encore il n'est point enlevé ;
On vous respecte en lui ; ce vainqueur sanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire ;
Enfin souvenez-vous que dans ces mêmes lieux
Il sentit le premier le pouvoir de vos yeux ;
Son amour autrefois fut pur & légitime.

I D A M E'

Arrête ; il ne l'est plus ; y penser est un crime.

S C E N E V I.

Z A M T I, I D A M E', A S S É L I.

I D A M E'.

A H ! dans ton infortune , & dans mon désespoir ,
Suis-je encor ton épouse , & peux-tu me revoir ?

Z A M T I.

On le veut : du Tyran tel est l'ordre funeste ;
Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

I D A M E'

On t'a dit à quel prix ce Tyran daigne enfin
Sauver tes tristes jours & ceux de l'Orphelin ?

Z A M T I.

Ne parlons pas des miens , laissons notre infortune.
Un citoyen n'est rien dans la perte commune :
Il se doit oublier. Idamé , souviens-toi
Que mon devoir unique est de sauver mon Roi ;
Nous lui devons nos jours , nos services , notre être,
Tout jusqu'au sang d'un fils qui nâquit pour son
Maître ;

Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas ;
Mes soins l'ont enfermé dans ces aziles sombres ,
Où des Rois ses ayeux on révère les ombres ;

La mort , si nous tardons , l'y dévore avec eux.
 En vain des Coréens le Prince généreux
 Attend ce cher dépôt que lui promet mon zèle.
 Etan de son salut ce ministre fidèle ,
 Etan , ainsi que moi , se voit chargé de fers.
 Toi seule à l'Orphelin restes dans l'Univers.
 C'est à toi maintenant de conserver sa vie ,
 Et ton fils , & ta gloire à mon honneur unie.
 Remplissons de nos Rois les ordres absolus.
 Je leur donnai mon fils ; je leur donne encor plus.
 Libre par mon trépas , va fléchir un Tartare.
 Passe sur mon tombeau dans les bras du Barbare.
 Je commence à sentir la mort avec horreur ,
 Quand ma mort t'abandonne à cet Usurpateur.
 Mais mon Roi le demande ; il le faut , & j'expie
 Par mon juste trépas ce sacrifice impie.
 Epouse le Tyran sous cet auspice affreux ;
 Tu serviras de mère à ton Roi malheureux.
 Règne , que ton Roi vive , & que ton époux meure.
 Règne , dis-je , à ce prix : oui , je le veux . . .

I D A M E.

Demeure.

Me connais-tu ? veux-tu que ce funeste rang
 Soit le prix de ma honte , & le prix de ton sang ?
 Penses-tu que je sois moins épouse que mère ?
 Tu t'abuses , cruel , & ta vertu sévère
 A commis contre toi deux crimes en un jour ,
 Qui font frémir tous deux la nature & l'amour.
 Barbare envers ton fils & plus envers moi même ,
 Ne te souvient-il plus qui je suis , & qui t'aime ?
 Crois-moi : le juste Ciel daigne mieux m'inspirer ;
 Je puis sauver mon Roi sans nous déshonorer.
 Soit amour , soit mépris , le Tyran , qui m'offense ,
 Sur moi , sur mes desseins , n'est pas en défiance.
 Dans ces remparts fumants & de sang abreuvés ,
 Je suis libre , & mes pas ne sont point observés.

C ij

52 *L'ORPHELIN DE LA CHINE ;*
Le Chef des Coréens s'ouvre un secret passage
Non loin de ces tombeaux , où ce précieux gage
A l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains.
De ces tombeaux sacrés je sai tous les chemins ;
Je cours y ranimer sa languissante vie ,
Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie ,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux ,
Comme un présent d'un Dieu qui combat avec eux.
Tu mourras , je le sai ; mais tout couverts de gloire,
Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
Mettons nos noms obscurs au rang des plus grands
noms ,

Et juges si mon cœur a suivi tes leçons.

Z A M T I.

Tu l'inspires , grand Dieu ; que ton bras la soutienne
Idamé , ta vertu l'emporte sur la mienne.
Toi seule as mérité que les Cieux attendris
Daignent sauver par toi ton Prince & ton país.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE I.

IDAMÉ, ASSÉLI.

ASSELI.

QUoi ! rien n'a résisté ! tout a fui sans retour !
Quoi , je vous vois deux fois sa captive en un
jour !

Fallait-il affronter ce Conquérant sauvage ?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme , un enfant , des guerriers sans vertu !
Que pouviez vous hélas ?

IDAMÉ

J'ai fait ce que j'ai dû ;
J'ai lutté vainement contre ma destinée ;
Aux fers de mon Tyran le Ciel m'a ramenée ;
C'en est fait.

ASSELI.

Ainsi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ses mains ; & meurt presque en naissant.
Votre époux avec lui termine sa carrière.

IDAMÉ.

L'un & l'autre bientôt voit son heure dernière.

54 *L'ORPHELIN DE LA CHINE,*
Si l'arrêt de la mort n'est point porté contre eux ;
C'est pour leur préparer des tourmens plus affreux.
Mon fils , ce fils si cher , va les suivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître ,
Tout fumant de carnage , il m'a fait appeller
Pour jouir de mon trouble & pour mieux m'accabler.
Ses regards inspiraient l'horreur & l'épouvante.
Vingt fois il a levé sa main toute sanglante
Sur le fils de mes Rois , sur mon fils malheureux.
Je me suis en tremblant jettée au-devant d'eux.
Toute en pleurs à ses pieds je me suis prosternée ;
Mais lui me repoussant d'une main forcenée ,
La menace à la bouche , & détournant les yeux ,
Il est sorti pensif , & rentré furieux ;
Et s'adressant aux siens d'une voix oppressée ,
Il leur criait vengeance , & changeait de pensée ;
Tandis qu'autour de lui ses barbares soldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trépas.

A S S E' L I.

Pensez-vous qu'il donnât un ordre si funeste ?
Il laisse vivre encor votre époux qu'il déteste ;
L'Orphelin aux bourreaux n'est point abandonné.
Daignez demander grace & tout est pardonné.

I D A M E'.

Non , ce féroce amour est tourné tout en rage.
Ah ! si tu l'avais vû redoubler mon outrage ,
M'assurer de sa haine , insulter à mes pleurs !

A S S E' L I.

Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs ?
Ce lion subjugué , qui rugit dans sa chaîne ,
S'il ne vous aimait pas , parlerait moins de haine.

I D A M E'.

Qu'il m'aime ou me haïsse , il est tems d'achever
Des jours que sans horreur je ne puis conserver.

A S S E' L I.

Ah ! que résolvez-vous ?

Quand le Ciel en colère

De ceux qu'il persécute a comblé la misère ,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs ,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenue ,
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va , je ne craindrai plus ce vainqueur des humains ;
Je dépendrai de moi , mon sort est dans mes mains.

A S S E' L I.

Mais ce fils , cet objet de crainte & de tendresse ,
L'abandonnerez-vous ?

I D A M E'.

Tu me rens ma faiblesse ;

Tu me perces le cœur. Ah ! sacrifice affreux !
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux !
Mais Gengis , après tout , dans sa grandeur altière ,
Environné de Rois couchés dans la poussière ,
Ne recherchera point un enfant ignoré ,
Parmi les malheureux dans la foule égaré ;
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère
Cet enfant innocent dont il aima la mère.
A cet espoir au moins mon triste cœur se rend :
C'est une illusion que j'embrasse en mourant.
Häira-t-il ma cendre après m'avoir aimée ?
Dans la nuit de la tombe en serai-je opprimée ?
Poursuivra-t-il mon fils ?



SCENE II.

IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR.

OCTAR.

I Damé, demeurés :

Attendez l'Empereur en ces lieux retirés.

(*A sa suite.*)

Veillez sur ces enfans ; & vous à cette porte,
Tartares , empêchez qu'aucun n'entre & ne sorte.

(*A Afféli.*)

Eloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir.

J'obéis, il le faut , je cède à son pouvoir.

Si j'obtenais du moins , avant de voir un Maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître ;
Peut-être du vainqueur les esprits ramenés
Rendraient enfin justice à deux infortunés.

Je sens que je hazarde une prière vaine.

La victoire est chez vous implacable , inhumaine.

Mais enfin la pitié , Seigneur, en vos climats,

Est-elle un sentiment qu'on ne connaisse pas ?

Et ne puis je implorer votre voix favorable ?

OCTAR.

Quand mon Maître a parlé, qui conseille est coupable :
Vous n'êtes plus ici sous vos antiques Rois ,

Qui laissaient désarmer la rigueur de leurs Loix.

D'autres tems , d'autres mœurs : ici régner les
armes ;

Nous ne ne connaissons point les prières , les larmes.

On commande , & la terre écoute avec terreur.
Demeurez , attendez l'ordre de l'Empereur.

S C E N E I I I.

I D A M É seule.

Dieu des infortunés , qui voyez mon outrage ,
Dans ces extrémités soutenez mon courage.
Versez du haut des Cieux , dans ce cœur consterné ,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

S C E N E I V.

G E N G I S - K A N , I D A M É.

O C T A R , G A R D E S.

G E N G I S.

NOn , je n'ai point assez déployé ma colère ;
Assez humilié votre orgueil téméraire ,
Assez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime ,
Ni tout votre danger , ni l'horreur qui m'anime ;
Vous que j'avais aimée , & que je dûs haïr ;
Vous qui me trahissiez , & que je dois punir.

I D A M É.

Ne punissez que moi ; c'est la grâce dernière
Que j'ose demander à la main meurtrière
Dont j'espérais en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon sang votre inhumanité.

C T.

58 *L'ORPHELIN DE LA CHINE ;*

Vengez-vous d'une femme à son devoir fidelle :
Finissez ses tourmens.

G E N G I S.

Je ne le puis , cruelle :
Les miens sont plus affreux : je les veux terminer.
Je viens pour vous punir ; je puis tout pardonner.
Moi pardonner ? ... à vous ! ... non , craignez ma
vengeance.

Je tiens le fils des Rois , le vôtre en ma puissance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas ;
Depuis que vous l'aimez , je lui dois le trépas.
Il me trahit , me brave , il ose être rebelle.
Mille morts punissaient sa fraude criminelle ;
Vous retenez mon bras , & j'en suis indigné.
Oui , jusqu'à ce moment le traître est épargné.
Mais je ne prétens plus supplier ma captive.
Il le faut oublier , si vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuse à présent votre cœur obstiné :
Il n'est plus votre époux puisqu'il est condamné.
Il a péri pour vous ; votre chaîne odieuse
Va se rompre à jamais par une mort honteuse.
C'est vous qui m'y forcez ; & je ne conçois pas
Le scrupule insensé qui le livre au trépas.
Tout couvert de son sang , je devais sur sa cendre ,
A mes vœux absolus vous forcer de vous rendre.
Mais sachez qu'un Barbare , un Scythe , un destruc-
teur ,

A quelques sentimens dignes de votre cœur.
Le destin , croyez-moi , nous devait l'un à l'autre ;
Et mon ame a l'orgueil de régner sur la vôtre.
Aburez votre hymen ; & dans le même tems
Je place votre fils au raag de mes enfans.
Vous tenez dans vos mains plus d'une destinée ;
Du rejetton des Rois l'enfance condamnée ,
Votre époux qu'à la mort un mot peut arracher ,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher ,

Le destin de son fils, le vôtre, le mien même :
 Tout dépendra de vous, puisqu'enfin je vous aime.
 Oui, je vous aime encor ; mais ne présumez pas
 D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas.
 Gardez-vous d'insulter à l'excès de faiblesse
 Que déjà mon courroux reproche à ma tendresse ;
 C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais.
 Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits.
 Mon ame à la vengeance est trop accoutumée ;
 Et je vous punirais de vous avoir aimée.
 Pardonnez : je menace encore en soupirant.
 Achevez d'adoucir ce courroux qui se rend.
 Vous ferez d'un seul mot le sort de cet Empire :
 Mais ce mot important, Madame, il faut le dire.
 Prononcez sans tarder, sans feinte, sans détour,
 Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

I D A M E'.

L'une & l'autre aujourd'hui serait trop condamnable ;
 Votre haine est injuste, & votre amour coupable.
 Cet amour est indigne & de vous & de moi ;
 Vous me devez justice ; & si vous êtes Roi,
 Je la veux, je l'attens pour moi contre vous-même.
 Je suis loin de braver votre grandeur suprême ;
 Je la rappelle en vous lorsque vous l'oubliez :
 Et vous-même en secret vous me justifiez.

G E N G I S.

Eh bien, vous le voulez ; vous choisissez ma haine,
 Vous l'aurez ; & déjà je la retiens à peine.
 Je ne vous connais plus ; & mon juste courroux
 Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
 Votre époux, votre Prince, & votre fils, cruelle,
 Vont payer de leur sang votre fierté rebelle.
 Ce mot que je voulais les a tous condamnés.
 C'en en fait, & c'est vous qui les assassinez.

I D A M E'.

Barbare !

G E N G I S.

Je le suis ; j'allais cesser de l'être.

Vous aviez un amant , vous n'avez plus qu'un Maître ,

Un ennemi sanglant , féroce , sans pitié ,
Dont la haine est égale à votre inimitié.

I D A M E'.

Eh bien , je tombe aux pieds de ce Maître sévère.
Le Ciel l'a fait mon Roi : Seigneur , je le révère ;
Je demande à genoux une grace de lui.

G E N G I S.

Inhumaine , est-ce à vous d'en attendre aujourd'hui ?
Levez-vous : je suis prêt encore à vous entendre.
Pourrai je me flatter d'un sentiment plus tendre ?
Que voulez-vous ? Parlez.

I D A M E'.

Seigneur , qu'il soit permis

Qu'en secret mon époux près de moi soit admis ,
Que je lui parle.

G E N G I S.

Vous !

I D A M E'.

Ecoutez ma prière.

Cet entretien sera ma ressource dernière.
Vous jugerez après si j'ai dû résister.

G E N G I S.

Non , ce n'était pas lui qu'il fallait consulter :
Mais je veux bien encor souffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raison son ame enfin rendue ,
N'osera plus prétendre à cet honneur fatal
De me défobéir , & d'être mon rival.
Il m'enleva son Prince , il vous a possédée.
Que de crimes ! Sa grace est encore accordée ;
Qu'il la tienne de vous : qu'il vous doive son sort :
Présentez à ses yeux le divorce ou la mort.
Oui , j'y consens. Octar , veillez à cette porte.

Vous ; suivez-moi. Quel soin m'abaisse & me transporte !

Faut-il encore aimer ? est-ce là mon destin ?

(*Il sort.*)

I D A M E' seule.

Je renaiss , & je sens s'affermir dans mon sein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCENE V.

Z A M T I , I D A M E'.

I D A M E'.

O Toi , qui me tiens lieu de ce Ciel que j'implore ,
Mortel plus respectable , & plus grand à mes yeux
Que tous ces Conquérens dont l'homme a fait des
Dieux :

L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue ;
La mesure est comblée , & notre heure est venue.

Z A M T I.

Je le sai.

I D A M E'.

C'est en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejetton de nos malheureux Rois.

Z A M T I.

Il n'y faut plus penser ; l'espérance est perdue.
De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue.
Je mourrai consolé.

I D A M E'.

Que deviendra mon fils ?

Pardonne encor ce mot à mes sens attendris :

Pardonne à ces soupirs ; ne vois que mon courage.

62 L'ORPHELIN DE LA CHINE.

Z A M T I.

Nos Rois sont au tombeau , tout est dans l'esclavage :
Va , crois-moi , ne plaignons que les infortunés,
Qu'à respirer encor le Ciel a condamnés.

I D A M E'.

La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

Z A M T I.

Sans doute : & j'attendais les ordres du Barbare.
Ils ont tardé longtems.

I D A M E'.

Eh bien , écoute-moi.

Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un Roi !

Les taureaux aux Autels tombent en Sacrifice ;

Les criminels tremblans sont traînés au supplice ;

Les mortels généreux disposent de leur sort.

Pourquoi des mains d'un Maître attendre ici la mort ?

L'homme était-il donc né pour tant de dépendance ?

De nos voisins altiers imitons la constance.

De la Nature humaine ils soutiennent les droits ,

Vivent libres chez eux , & meurent à leur choix.

Un affront leur suffit pour sortir de la vie ,

Et plus que le néant ils craignent l'infamie.

Le hardi Japonnois n'attend pas qu'au cercueil

Un Despote insolent le plonge d'un coup d'œil.

Nous avons enseigné ces braves Insulaires :

Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires ;

Sachons mourir comme eux.

Z A M T I.

Je t'approuve ; & je crois

Que le malheur extrême est au-dessus des Loix.

J'avais déjà conçu tes desseins magnanimes ;

Mais seuls & désarmés , esclaves & victimes ,

Courbés sous nos Tyrans , nous attendons leurs
coups.

I D A M E' (*en tirant un poignard.*)

Tiens , sois libre avec moi ; frappe & délivre-nous.

Ciel !

I D A M E'.

Déchire ce sein , ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main , mal affermie encore ,
Ne portât sur moi même un coup mal assuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré ;
Immole avec courage une épouse fidelle ;
Tout couvert de mon sang , tombe & meurs auprès
d'elle.

Qu'à mes derniers momens j'embrasse mon époux ;
Que le Tyran le voye , & qu'il en soit jaloux.

Z A M T I.

Grace au Ciel jusqu'au bout ta vertu persévère.
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouse , reçois mes éternels adieux ;
Donne ce glaive , donne , & détourne les yeux.

I D A M E' (*en lui donnant le poignard.*)

Tiens , commence par moi : tu le dois , tu balances !

Z A M T I.

Je ne puis.

I D A M E'.

Je le veux.

Z A M T I.

Je frémis.

I D A M E'.

Tu m'offenses.

Frape , & tourne sur toi tes bras ensanglantés.

Z A M T I.

Eh bien , imite moi.

I D A M E' (*lui saisissant le bras.*)

Frape , dis-je...



S C E N E V I.

GENGIS, OCTAR, IDAME', ZAMTI,
GARDES.

GENGIS *accompagné de ses Gardes, & désarmant
Zamti.*

Arrêtez.

Arrêtez, malheureux ! O Ciel ! qu'alliez-vous faire ?

I D A M E'.

Nous délivrer de toi, finir notre misère,

A tant d'atrocités dérober notre sort.

Z A M T I.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort ?

G E N G I S.

Oui ... Dieu, Maître des Rois, à qui mon cœur
s'adresse,

Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,

Toi, qui mis à mes pieds tant d'Etats, tant de Rois,

Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits !

Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore

Dans un cœur qui m'aima, dans un cœur que j'adore.

Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,

Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.

Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,

Peut-être à faire plus.

I D A M E'.

Que prétens-tu nous dire ?

Z A M T I.

Quel est-ce nouveau trait de l'inhumanité ?

I D A M E'.

D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté?

G E N G I S.

Il va l'être, Madame, & vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez justice, & je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vû.
Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu.
Je rougis sur le Trône où m'a mis la victoire
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai sù me signaler:
Vous m'avez avili; je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel pût se dompter lui-même:
Je l'apprens; je vous dois cette gloire suprême.
Jouissez de l'honneur d'avoir pû me changer.
Je viens vous réunir; je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos Rois, que ma main vous confie,
Par le droit des combats j'en pouvais disposer:
Je vous remets ce droit dont j'allais abuser.
Croyez qu'à cet enfant heureux dans sa misère,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un Conquérant, vous m'avez fait un Roi

(à Zamti.)

Soyez ici des Loix l'interprète suprême;
Rendez leur Ministère aussi saint que vous-même;
Enseignez la raison, la justice, & les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs.
Que la sagesse régne & préside au courage.
Triomphez de la force; elle vous doit hommage.
J'en donnerai l'exemple, & votre Souverain
Se soumet à vos loix les armes à la main.

I D A M E'.

Ciel! que viens-je d'entendre? Hélas! puis-je vous croire?

66 *L'ORPHELIN DE LA CHINE.*

Z A M T I.

Etes-vous digne enfin , Seigneur , de votre gloire ?

Ah ! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

I D A M E.

Qui put vous inspirer ce dessein ?

G E N G I S.

Vos vertus.

Fin du cinquième & dernier Acte.

*L E T T R E**A M. J. J. R C. D. G.*

J'Ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le Genre humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la Société humaine, dont nôtre ignorance & nôtre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit vôtre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre : & je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer, pour aller trouver les Sauvages du Canada ; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand Médecin de l'Europe, & que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris : secondement, parce que la guerre

est portée dans ces pays-là , & que les exemples de nos Nations ont rendu les Sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un Sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous êtes tant désiré.

Je conviens avec vous que les Belles-Lettres & les Sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Tasse* firent de sa vie un tissu de malheurs , ceux de *Galilée* le firent gémir dans les prisons à soixante & dix ans , pour avoir connu le mouvement de la Terre ; & ce qu'il y a de plus honteux , c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Vous savez quelles traverses vos amis essuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage aussi utile qu'immense de l'Encyclopédie , auquel vous avez tant contribué.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense , je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre , du jour que je donnai la Tragédie d'*Œdipe* ; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi ; un homme qui m'avait des obligations assez connues, me payant de mon service par vingt libelles ; un autre beaucoup plus coupable encore , faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siècle de Louis XIV.* avec des notes dans les-

quelles la plus crasse ignorance vomit les plus infâmes impostures : un autre qui vend à un Libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle* sous mon nom, le Libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dattes, de faits & de noms estropiés ; & enfin des hommes assez injustes pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la Société infectée de ce nouveau genre d'hommes inconnus à toute l'Antiquité, qui ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, & sachant malheureusement lire & écrire, se font Courtiers de Littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent & les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragments d'une plaisanterie faite il y a près de trente ans, sur le même sujet que *Chapelain* eut la bêtise de traiter sérieusement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vuides avec autant de sottise que de malice, & qui enfin au bout de trente ans vendent partout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux, & qui n'est digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des

matériaux que j'avais rassemblés dans les Archives publiques, pour servir à l'histoire de la guerre de 1741. lorsque j'étais Historiographe de France ; qu'on a vendu à un Libraire ce fruit de mon travail ; qu'on se saisit à l'envi de mon bien, comme si j'étais déjà mort, & qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture & la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, & jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations ? Que je ne dois pas me plaindre, que *Pope*, *Descartes*, *Bayle*, le *Camouens*, & cent autres, ont essuyé les mêmes injustices & de plus grandes ; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des Lettres a trop séduits.

Avouez, en effet, Monsieur, que ce sont-là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la Société s'apperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frêlons pillent le miel de quelques abeilles ? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles ; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont-là les moins funestes. Les épines attachées à la Littérature, & à un

peu de réputation , ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout tems ont inondé la Terre. Avouez que ni *Cicéron* , ni *Varron* , ni *Lucrèce* , ni *Virgile* , ni *Horace* , n'eurent la moindre part aux proscriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla* , le crapuleux *Antoine* , l'imbécille *Lépide* , lisaient peu *Platon* & *Sophocle* ; & pour ce Tyran sans courage , *Octave Cépius* , surnommé si lâchement *Auguste* , il ne fut un détestable assassin , que dans le tems où il fut privé de la Société des gens de Lettres.

Avouez que *Pétrarque* & *Bocace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la *St. Barthelemi* , & que la Tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait , & fera toujours de ce monde une vallée de larmes , c'est l'insatiable cupidité , & l'indomptable orgueil des hommes depuis *Thamas Kouli-Kan* , qui ne sçavait pas lire , jusqu'à un Commis de la Douane qui ne fait que chiffrer. Les Lettres nourrissent l'ame , la rectifient , la consolent ; elles vous servent , Monsieur , dans le tems que vous écrivez contre elles ; vous êtes comme *Achilles* qui

72 LETTRE A Mr. J. J. R. C. D. G.

s'emporte contre la gloire , & comme le Père *Mallebranche* ; dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

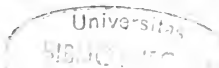
Si quelqu'un doit se plaindre des Lettrés , c'est moi , puisque dans tous les tems , & dans tous les lieux , elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait , comme il faut aimer la Société , dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs ; comme il faut aimer sa patrie , quelques injustices qu'on y essuye.

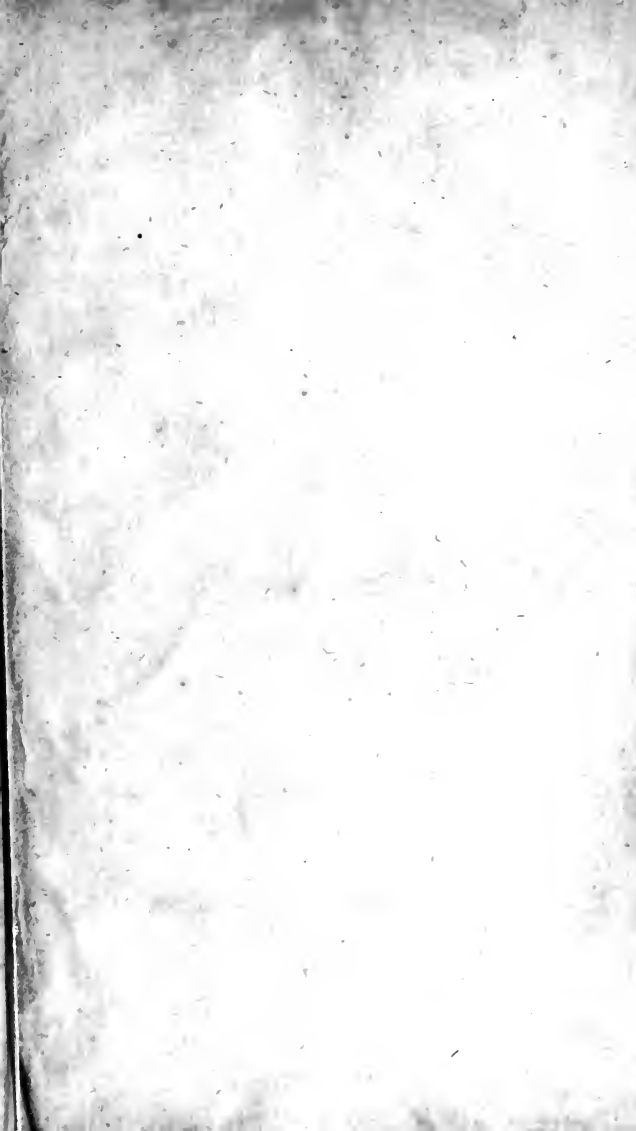
F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû , par Ordre de Monseigneur le Chancelier , la Tragédie de *l'Orphelin de la Chine* , & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris , ce 19 Septembre 1755.

COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE.





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Libra
University of O
Date due**

--	--	--	--

